NAZ.
ele III
*

BIBLIOTECA NAZ.
XXIV*
A
9
NAPOLI

Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DE L'ÉTUDE

DES

HIÉROGLYPHES.

Digitized by Google

DE L'IMPRIMERIE DE FAIN.

Digitized by Google

DE L'ÉTUDE

DES

HIÉROGLYPHES.

FRAGMENS.

Multa renascentur.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ DELAUNAY, Libraire, Palais-Royal, n°. 243;
COLNET, quai Voltaire, n°. 27;
TREUTTEL et WURTZ, rue de Lille, n°. 17.

1812.

DE L'ÉTUDE
DES HIÉROGLYPHES.

PREMIER FRAGMENT.

SYMBOLES DES PEUPLES.

Nous rechercherons la nature et la valeur des caractères sacrés de l'Égypte. Le rapprochement préliminaire de quelques faits et des symboles communs des peuples aplanira les difficultés de cette recherche, encouragée par des opinions anciennes [1], et par la curiosité de l'Europe moderne. Elle a éte fixée long-temps sur le pays célèbre qui fut le berceau des sciences, le dépôt de leurs monumens les plus anciens, et qui ne sauroient périr; car souvent les rocs de granit, les ossemens du globe ont servi comme de feuillets à ces livres primitifs [2], dont la vaste bibliothéque s'étend depuis l'antique Memphis jusqu'au-delà des cataractes de l'Éthiopie. Mais si les fondateurs des arts crurent leur assurer par-là un asile éternel dans le

(1) Ἐὰν μὲν ἔλπῃται, ἀτέλεστοι ἐκ ἐξευρέσει. Heraclit. Omnis bonis in rebus conatus in laude est, effectus in casu. Apul. in Florid.

(2) Orphée dans Tzetzès, XII, 431, grottes d'Hermès pour livres; Pseudo-Synèse dans Kirker, πέτροας βίβλους; et la Philosophie selon les Égyptiens.

temple immense du sacré vallon [1]; l'avenue de ce temple, gardée en apparence, et d'après l'usage, par l'énorme sphinx des pyramides, semble jusqu'ici avoir inspiré à l'érudit la pensée timide des anciens dévots : il lui a paru également impossible d'arracher ce sphinx de sa place, ou le secret du sanctuaire.

Cependant, l'origine des caractères universels qui voilent ce secret, leur nature et leur but, leurs débris répandus chez les nations avec les sciences et les arts; tout nous en présente une clef semblable à la fameuse *clef du Nil*, qui fut le symbole du grand tout, contenant les traits premiers de sa représentation, et que, pour cette raison, l'on a désignée, dans les lettres sur les hiéroglyphes, comme une clef de l'écriture sacrée. On a donné, dans ces lettres, un léger aperçu des principes des hiéroglyphes, appuyé de quelques exemples. L'analise de la célèbre inscription de Rosette a confirmé ces conjectures, qui ont reçu un accueil trop favorable pour ne pas imposer à leur auteur le devoir de les justifier par ces développemens ultérieurs qu'on a exigés. Depuis leur publication, il s'est de nouveau rapproché de l'Égypte, sans

[1] Νείλου πρὸς αὖτον τέμενος. Pindar. Pythic. Od. IV, et le Scholiaste, τέμενος Νείλου τὴν Λιβύην φησίν. Terra nostra totius mundi est templum. Asclepias in Apuleii Op., p. 90. Heliodor. AEthiopic. IX, 423.

avoir pu visiter encore ses monumens. Éloigné par-là des ressources littéraires auxquelles il lui auroit fallu avoir recours pour exposer avec fruit ce qu'on a pu découvrir dans les monumens gravés parvenus à sa connoissance, et désespérant, au milieu d'infirmités et d'autres circonstances décourageantes, d'exécuter un grand ouvrage entrepris sous de meilleurs auspices, il a dû supprimer les résultats de ses recherches trop étendues; mais il ne voudroit pas perdre l'espoir de voir préparer le terrain et poser les fondemens d'une science dont l'édifice s'élevera immanquablement : il ne voudroit point se laisser surprendre par le sort de l'humanité, sans donner encore une marque de son zèle pour contribuer à ce noble but. Le même désir d'être utile, selon ses moyens, lui inspire aussi la confiance que des lecteurs indulgens l'accueilleront comme un voyageur non lettré revenu de l'intérieur de l'Afrique, après avoir découvert la possibilité d'y pénétrer; qu'ils agréeront les fragmens auxquels il doit se borner, comme une carte de route propre à mettre sur la voie ceux qui voudront s'appliquer à l'étude de l'antique sagesse d'Égypte, et du système symbolique qui la renferme [1].

[1] Τὴν διὰ τῶν συμβόλων φιλοσοφίαν ἣν ἐν τοῖς λεγομένοις ἱεροῖς γράμμασιν ἐπιδείκνυσαι. Philo, de vita Moses. Clem. Alex. Strom. I. 343.

Cette étude est celle d'une écriture et d'une langue dont l'examen doit commencer par ses élémens, ou portions les plus simples; manière de procéder par laquelle, suivant une observation judicieuse d'Aristote, on discerne le mieux la nature de chaque chose. Des monumens les conservent parmi les lettres plus composées; mais les uns et les autres sont restés muets pour la postérité, depuis qu'elle a perdu la tradition qui auroit fait reconnoître les nombreux moyens d'en retrouver le sens, que nous offrent les anciennes doctrines, les langues, les symboles, les usages et les institutions des peuples qu'il convient de consulter à ce sujet.

AFRIQUE.

Les plus sauvages de ces nations, et celles qui sont retombées dans la barbarie sur les lieux mêmes où les symboles sacrés de l'Égypte furent inventés [1], nous font connoître les germes isolés toujours renaissans, et les derniers débris du système qu'on en avoit formé. Les Éthiopiens et autres Africains voient encore un signe de Dieu dans le serpent, ou dans la pierre dressée debout. Comme leurs ancêtres [2], et sur les mêmes col-

(1) Diod. Sic. L. 1, c. 81.

(2) Agatharchides dans Photius.

lines, ils placent les signes de combat et de victoire; la flèche et la corne sur le tombeau du chasseur; et sur celui de son épouse, le pot, ou le mortier qui désigne aussi une épouse, dans les songes que les anciens expliquoient par les hiéroglyphes [1]. Comme eux, ils enveloppent ces morts de la plante de paliurus, qui conserve de son premier emploi un sens symbolique. Ces œuvres brutes et vivantes de la nature, ces premiers ouvrages de l'art de l'homme, les instrumens des premiers métiers des deux sexes, sont des élémens primitifs de l'écriture. L'idée de ces signes s'offre si naturellement à l'esprit, qu'on en voit de semblables chez tous les peuples barbares et policés. Le sens de pareilles clefs de symboles indiquant les principes de tout trope, obtient un vaste développement dans la combinaison de souvenirs, de pensées simultanées, d'analogies et de similitudes aperçues et déterminées par la *vue* de l'homme. C'est ainsi que les inventeurs de la langue écrite des hiéroglyphes s'efforçoient à peindre leurs idées par les objets visibles de la nature et de l'art, et naturellement par ceux mêmes qui les avoient suggérées [2], et qui les rappeloient également dans la langue parlée, formée en même

(1) Cardan, Synes. Somn., p. 129. Tzetzès, XIII. 439.

(2) Diod. Sic. I, p. 81. Ἐξ ἰμφάσεως τῶν μεταγραφομένων καὶ μεταφορᾶς.

temps que celles des gestes et des signes : toutes les trois décelant, dans leur liaison, leur origine commune et leur secret.

Les descendans de ces inventeurs, les plus anciens, les plus beaux et les plus justes des hommes [1], mènent une vie errante dans la Nubie, la terre du prophète [2], où l'on a cru les reconnoître. Leur ancien domaine s'étendoit au-delà de l'île sacrée de Meroë, le siége de ces connoissances premières; au-delà de la *caverne du labyrinthe* et des montagnes pyramidales et polies, couvertes de gradins naturels, qui semblent avoir servi de modèles aux grands ouvrages de l'art des Égyptiens. Des monumens de tout genre, des édifices portant des caractères inconnus, des obélisques [3], des images encombrent ces terres éthiopiennes jusqu'à Soffala et aux mines d'or du mont Ophur [4]. Au milieu de ces débris, des animaux et des plantes qui ont fourni des matériaux à l'écriture symbolique d'Égypte, et qu'on a vai-

(1) Iliad. I. 422. Herodot. Diod. Sic. III. p. 143. Lucien, de Astrologia et in Fugitiv. Pausanias in Bœtic.

(2) Noube. Anubis.

(3) Ils sont à Axum, au nombre sacré de quarante. Bruce, Voyage aux sources du Nil, où il parle aussi d'un grand nombre d'images qui, telles que jadis, *marmoreas stant fulva canum simulacra per aras.*

(4) Hist. Gen. des Voyages, t. I. p. 91.

nement cherchés dans ce dernier pays [1], les Éthiopiens conservent encore de ces instrumens simples et primitifs qui entrent parmi les symboles. Ils offrent des sacrifices au Nil, qui est un de ces symboles les plus universels. Invoqué par eux sous ses noms antiques de Dieu et père des hommes, sauveur de la terre [2], œil du monde, Dieu éternel, Dieu suprême, chien gardien, il a des *serviteurs* d'une famille sacerdotale, qui prétend avoir desservi ses autels dès l'origine des choses [3]. Elle lui a conservé du moins les attributs sous lesquels il étoit jadis invoqué dans des hymnes communs à Jupiter, ainsi que son nom ancien *seïr* [4], commun au premier père et Dieu des Égyptiens, Osiris, au chien et à la canicule: *l'étoile de la rivière*, dont le lever sert de signe de convocation des tribus à la fête religieuse du *fleuve bleu*, le dieu de la paix [5]. En Égypte, et

(1) AElien, de Animal. VII. 22. XVII. 19. Plinius, VI. 29. 30. VIII. 18. 21. 30. 52. Solinus. 27. Strabo, XVI. p. 533. 817. Agatharchides, de mare Rubro, p. 43. Voyage de Schaw, p. 360. 373. 385. Zimmerman, Zoologia AEgypti et AEthiopiæ.

(2) Gregor. Nazianz.

(3) Heliodor. AEthiopic. l. II. p. 110. l. IX. p. 429.

(4) Bruce, l. c. Dionysius Afer et Étienne de Byzance. *Seïr* signifie encore *chien* dans la langue des montagnards.

(5) Palladius, Hist. Laus. c. 52. Jablonski. Pantheon, l. IV. c. 1.

suivant le système de la communauté des symboles, il étoit le signe du commencement de la crue du Nil, du commencement de l'année et de la génération du monde, dont les époques étoient fixées à la onzième heure de ce lever [1].

Le onzième jour après, les chefs des peuplades éthiopiennes sont invités au sacrifice de la génisse noire. Son corps, coupé en deux, est posé sur un autel de terre pour être lavé, et ensuite sur une hauteur, pour être divisé en autant de parties qu'il y a de tribus, lesquelles les partagent entre elles, et les mangent avec de l'eau du Nil, en brûlant les os et en recueillant les cendres. On réserve la tête de la victime, trempée dans le Nil, pour des mystères célébrés de nuit dans une caverne, et environnés d'un secret impénétrable [2]. Les chrétiens du pays, qui pensent que le diable y tient un sabbat avec ses sujets, paroissent supposer que l'étiquette s'est bien soutenue à sa cour, puisqu'on y reconnaît les rits commémoratifs et symboliques des mystères égyptiens, avec les termes mêmes consacrés dans ces cérémonies [3].

Si les signes antiques des rapports de l'homme avec la divinité sont maintenus, ceux des rap-

(1) Theon ad Aratum, p. 22. Porphyr. in Antr. Nymph.

(2) Bruce, l. c.

(3) Herodot. II. 29. 39. Diod. Sic. p. 177. Plutarc. de Is. et Os., t. II. p. 363. Exod. v. 3. Denon, pl. 127, n°. 2.

ports sociaux entre le souverain et les sujets sont conservés de même autour du trône, autel de l'ancien culte, où le prince reçoit la couronne en foulant aux pieds un fragment d'obélisque. Il est environné de courtisans aussi nus que les figures dans les monumens de ce genre, et qui, dans les termes des hymnes gravés sur leurs faces, récitent, souvent même en chantant, les louanges du roi des rois, le bien-aimé de Dieu, seigneur et dominateur de la région supérieure et de l'inférieure, le conservateur des frontières, le vénérable jusqu'aux extrémités de la terre, le soleil, la prunelle, la pierre précieuse, *le prince des Israélites* (1). Car, par une circonstance remarquable, qui offre une clef à nos recherches, dès leur commencement, les Abyssiniens, tout en méprisant les Juifs, prétendent avoir été de tout temps des Israélites, de ces anciens Hébreux dont parle Eusèbe (2), qui, avant Moïse, exécutaient la loi non écrite qu'il rédigea. Ailleurs (3), le prince est proclamé buffle descendant d'un buffle, taureau des taureaux, éléphant d'une force extraordinaire, puissant sultan N. N. que Dieu prolonge sa vie! ô seigneur! que Dieu te secoure et te donne

(1) *Voyez* la traduction d'inscription d'obélisque, par Hermapion, et l'inscription de Rosette.

(2) Pr. Ev. VII. 2. XIII. 1.

(3) A Darfour. Voyage de Brown.

la victoire! Les ministres des princes aussi symboliquement honorés, sont appelés, comme jadis, les ministres de la toute-puissance, les bras droit et gauche : le premier parmi eux s'appelle tête, tandis que l'intendant des vivres et le chef des gardes sont qualifiés de bouche du roi et de garde-feu [1]. Car, de même que Dieu, ces rois sont assimilés au feu. Leur armée victorieuse remporte pour trophées certains membres de leurs ennemis vaincus, qui prouvent qu'elle n'a pas combattu des femmes; les mêmes que Sésostris fit tracer sur ses colonnes triomphales pour prouver la même chose. Des symboles égyptiens s'étendent aussi sur l'empire entier. Ils sont adoptés par le peuple qui se fait circoncire avec des couteaux de pierre, observe le sabbat, déteste le cochon, et abandonne le commerce aux femmes, ainsi que le gros travail, tandis que les hommes lavent les habits : le tout conformément aux observations d'Hérodote sur l'Égypte. L'Éthiopie a aussi avec ce pays, et avec les nègres en général, les noms communs d'hommes et de femmes empruntés des animaux et des plantes, ainsi que des attributs religieux d'image, de colonne, de germe, de vertu, de don, de dépôt, de grâce, de substance de Dieu et des saints; ou ceux qui, d'après l'usage des mahométans connu aussi des

(1) Fr. Tzetzès. x. 350.

anciens Grecs [1], se nomment les serviteurs des êtres supérieurs; leurs dévots et attachés sont désignés par la lettre *za*, dont l'équivalent, dans l'ancien alphabet égyptien, est le hiéroglyphe de la même valeur. Les Éthiopiens portent, dans la dénomination des êtres et des choses étrangères à l'homme, le même esprit allégorique. Les grands surtout se distinguent par un langage fleuri, rempli d'images; par l'amour des proverbes et des énigmes compliquées, dont ils ont hérité de leurs ancêtres [2], et qui, semblables à ceux des pythagoriciens, sont de vrais hiéroglyphes. La langue entière des Éthiopiens correspond à ces caractères sacrés; elle en est une des principales clefs, propre à les rendre à peu près aussi populaires qu'ils l'étoient jadis parmi ceux qui la parloient dans son premier état [3].

Ce n'est pas ici le lieu d'analiser ses dictionnaires, qui sont à refaire comme tant d'autres. On a souvent rendu méconnoissable le fond symbolique des termes, en séparant leurs racines de leurs dérivés, pour remédier à un prétendu antistœchon trop usité, mais qui n'est que l'homonymie si naturelle à une langue patriarchale,

(1) Iliad. II. 120. Odyss. IV. 386. et les Césars de Julien.

(2) 3. Reg. X. Joseph. Ant. Jud. l. VIII. c. 2. Lettre d'Amazis à Bias : Βασιλεὺς Αἰθιόπων ἔχει πρὸς ἐμὲ σοφίας ἀμιλλῶν.

(3) Diod. Sic. l. I. c. 81.

telle que la tradition représente l'éthiopienne littérale des livres, de l'étude. Quelque sommaire que soit l'indication qu'on se propose de tracer des élémens des symboles et de leurs sources, il faut toutefois y comprendre quelques exemples puisés dans les langues, leurs derniers réservoirs, et correspondant soit à ceux qu'on voit adoptés dans la vie sauvage et conservés par la société, soit aux *six* clefs symboliques éthiopiennes de l'existence, des premiers principes, actes et rapports, que cite Diodore dans le serpent, l'épervier et le crocodile, dans l'œil et les deux mains. Ces animaux et ces membres, les instrumens dont nous avons déjà parlé, ont en effet toutes les mêmes valeurs dans la langue éthiopienne, que Diodore de Sicile, Horapollon, Clément d'Alexandrie et d'autres écrivains leur assignent comme symboles. Leurs noms obtiennent, dans les dérivés, des développemens de valeurs qu'on est également en droit d'assigner aux combinaisons des caractères sacrés. De la même manière qu'une clef chinoise ou égyptienne, le pot que nous avons vu *posé* sur des tombeaux, désigne tout ce qui est posé sur quelque chose, tout ce qui se rapporte à cette idée. Premier ouvrage de l'art, il désigne toutes ses œuvres, toute formation, la forme et les ouvriers, jusqu'à la création et à l'auteur de l'univers. Ce premier principe,

la source des êtres, est aussi, sous ce rapport, représenté par le même symbole, clef éthiopienne du fluide, du contenant et du contenu; puisque le premier il réveilloit toutes ces idées. Le plus ancien des ustensiles et instrumens, le même vase les représente tous sans exception, jusqu'aux armes, qui cependant ont un représentant particulier dans l'arme primitive, le bâton, ou la javeline. Le nom de la dernière, *khent*, ou ses dérivés, servent à désigner la lance, l'épée, le poignard, le fer dont ils sont faits, et ceux qui les portent, les guerriers et le général, le juge, le préfet; à exprimer toutes les idées accessoires, juger, condamner, punir, gouverner le peuple, exercer l'empire, tribunal, territoire. Nous voyons par-là combien d'idées devait réveiller ce *pschent* placé en signe auguste sur le temple de Ptolémée Épiphane, qui en fut ceint en prenant possession du gouvernement, et dont le nom est le mot éthiopien *chent*, modifié par le préfixe égyptien, mais religieusement conservé même dans le texte grec de l'inscription de Rosette; c'est sans doute parce qu'il étoit consacré par la langue primitive des fondateurs des hiéroglyphes et de l'empire éthiopien du même nom, Chent, donnant le titre d'Hendaqui à sa souveraine, le nom de Thinites aux premières dynasties égyptiennes, celui de Tin-

dion [1] au nome qu'elles gouvernoient, et jusqu'à nos jours ceux d'Umhende et Hindau à des districts de la Nubie connus par des ruines.

Le nom du serpent premier roi et dieu de cet empire, parce qu'il en étoit le symbole, a la même nature d'une clef chinoise en désignant tout animal et être animé, toute bête nuisible, des insectes et des dragons opposés au lion. Il obtient une place parmi les caractères historiques par cette dernière acception, comme par celle d'une mitre qu'il désigne, parce que les mitres des anciens rois étoient distinguées par un serpent; par celle d'un petit bouclier qui rappelle l'égide de Minerve; par d'autres attributs qu'il emprunte des dieux

[1] Stephanus, de Urbibus. Le préfixe, ou l'article, *t*, est préposé à ces deux derniers noms. Hygin, Fab. 275, dit que Jupiter fonda Thèbes à cent portes dans l'Inde : nom ancien de ces contrées, d'après grand nombre d'autorités : Hygin, Fab. 133. Strabo, XVII, p. 823. Philostrate, l. 3. Philostorgius, I. 9. Nicéphore, 17. 32. Ruffin, I. 9. Sozomène, II. 24. Socrate, I. 19. Virgil. Georg. II. 116. Claudien, de Bello Gildon., v. 454. In Ruffin., v. 245. Epig. 2. v. 17. Martialis, VII. 29. Tibullus, VI. Eleg. 1. Silv., l. XII. Ovid. Ars amandi ; et au reste, Aristote même, Pline, Procope, Horace, Lucain, etc., etc. Ce nom d'Indiens a pris, dans le Copte, la valeur de *passans* qu'ont les noms de la plupart des peuples de la migration. Fr. Wolf, Emendationes in Hesychii Lexicon, ἀράκιλις ἡ τῶν αἰγυπτίων, ἀράγκυλει, pro ἄγκυλον, *jaculum amentatum*; avec une liste des anciens noms d'Égypte.

des arts et de la médecine. Il désigne la pointe d'une flèche qui a partagé différentes valeurs symboliques du serpent, et qui, tenant de lui son nom dans une langue du Midi, à cause de leurs qualités semblables, a conservé dans l'ancienne langue du Nord son nom Éthiopien *arw*, signifiant *héritage* dans la langue actuelle de la Suède, parce que les flèches étoient le seul héritage en estime parmi ses anciens et belliqueux habitans. Du nom de l'épervier, premier fétiche national, dérive, suivant l'usage, le nom toujours subsistant du peuple éthiopien, *Goez*, qui désigne aussi l'essence de Dieu, la nature divine, âme, esprit, qualité, la nature de chaque chose et le génie, le mode et la raison, manière d'agir et de vivre, usage, mœurs et conscience; tout ce qui regarde le mouvement, le passage, le départ avec l'armée, le camp; la liberté, la délivrance, affranchi. Il est aussi la clef des signes vocaux de maître et seigneur, dominateur du monde; de la domination, de l'empire et du domaine; il signifie encore déchirer comme le vautour déchire sa proie, et tout ce qui s'y rapporte, même circoncire; enfin il est le symbole du temps, de l'adverbe de temps et des chances; de l'aurore, d'une journée, ou du chemin d'un jour; de tous les développemens des valeurs si étendues de cette clef hiéroglyphique dans Horapollon. Le nom du crocodile qui, dans

le système hiéroglyphique, est l'opposé de l'épervier, en présidant au mal, est en langue omharique, de même que sa figure isolée sur des amulettes, l'exclamation qui repousse *loin de nous* tout ce qui est mal : et il paroît se développer dans la désignation des chefs des troupeaux de boucs et d'autres animaux d'une réputation aussi équivoque.

Les noms des membres sont des clefs aussi symboliques que ceux des instrumens et des animaux. Celui de l'œil désigne l'acte de voir de toutes les manières, et ce qui voit jusqu'à la providence : ou ce qui est vu, le visible, surface, couleur, lumière, clarté même dans le discours dont l'hiéroglyphe contient l'œil; tout ce qui illumine, même celui qui illumine le monde : expression éthiopienne appliquée à Ptolémée dans l'inscription de Rosette, et rendue, entre autres, par l'œil. Un nom de l'œil, *aïn*, signifie, d'ailleurs, source : image de tout principe ou commencement. On dit, œil de la terre qui est un trou de souris, œil de la balance qui désigne la justice; et l'œil se prend pour agrafe, peut-être parce qu'elle garde : valeur de l'œil en hiéroglyphe et en éthiopien. Cette langue en développe également le nom dans les mots fortifier, camp et tente, *taïnt*, qui est le nom de l'œil avec le *t* formatif, et dont l'hiéroglyphe est le *schekinah*, symbole de Dieu aussi-bien que

l'œil. Les mains ont un nom commun avec la puissance, la force, la possession et la violence; avec toute action en général, ou leur emploi, que représente la préposition *pac*. Les parties de toute chose, et du monde, dont les parties, en langue sacrée, sont les bras de l'Éternel; qualité, forme et figure, égalité, similitude, l'homme, ou le mâle, sont représentés par les mains employées indifféremment avec l'hiéroglyphe des épaules ou des bras [1], qui figurent des pères et des fils, et en Éthiopien leur semence, comme toute semence en général, et l'action de semer. Les bras ainsi que les côtes figurent aussi les côtés, comme la tête, toute sommité; le dos, le derrière des choses; les pieds, leur base et appui; le cœur, leur milieu et leur cercle, la période de l'année; le membre viril, l'homme entier, et avec lui, avec la clef du Nil qui le désigne lui-même, le genre, le généré et le générant, l'esprit et le corps des choses, l'armée du ciel, le monde, la terre, la terre de Saba et le nombre sept.

C'est dans les dictionnaires et le récit de Clément d'Alexandrie, sur les livres hermétiques, qu'il faut étudier l'esprit de ces homonymies sym-

[1] Jean Chrysostôme fait une pareille observation : *In humeris quod actionum signum est, actionis enim potentia ab humeris dependet. — Manus et humeros ad actionem scriptura accommodat.*

boliques, pour recueillir les membres épars du géant-univers qui, chez tant de peuples, fut l'image du monde semblable à l'homme, mesure de tout, et abécédaire de la langue figurée. C'est ainsi qu'il faut recueillir les membres d'Osiris au nombre juste des vingt-six lettres radicales du syllabaire éthiopien, qui, multipliées par les sept voyelles, forment avec elles le nombre également juste des cent-quatre-vingt neuf hiéroglyphes-clefs d'Horapollon, pour lesquels elles forment comme un dictionnaire correspondant de clefs de ton à la chinoise, propres par leurs formes mêmes à conduire nos recherches. Car décelant une langue primitive monosyllabique, elles sont actuellement les racines ou initiales des mots qui signifient la même chose que des hiéroglyphes de forme à peu près semblable, dont Fourmont les fait dériver. On peut en citer des exemples dans la clef du Nil, conservée toute entière avec son nom égyptien de la terre qu'elle représentoit, *to;* dans les noms du ciel, de l'abîme et de l'enfer, du sacré interdit et de la plante agrostis, qui représente toutes les plantes, noms qui se trouvent sous une même lettre de la forme de l'hiéroglyphe et du caractère chinois du bois, du sacré, du bien et du mal : suivant leurs combinaisons avec d'autres. De pareils exemples sont dans les mots, interprète, écrire, espoir, sous le *tau* +, caractère de

l'inventeur des lettres, interprète des dieux et dernier espoir des mourans; dans les noms de l'homme, d'une table de lois, d'une porte, d'un angle, etc., etc. De la même manière, la lettre *l* est le signe du datif, de l'accusatif, et quelquefois du génitif; ou elle désigne, lorsqu'elle est double, tous et chacun: tout comme dans l'inscription de Rosette, l'hiéroglyphe simple ou double qui a la forme du *l* de l'ancien alphabet égyptien. On a à regretter les ouvrages de Démocrite sur les Lettres sacrées de Meroë et de Babylone (1), mais qui, confondues avec des traités de morale que ce philosophe avoit traduits de la colonne d'Asicharis, rappellent également les noms des lettres et de signes chaldaïques donnés aux dogmes figurés de la Bible et aux hiéroglyphes (2); ceux de langue babylonienne et *lettres assyriennes* (3) qu'on donne au langage proverbial des Abyssiniens et aux proverbes de Salomon; les lettres assyriennes enfin que Moïse apprit en Égypte (4), et qui paroissent désigner ces dogmes assyriens que

(1) Diogen. Laert. IX. 49.

(2) Cassiodor.

(3) ἀσσύρια γράμματα. Themisticy Orat. ad Valent. Zoega, de Obelisc. cite Joseph. contr. Appian, I. 26. Et Plutarc. de Is. et Os., I. p. 507. II. 323. pour preuves de la confusion des noms des lettres et des livres, que nous verrons assez générale.

(4) Philo, Vita Mosis.

Jamblique, aussi-bien que l'auteur de la philosophie selon les Égyptiens, réunissent à ceux de ces derniers. Il n'est pas moins fâcheux que l'évêque romancier Héliodore [1] nous ait donné une idée si peu nette des lettres mystérieuses et royales d'Éthiopie écrites sur des bandelettes, distinctes des lettres populaires, et semblables aux hiératiques d'Égypte, qu'on pourra retrouver peut-être par le moyen du syllabaire éthiopien.

Ce syllabaire ne se ressent point du malheur d'Isis qui, en perdant un des membres d'Osiris, n'a laissé que vingt-cinq lettres à l'alphabet d'Égypte. Des louanges antiques, adressées aux différens membres de cette déesse elle-même de la nature, sont conservées, peut-être, dans un cantique adressé à ceux de *la reine du ciel*, *la génératrice de la vie de l'univers*, par des religieux de l'Église abyssinienne qui ont trouvé des imitateurs en Europe [2]. On les voit conserver le sistre, la danse religieuse, des temples construits dans des cavernes, des bâtons-croix servant de signe distinctif du sacerdoce, des béquilles pour appui pendant la prière qui se fait à pieds nus, mille usages apportés, suivant le prêtre abyssinien Grégoire, de l'Égypte où ils ne sont pas d'invention moderne. Cette Église abyssinienne qui caractérise

(1) AEthiopic. II. p. 116. IV. p. 174.

(2) Bayle, art. Innocent XI. note k.

la trinité par *trois noms un dieu*, et qui prétend avoir conservé la prophétie du premier Hermès des Arabes, Énoch, y a recueilli du moins, et dans d'autres pièces reçues d'elle, des fragmens et des expressions symboliques de l'ancienne philosophie. Sans rapprocher d'une de ces pièces [1] le dialogue d'Orus et d'Isis [2], ou celui de la Nuit et de Jupiter dans les poëmes orphiques [3], nous observerons que dans une autre, l'instrument musical de la Vierge, surnommé guitare du psautier, lyre de louange, il est dit que Dieu, en formant Adam des quatre élémens, mêla le premier avec le second, le troisième avec le quatrième, l'humide avec le sec, le chaud avec le froid, l'invisible avec le visible, le palpable avec l'impalpable; qu'il fit deux du palpable, et deux de l'impalpable; trois du sec et un de l'humide, trois du visible et un de l'invisible, trois du froid et un du chaud; que l'architecte fonda les *angles* de la maison dans les quatre élémens, etc. Ces termes sont aussi symboliques égyptiens que toute la doctrine et la division des principes, des élémens des choses, par des nombres régulateurs

(1) Ludolf, l. 3. c. 4. et les Comment. p. 350.

(2) Hermès dans le recueil de Fabricius. Stobée, Eulog., p. 121. Jablonski Panthéon, 1. p. 96. et un manuscrit dans la bibliothèque impériale de Paris.

(3) Eschenbach, 107. Epigen. p. 79. Jablonsky, 1. 16.

et diviseurs du système d'écriture et de la nature qu'il représente, du ciel, de la terre, et de la terre d'Éthiopie divisée, comme jadis l'Égypte, tantôt en trente parties, tantôt, suivant la double division du corps d'Osiris et d'après l'antique loi, en *vingt-six* royaumes et *quatorze* régions administrés par *quarante* princes tributaires [1].

On retrouve partout ces divisions qui rappellent celles de soixante-dix descendans de Noé, par les trente, les vingt-six et les quatorze fils de Sem, Cham et Japheth [2], ou de pareilles, fondées sur le besoin inventeur d'un premier instrument de compte, et se rapportant à celle du ciel et du temps, à laquelle on a comparé la distribution des Israélites en douze tribus [3]. Les plus barbares des hommes, les Jaggas, qui exercent leurs dévastations depuis l'Éthiopie jusqu'à Congo, entre lesquels ils montrent la voie des communications anciennes, et qui repoussent les premiers liens de la société, des épouses et des enfans,

(1) P. Nicolaus Godigny, ex relatione tribuni Lusitani veri celebris et diù in Ethiopia versantis, scribit : Imperium Abyssinium viginti-sex regna et quatuordecim regiones *antiquo jure* complecti. Ludolf. l. 1. c. 3. Fr. Ptolémée et Strabon, sur les divisions de l'Égypte.

(2) En langue de Siam, Noé signifie nombre ; en copte, les cordelettes qui ont servi aux comptes. Lacroze, Levit. 63.

(3) Diodor. dans Photius, Cod. 244.

n'en ont pas moins accompli les lois de Platon, pour la fondation d'une ville à douze portes et à douze tribus, imitant l'univers et rappelant les dieux : car ils sont distribués en douze cohortes, suivant le modèle de l'armée céleste, d'après lequel ils fortifient aussi leur camp nocturne dans un enclos circulaire à douze portes, dont chacune est confiée à la garde d'un chef. C'est le plan tracé de l'édifice qui doit recueillir un jour les signes de toutes choses classées d'après l'ordre du monde, qui réunira sur ses murailles sculptées *tous les animaux sacrés*, tous les symboles isolés des qualités et forces connues et inconnues que les nègres dispersés inventent tous les jours, en voyant partout leur manifestation et celle de la divinité, en saluant dieu, le premier objet qu'ils rencontrent le matin. C'est ainsi qu'ils reconstruisent le système par lequel les Égyptiens entendoient sous le nom des dieux la nature de chaque chose [1], d'après lequel Hermès prononçoit que tout nom comprend Dieu, ou que son nom comprend toute chose.

Cette observation des anciens a été confirmée par des voyageurs modernes. Dans toute l'Afrique, au milieu des progrès lents de la société, depuis l'état le plus sauvage où à peine le langage des gestes est soutenu d'une langue parlée peu

[1] Macrob. Sat. I. 20.

articulée, ou semblable au cri des chauve-souris [1]; on adore, dans les fétiches, les premiers objets dénommés, doués de qualités réelles ou supposées, qui rappellent Dieu dans toutes ses œuvres, grandes et petites. Tout rappelle ce maître de la vie et de la mort, dispensateur des biens et des maux, présent partout : dans tous ces symboles de sa puissance, qui deviennent, par le fait, des signes matériels et présens de l'immatériel et de ce qui est absent, de toutes les pensées du nègre qui s'arrêtent auprès d'eux et se forment sur ces modèles. Ne pouvant comprendre la divinité, il la divise en autant de parties que les objets qui éveillent et représentent ses pensées [2], depuis le ciel et la terre, les astres, l'océan, les forêts, les rivières et les montagnes, protecteurs des princes, des états et des districts, jusqu'aux moindres objets que chaque individu se choisit à lui-même, et qu'il porte sur lui comme des phylactères, ou dont il redoute la rencontre, croyant, d'après une ancienne opinion, que voir

(1) Observation d'Hérodote, renouvelée par l'Abassin Grégoire, Holsatius, Dapper.

(2) Fragilis et laboriosa mortalitas in partes istas digessit infirmitatis suæ memor, ut portionibus quisque coleret quo maximè indigeret. Plin. II. 7. Arnobius adv. Gentes, l. VI. p. 28. Jamblic. de Myster. I. 9. et les auteurs cités dans les notes de Gale.

son Dieu c'est mourir [1]. Les êtres animés dont les qualités frappantes ont été les premières observées, paroissent conserver parmi ces dieux une prééminence qui leur a été accordée dès la plus haute antiquité, dès l'origine du culte égyptien [2].

Elle les préserve du danger d'être mangés par leurs adorateurs : si ce n'est sous la forme d'un acte religieux, de la confirmation d'un serment, d'une alliance. Le lézard, l'abeille et le roseau; le serpent qui prédit l'avenir, qui apprend à l'homme à connoître le bien et le mal, conservent en Éthiopie même leurs anciens honneurs divins. Le singe les a possédés long-temps sur la côte de la Méditerranée. Le scarabée partage encore avec la lune le culte des Hottentots. Le bouc est vénéré à Canda. Partout le nègre, comparant les objets pour les définir l'un par l'autre, pour se donner le nom des êtres dont il possède ou ambitionne la protection et les qualités, vénère, dans le même esprit, un grand nombre de ces symboles de l'ancienne Égypte. Ce sont des bœufs et des vaches, des éléphans, des béliers, des brebis, des chiens et des chats, des pois-

(1) Exod. XXXIII. 20. Ind. XIII. 22.
(2) Diod. Sic. l. XIX.

sons [1], des coquilles [2], enfans des dieux, des oies et autres oiseaux parmi lesquels il en distingue qui sont tachetés de noir et de blanc [3], comme une espèce des ibis, et l'oiseau fétiche de la communauté, recevant des sacrifices sur les montagnes et dans un endroit qui lui est consacré [4]. Parmi les arbres dont les plus âgés rendent des oracles, il distingue le palmier appelé *assuan*, du nom du territoire de Syène, fertile en palmiers [5]. Des plantes et des fleurs [6] sont honorées de même, aussi-bien que des pierres et des cailloux [7], dont un bleu, aygris, qui sert tout à la fois de monnoie, de parure et de dieu, dispense les avares et les vaniteux de dissimuler leur culte. Un caractère plus auguste est toutefois imprimé à celui qu'on rend à la pierre, *bosoum*, aussi ancienne que le monde, *semblable aux bornes qui divisent les champs*, et dont le nom, qu'elle prête aux fétiches en général, réunit le préfixe égyptien au nom du héros mystique de Sanchoniaton, qui consacra le premier au feu

(1) Surtout la bonite et l'épée, ou l'empereur.

(2) V. Denon, pl. 97. n.° 15, 16.

(3) Ardea stella.

(4) Horapollon, l. 1. c. 1. 2. 6. 9. 10. 14. 36. 39. 44. 46. 53. etc. l. II. 85. 110, etc.

(5) Horapollon, l. 1. c. 3.

(6) *Id.* l. 1. c. 30. l. II. c. 8. 34. 38.

(7) *Voyez* λίθικα d'Orphée.

et au vent ces signes adorés ensuite en son honneur [1]. C'est un de ces *termes* [2] connus parmi nous sous le nom même du pontife législateur, Hermès, représenté par une borne, inventeur des *termes* du langage comme des lettres, et probablement instituteur de l'usage si universel de l'onction magique, par laquelle les prêtres nègres, ses émules, consacrent, sur cette pierre, les signes visibles des forces supérieures, des causes ou des dieux [3], et des membres du nègre qu'ils protégent. Ils fixent, d'une manière équivalente, par des paroles et des actes symboliques mystérieux, la valeur des symboles qu'ils préparent, de ses prières et de ses besoins, de ses craintes et de ses désirs, de ses actions et accidens; de la plupart de ses pensées, en un mot, et de sa conscience, que ces fétiches représentent, suivant l'observation d'un voyageur. Consacrés pour les vivans et pour les morts, sur cette pierre ou dans un baril, hiéroglyphe des vases sacrés et des honneurs du temple [4], et qui, chez les nègres, est rempli de sang, d'huile, de terre, de

(1) Euseb. Pr. Ev. I. 10.

(2) C'est probablement le nom même d'Ἑρμὴς précédé du fulcrum égyptien, la lettre *t*, qui signifie, *je suis*.

(3) Ideo sacerdotii veteris autores a rebus apparentibus superiorum virium cultum invenerunt, dùm alia miscerent, alia purificarent. Proclus *de Sacrificiis et Magiâ*.

(4) Inscript. de Rosette, lig. 9. fig. 15, 16.

plumes, de fétiches et d'oracles, tous ces signes des rapports de l'homme avec la divinité deviennent des caractères sacrés, les mêmes que ceux d'Égypte empruntés de la nature et de l'art, et inventés de nouveau dans un même ordre progressif. Ce sont des parties d'animaux, comme une tête de mort et des squelettes, la tête d'un singe, d'une poule, d'autres quadrupèdes et oiseaux [1]; la queue d'un lion, d'un éléphant ou d'une autre bête [2]; la jambe d'un chien, la pate d'un crabe, les os reliquaires de tous ces animaux et des oiseaux [3], ainsi que les arêtes des poissons; des peaux [4] coupées en morceaux ou en aiguillettes; des poils et des ongles [5] qui conservent ailleurs leur importance dans des opérations prétendues magiques. Tous ces objets sont des signes adorés de mille vertus; ou, comme dit un voyageur avec Porphyre, l'ouvrage de l'imagination des adorateurs, des erreurs de leurs pensées. Mais les dents surtout [6], les cornes [7], des

(1) Horapollon, I. 19. 20. Euseb. Pr. Ev. l. I. c. 7. Denon, pl. 96. n°. 25.

(2) Horap. I. 70. II. 30.

(3) *Id.* II. 9. 10.

(4) *Id.* II. 70.

(5) *Id.* I. 56.

(6) *Id.* II. 88.

(7) *Id.* II. 16. 17.

pointes de cornes et de plumes [1], ces instrumens de force, de mouvement et de vitesse, qualités respectées des sauvages, ont été adoptés pour signes génériques de ce qu'ils vénèrent et de ce qu'ils craignent.

Le règne végétal en fournit des emblèmes aussi-bien que les animaux. Les grains, les pailles, les épines et les feuilles [2], les branches [3], le tronc des arbres, leur écorce et les bouts de corde qu'on en fait; des pièces de bois jaune et rouge, ou du bois fendu, forment autant de symboles divins. On distingue surtout des petits crochets de bois ou des bâtons crochus semblables au sceptre et à l'hiéroglyphe linéaire du dieu fort Osiris, et dont les adorateurs ne font que transmettre le sens à la croix, quand des Européens leur persuadent de la prendre en échange de ces crochets. D'autres caractères aussi adoptés dans l'ancienne Égypte, sont des bâtons que consacra la Phénicie en même temps que les pierres dressées, et qui aux Indes ont prêté un nom à la divinité. On leur ajoute des petits bâtons et des boules, par lesquels l'art et le calcul commencent à ajouter des signes à ceux que l'imagination emprunta de la nature; car les boules et les petits bâtons représentent par leur nombre;

(1) Horap. II. 81. 118.
(2) *Id.* II. 29. 46.
(3) *Id.* I. 4.

et les bouts des bâtons qu'adora l'âge patriarchal [1] sont taillés comme les bâtons des Babyloniens [2], et comme les sceptres des dieux et des prêtres d'Égypte, en têtes significatives d'homme et d'animal. A des pots [3], des sonnettes, des clefs, des crochets de fer, des nattes, des morceaux de vieille étoffe enveloppés de paille; à d'autres symboles pareils on ajoute des têtes d'animaux modelées en terre ou jetées en fonte, des images des dieux semblables à l'homme, des marmousets de la grandeur de ceux d'Égypte, qui remplissent le bois sacré, les champs, les chemins, les tombeaux et les maisons, où les voyageurs trouvent à peine quelque endroit libre, mais où ces idoles forment souvent toutes les richesses des propriétaires. Ils couvrent leurs personnes de pareils signes protecteurs, génériques ou particuliers; et tandis que chaque individu se charge de ses propres fétiches, un roi, près du cap Monte, porte sur sa tête, et dans une centaine de petites cornes enduites de vernis rouge, le symbole universel de toutes les *forces* protectrices de l'état. Le grand pontife des Issinois est revêtu de même à son inauguration, ou plutôt surchargé des fétiches de tous les hommes, des symboles de toutes les divinités, de

(1) Hist. univers. t. II. p. 166.

(2) Herod. I. 195. Strabo, p. 1032.

(3) Horap. I. 21.

toutes les forces des différentes parties du ciel et de la terre, entre lesquels il est médiateur. Comme le grand-prêtre à Jérusalem, il est chargé de la représentation symbolique de l'univers, dont les emblèmes sont réunis et distribués sur le corps de l'homme pour figurer le corps de la nature.

Mais avant que cet assemblage de pièces isolées puisse être copié dans un tableau unique, qui formeroit un texte d'écriture par signes, il faut que l'art s'exerce par la réunion d'un très-petit nombre de symboles. Il le fait pour le service des grands et des riches, qui portent au poignet et aux doigts des amulettes d'or, d'argent et de cuivre, gravés de traits délicats. On est parvenu ainsi graduellement à une première réunion de symboles, de pensées combinées, et qui, pour la commodité du port de ces petits talismans, sont rendus diminutifs et linéaires dans des premiers essais d'inscriptions et de lettres, qui, à cause de ces origines, ont porté chez les Égyptiens et les Hébreux les noms commémoratifs de phylactères et de lettres de gravure de cachet. D'un autre côté, la peinture qui commençoit par la couleur rouge, dont on enduisoit les fétiches, et dont le sphinx des pyramides conserve des traces, se hasarde à les contrefaire; la sculpture réunit de grandes images, peut-être historiques, sur les murailles des palais rustiques de Benin, soutenus de piliers qui, de même que des

colonnes de temples égyptiens couverts d'hiéroglyphes, sont taillés en forme humaine ou de bête. Dans une salle de conseil sur la côte de Guinée, et près de Rio-Sestos, on voit un bas-relief réunir d'autres grands symboles dans les figures d'une femme et d'un enfant qui reçoivent les offrandes des habitans.

C'est là peut-être un monument du culte Isiaque et des communications anciennes avec l'Égypte; comme le sont de communications postérieures ces amulettes chargés de caractères vénérés et inconnus des *paroles de la loi*, que distribue, dans des pièces d'écarlate de formes géométriques, une caste sacerdotale séparée du reste des hommes par leurs terres, par leurs personnes et par leurs enfans tous élevés pour le sacerdoce. On a remarqué parmi ces Marabuts, sur la côte occidentale d'Afrique, des sacrifices, des processions et des mystères, la robe blanche bordée du cordon de laine rouge qui rappeloit jadis la loi et le législateur d'Égypte, et nombre d'usages et de cérémonies qui, chez eux comme chez d'autres nègres, semblent dériver des institutions égyptiennes et hébraïques, ou des traditions patriarchales des origines premières. On en reconnoît des traces dans les noms donnés aux enfans à l'occasion de la circoncision, et parmi lesquels est celui d'Adam que les Indiens donnent au soleil, père des hom-

mes [1]; dans la tradition que les trois grandes variétés de couleur et de figure dans l'espèce humaine dérivent des trois fils de Noé qui auroient été ainsi faits; dans l'idée symbolique que le premier homme fut l'ouvrage d'une énorme araignée vénérée sous le nom d'Anaüs. On reconnoît ici les images que des Asiatiques et des Grecs ont tirées de cet ouvrage de tisseranderie qui fut inventé par Minerve, la sagesse créatrice, et imité par l'araignée qui lui a donné son nom en hébreu [2]. On reconnoît l'antiquité dans l'usage des nègres de ne point adresser à l'Être-Suprême, au dieu du ciel qu'ils connoissent, un culte public qu'ils ne croient pas pouvoir l'honorer, mais qu'ils prodiguent à ses agens médiateurs [3]. On la reconnoît dans ces autres opinions qui font séjourner les dieux invisibles sur les plus hautes montagnes d'où partent les éclairs; qui placent l'enfer dans la mer et font conduire les morts sur les

(1) Fr. Justin. martyr. adv. Gentes, sur un hymne d'oracle.

(2) Hist. gén. des Voyages, t. x. p. 227. Bernier, Oupnek'hat, t. i. p. 163. 377. t. ii. p. 275. Le poëme persan Jorel-Tschamoz, ou Parterre des Mystères.

(3) Cyrillus cont. Julianum, l. iv. Porphyr. ad Anebon. et de Abstin. l. ii. c. 37. Jamblic. de Myster. sect. i. c. 15. La plupart des platoniciens pensoient de même. Gale in Jamblic. p. 199. 266. Shillingfleet, Origines sacræ, p. 74, 76.

bords d'un fleuve, pour que Dieu les juge d'après la vie qu'ils ont menée; pour que ceux qui ont honoré les dieux, qui se sont abstenus des viandes défendues, et qui ont rempli tous leurs engagemens, soient transportés sur la rivière à un élysée de plaisirs, tandis que ceux qui ont manqué à ces devoirs sont noyés dans les eaux et ensevelis dans l'oubli. Les sacrifices faits au Nil et à l'Indus, le vase et le petit boisseau d'or qu'on y jetoit ensuite, sont rappelés par des sacrifices pareils qu'on fait à l'étang d'Agra, *messager de toutes les eaux*, dans lequel on jette un pot avec des vœux pour obtenir les eaux de la fertilité, et avec l'espoir que le pot, après avoir visité les lacs et les rivières, reviendra plein, pour être répandu sur les champs et produire une abondante moisson. De pareils souvenirs sont rappelés par les purifications des femmes; par le châtiment de quarante coups, moins un; par l'usage où l'on est de laisser sans enterrement et au pouvoir des créanciers le corps des débiteurs morts insolvables; par les jours d'abstinence, de jeûne et de privation; par les idées superstitieuses sur les jours heureux et malheureux que les Romains appeloient égyptiens. Les nombres de *vingt-six* jours heureux et de *sept* autres malheureux qui divisent les premiers par sept et dix-neuf, paroissent être aussi symboliques que le nombre de *vingt-cinq* victimes humaines sacrifiées à la fête

des morts à Benin ; que le nombre aussi fixe de vingt-cinq initiés d'un ordre militaire religieux et judiciaire de Sierra-Léone, ou celui de vingt-cinq ans fixé pour le renouvellement de la confrérie de Belli ; tout comme les années d'Apis étoient fixées à ce nombre célèbre des membres retrouvés d'Osiris et des lettres de l'alphabet égyptien [1].

Le dernier ordre et celui de Sandi sont institués pour l'éducation des garçons et des filles dans des bois sacrés, où ils restent nus, et d'où il ne leur est pas permis de sortir. Ils ne peuvent non plus y voir des personnes de l'autre sexe, ni parler avec qui que ce soit qui ne soit nu, ou qui ne porte la marque de l'association. C'est le stigmate que reçoivent les garçons à leur adoption considérée comme une nouvelle naissance ; pendant que les filles sont rasées, lavées au bord d'un ruisseau, circoncises en signe d'un pacte religieux, initiées par la supérieure de l'ordre, laquelle entre en fonctions dans une fête appelée alliance de la poule, *Sandi lati*. Ces novices

[1] *Voyez* sur tous ces détails, et ceux des pages précédentes, Bruce et les derniers voyageurs en Afrique, ainsi que l'Hist. gén. des Voyages, *passim*, et particulièrement t. II. p. 209. 491. t. III. p. 216. 246. 250. 363. 388. 391. 403. 430. 436. 437. 438. 480. t. IV. p. 52. 156. 158. 159. 160. 161. 163. 165. 166. 168. 172. 265. 374. 396. 398. 409. 416. 417. 418. 586. 604. 607. 609.

apprennent à danser, à combattre et à chanter les hymnes de Sandi, les louanges de Belli, de l'être mystique qui donne son nom à l'un de ces ordres, ainsi qu'un gâteau pétri sous des formes variées par le Bellino ou grand-prêtre. On croit que les initiés le mangent, et qu'il sert à la confirmation des parfaits instruits, des *associés de Belli* qui ont achevé leur éducation, et auxquels ce titre donne le droit aux emplois [1]. Le langage primitif de gestes et d'action est développé dans des actes symboliques mystérieux, que recueillent et consacrent de pareilles institutions : même celles qui sont établies sur la Côte-d'Or pour l'éducation des prostituées publiques, ou celles que les Mandingos ont inventées pour contenir leurs épouses, sous le nom des mystères du géant nocturne. Ils y ont ajouté un langage artificiel et sacré, distinct de la langue commune, comme l'est également un dialecte des Folgias, appelé *langue du seigneur*.

C'est aussi dans des mystères qu'on fixe la valeur et le sens caché, réservé pour les seuls initiés, des images nouvelles, des *nouveaux noms* de la divinité. Ces images sont consacrées moyen-

[1] Hist. gén. des Voyages, t. III. p. 605. et la Collection des voyages faits aux frais de la société d'Afrique. *Belli* est un diable des Indiens, surmonté par Vishnou. Abrah. Roger, p. 161.

nant mille cérémonies et le tambour magique marqué d'un cercle, par des dévots qui s'y sont préparés dans un noviciat silencieux, pendant lequel ils tiennent sur le genou un bloc où est tracée une face humaine. Ce sont des initiés qui entendent la voix de l'avenir dans le son d'un pot percé de trois trous, d'un Canope siége d'oracle. De pareils devins forment l'oracle du fétiche d'après le nombre et la place d'une poignée de noix qu'ils jettent à terre; ou bien d'après neuf ou vingt courroies parsemées de fétiches et d'autres symboles; courroies qui, chargées de coquilles-monnoies au nombre de *quarante*, forment pour la société l'instrument du compte et le représentant générique des objets comptés. Ailleurs, l'initié retiré dans le secret du foyer, y consulte le fétiche à la lueur de lustres significatifs, en calculant avec lui par une vingtaine de petites pierres ou de boules qu'il place en différens monceaux, qu'il compte et recompte pour fixer les marques de ses vœux et des événemens à venir. Ce sont ces dés que Thoth inventa avec les lettres, ces pierres et *liens sacrés* servant à la divination, et ces globes qui furent réservés aux mystères égyptiens, pendant que les symboles d'animaux étoient exposés au peuple [1]: ce sont ces cailloux servant aux

[1] Plato, Phædr. Jamblic. de Myster. III. 27. Synes. Excom. Calvit. p. 73.

comptes des premiers Égyptiens, et transmettant leur nom à tout *calcul*, dans lesquels la tradition a fait reconnoître à Artephi, cité par Kirker, l'origine de tous les arts et de toutes les connoissances. On y reconnoît de même, ainsi que dans les courroies, l'origine des caractères savans de nombres et de rapports, si distincts des autres symboles par leur nature et leur valeur universelle. Ces courroies ou cordelettes, servant dans les royaumes d'Ardra et de Juida pour les comptes, pour les registres des tributs, pour le dépôt des lois et des préceptes religieux, sont les mêmes qui, perfectionnés et garnis de nœuds, ont servi aux mêmes usages et ont servi de base à un vaste système d'écriture dans l'ancienne Chine, au Pérou, et probablement en Égypte, où le triple nœud, beaucoup de nœuds étoient l'hiéroglyphe du tribut, de l'argent, de ce qui est nombreux.

Les préposés du culte et de l'état s'emparent également de ce secours de la mémoire pour attacher des idées diverses à leurs marques distinctes de fétiches et de coquilles-monnoies, ou aux marques des nœuds communs à toutes les matières. Par leur moyen, les signes se combinent avec les idées et s'adaptent à un système idéal, différent de celui qui se forme de l'arrangement des symboles sur le corps d'un pontife, mais qui s'y rapporte par la division commune du temps,

de l'espace et du corps de l'homme, image et mesure de tout. Dépôt du calendrier, d'un ordre et série dont il forme encore un caractère commun chinois [1], le faisceau de cordelettes n'a été élevé en Égypte à la représentation du faisceau de lumières vivifiantes qui descendent du ciel, que parce qu'il recueillit celles de la terre, et qu'il y devint, comme parmi les nègres, le régulateur de la représentation par les animaux et leurs parties, par les plantes et les instrumens, par tous les symboles divers distribués dans les tableaux du ciel et de la terre, rassemblés autour du trône et de l'autel, après avoir été graduellement inventés dans la société naissante. Ses simples citoyens les ont établis les premiers comme signes des pensées et des idées bizarres qu'avoient éveillées chez eux tous les objets qui les environnent, depuis les corps célestes jusqu'au lumignon. En conséquence, ce dernier annonce, parmi les noirs, le meurtre qui vient d'être commis, tandis que la nouvelle lune devient le signe du salut, de la résurrection, de l'éternité [2], ayant éveillé cette pensée mère des symboles qu'ils expriment dans le vœu qu'ils lui adressent : Puisse ma vie se renouveler comme tu te renouvelles !

(1) Bayer, Rad. VIII. 2.

(2) Comme dans la Bible et sur des médailles d'Alexandre-Sévère.

Aux animaux et autres objets qui servent à définir par comparaison les qualités des dieux, des hommes et des choses, on ajoute, de la même manière, d'autres signes empruntés des usages, des opinions, de mille accidens. Ils sont l'origine des caractères énigmatiques et autres, et acquièrent un sens plus fixe, plus étendu et universellement reconnu, depuis qu'ils ont passé des observations et du culte des particuliers dans les cérémonies civiles et religieuses de la communauté. L'éventail que les danseurs dans les fêtes portent à la main, devient le symbole de ces fêtes. La chute du nègre sur une pierre, lui annonce de plus grands malheurs; le chant de l'oiseau, un bon succès; et l'araignée, une visite. Le faisceau d'herbes ou de rameaux qu'il pose sur son fardeau, en le laissant dans le grand chemin sous la protection des dieux, devient l'hiéroglyphe de la propriété, de l'interdit de ce qui est consacré aux dieux; et retraçant le faisceau de cordelettes, il en emprunte les valeurs. Il se fait des raies blanches à la figure en l'honneur de son fétiche, en signe de pureté; et ce signe est un hiéroglyphe des dieux purs, de la pureté en général [1]. Il s'effraie à la naissance

[1] Linea perpendicularis puritatis nota est. Proclus in Euclid. Les Nègres d'Angola portent au front les mêmes marques que les Indiens sectateurs de Schiwen ou de Mahadeo.

d'un enfant blanc, à la vue d'un homme de taille gigantesque, d'un monstre *courbé*, ou d'un chien noir dans un arbre ; et ce sont autant de symboles du méchant, du diable, qui doit en avoir un autre dans l'oiseau de nuit avec lequel il a un nom commun. Des prêtres, des enchanteurs prescrivent, sous la forme des préceptes pythagoriciens qu'un ancien compare aux hiéroglyphes, des devoirs et des observances symboliques. Elles concernent les bois sacrés qu'il ne faut pas couper; les légumes, les fruits, les animaux et les parties des animaux, différens pour chaque individu qui, dans un certain sens, doit s'abstenir d'en manger pour toujours, ou pour des occasions déterminées, et qui, dans d'autres cas, doit en manger seul et sans témoins [1]. Ces préceptes embrassent aussi tout ce qui regarde le costume si significatif dans les hiéroglyphes, lesquels ont prêté aux dix signes universels des cabalistes la dénomination de vêtemens de Dieu. Ils en prescrivent la matière, la forme et la composition d'une seule ou de quatre pièces, ayant chacune un sens différent : ils ont aussi déterminé la matière variée dont la ceinture doit être formée, et les différentes manières de la

(1) Herodot. II. 36. 37. 39. 41. 42. 47. 69. 70. 72. 77. Diod. Sic. I. 35. 43. 89. Plut. de Is. et Os. t. II. p. 353. 380. Athénée, l. VII. 13. Strabo, XVII. p. 1155. 1169. AElian. de Animal., X. 2. 24.

poser. Ils s'étendent à chaque accident, à toutes les actions de la vie, et par conséquent aux membres et aux instrumens par lesquels ces actes s'opèrent. Ils attachent, de la sorte, à tous ces objets, aux membres de l'homme, à ses actes et à ses ouvrages, ainsi qu'aux nombres, aux êtres du règne animal et végétal, des sens également variés et modifiés par des détails infinis. Il n'y a point, dit un voyageur, de circonstance, d'action, ni même d'attitude qui ne soit sujette à quelque observation superstitieuse. Un nègre qui se place sur le coin d'un lit où un homme et une femme auroient dormi la nuit précédente, doit chercher aussitôt dans les mystères du Vulcain du lieu, chez le forgeron enchanteur par le feu [1], une purification accompagnée de cérémonies mystiques et significatives [2].

Les rapports civils et politiques entre les citoyens, et entre le prince et les sujets, ajoutent aux symboles de la religion et de la morale. Des personnes distinguées font des veilles d'armes, et obtiennent le privilége exclusif de souffler dans des cornets de sept petites dents d'éléphant, qui deviennent la marque distinctive, le symbole de la noblesse. Quand ces nobles donnent à man-

(1) Les Éthiopiens appellent aussi les forgerons, sorciers par le feu, élèves de l'Enfer. Ludolf., l. IV. c. 5.

(2) Hist. gén. des Voyag., t. IV, p. 161. 176. 177. 605. 606.

ger à leurs inférieurs, les têtes des bœufs consumés sont suspendues sur la porte, en signe de munificence et de libéralité ; comme elles sont tracées dans les frises des temples de la Grèce et de Rome, en signe des repas offerts aux dieux. Les palais des princes nègres sont également distingués par ce symbole ; et ces princes eux-mêmes portent sur leurs têtes le signe d'empire des dieux comme des rois de Perse et d'Égypte, des têtes de lions et d'autres animaux [1] ; ou ils adoptent à Gambra des cornes de bouc, d'antilope et de gazelle, les cornes de la victoire et du courage, qui décoroient les images d'Alexandre et de Pyrrhus, et, selon quelques-uns, les personnes des rois juifs [2]. A Poppo, ils se décorent de bonnets semblables à des corbeilles, coiffures si fréquentes dans les monumens d'Égypte ; à Adra, d'un bonnet surmonté d'une couronne de bois noir odorant ; à Bambouc, d'une corde roulée autour de la tête, et d'un anneau de fer au cou, double signe du pouvoir qu'a le souverain d'enchaîner le crime. Mais le port du même cordon pareil au bandeau royal et à celui des initiés [3], est considéré à

(1) Diod. Sic. II. 2. et dans Euseb. Pr. Ev. II. 1. Ammian. Marcellin, I. 19.

(2) Ursinus, Analecta sacra, t. I. l. I. 33. Amos, VI. 13. Dan. VIII. 5. 21. Zachar. I. 12. 2. Paralip. XVIII. 10.

(3) Sur une figure égyptienne dans la collection de l'auteur, ce bandeau a, en effet, la forme d'une corde. La même

Loango comme un devoir mystérieux ; et ailleurs, comme le gage de la sûreté des guerriers contre les flèches de l'ennemi. Car ces emblèmes varient de sens comme les images de la poésie et des hiéroglyphes, suivant les objets, les personnes et les monumens auxquels ils sont appliqués, et qui indiquent ces valeurs qu'ils déterminent. Il en est de même de chaque partie de l'habillement, des autres attributs de la royauté et des fétiches du prince transportés sur les images de ses dieux, ou sur ses employés. Les sceptres des souverains de Monomotapa, d'Ardra, de Benin et de la côte de Sierra-Léone, la charrue ou le hoyau avec deux javelines [1], le fouet, la croix et la hache, ont des sens différens dans d'autres mains. A la robe rouge et bleue des princes de Gambra, sont attachées des pièces d'ivoire et de corail, des queues d'éléphans ou d'autres bêtes, et des sonnettes. Mais des sonnettes sont aussi attachées aux jambes des avocats, Froëns, portant un masque sur le visage, des castagnettes aux mains, et sur le corps une casaque variée de diverses plumes d'oiseaux [2]; tandis que les docteurs en droit sont

figure porte un anneau au cou, et sur la tête, le scarabée fétiche.

(1) Ce sont apparemment les attributs qui accompagnent le roi dans son char. Pl. 133, n°. 3 de Denon.

(2) Hist. gén. des Voyages, t. III. 237. 238.

installés par l'investiture d'un bonnet rouge. Comme les anciens rois de Perse et de France [1], celui d'Issiri se distingue par la barbe tressée, au lieu du fil d'or des premiers, par *soixante* morceaux de la pierre vénérée d'aygris, distribués sur *vingt* petites boucles de la barbe : tresses et nombres aussi significatifs que la barbe tressée d'Osiris, et que les nombres mystiques de la barbe du *petit visage* des cabalistes. Il porte, au reste, son fétiche sur la tête, mais il le transmet avec un pouvoir délégué sur celle de son héraut. Ailleurs, de pareils crieurs publics, employés en ambassade, portent pour sauf-conduit et caducée un bonnet de peau de singe, et en main un faisceau de poils de la queue d'un éléphant. Leur titre signifie : *écoutez*. Un grand officier, placé à côté du trône dans différentes cours, porte tantôt un arc à la main, tantôt le nom de l'arc pour titre. Ce sont des exemples remarquables du passage des symboles dans les langues, qui les conservent pour nos recherches. On en peut citer plusieurs autres. L'antique nom divin indien de Budha, *Mani*, parole divine et fils de Dieu, créateur du monde, qui est peut-être le titre et non pas le nom du premier roi d'Egypte, Ménès [2],

(1) Saint Chrysostôme, Antiquités d'Herculanum, t. III. p. 174.

(2) *Voyez* Xénophon, des Équivoques.

est un attribut divin et royal à Tibet et à Loango. Dans le dernier pays, ce titre de prince signifie seigneur; et il désigne en même temps les parasols semi-circulaires composés de plumes et de cornes, qu'on place au nombre de sept ou huit, et en signe d'honneur, autour du roi. On voit de pareils parasols semi-circulaires de plumes autour des dieux et des rois d'Egypte, dans des monumens de ce pays [1]; et dans l'un d'eux, on retrouve aussi le nom Mani [2]. Il en est de même de l'aile, la *plume royale* [3] égyptienne, qui est la clef d'un caractère chinois de maître [4], et dont le nom donguen et *donguo*, en Jalof et Fouli, est un titre royal. De même aussi que ce symbole des honneurs des dieux et des rois passe, dans des monumens d'Egypte, sur la tête de ceux qui célèbrent leurs louanges [5], on voit la plume passer de la tête du prince de Bana sur celle de ses chanteurs. Revêtus d'ailleurs du bonnet des nouveaux circoncis, de la forme d'une tête de bœuf, décoré de deux grandes cornes et couvert de grains, ces chantres entonnent les louanges de leur « maître

(1) Denon, pl. 134.

(2) Lettre sur les hiéroglyphes, p. 35.

(3) Porphyr. dans Euseb. III. 11.

(4) Bayer, Rad. VI. 139.

(5) *Voyez*, entre autres, le tableau d'ouverture du papyrus, publié par M. Cadet. 2. Paralip. XVIII. et Ursinus, l. I.

divin, célèbrent la naissance élevée du seigneur de la mer qui a vaincu tous ses ennemis, le destructeur de N. N.; personne ne peut imiter les ouvrages de ses mains ». Ce sont les propres termes des éloges des rois d'Egypte, conservés par les historiens et par les monumens. De telles louanges des princes sont accompagnées, dans toute l'Afrique et jusqu'au Malabar, de gestes et de cérémonies dont on salue également les rois et les dieux. Les Mandingos fléchissent un genou devant eux, baissent la main jusqu'à terre, et la portent ensuite au sommet de la tête; ou ils élèvent les deux mains à la hauteur des épaules. Ce sont les attitudes de la célébration des dieux et des rois, dont les hiéroglyphes sont remplis [1]. L'ancienne communauté des symboles qui concernent le ciel et la terre, est établie chez les nègres. Ils rapportent aux dieux et rangent autour de l'autel tout ce qu'ils ont inventé pour l'honneur du trône, pour l'expression de la puissance et des qualités des rois. Ces princes, de leur côté, traités en dieux de leur vivant, et après leur mort comme s'ils vivoient encore, sont logés alors dans des palais qui sont fournis de toutes les choses nécessaires à la vie. Les prêtres, souvent circoncis, et quelquefois nommés dieux de la terre, s'approchent de l'autel avec les gestes du cérémo-

[1] *Voyez* aussi Jamblic. de Myster. sect. 1, c. 21.

nial de la cour. Qu'ils arrivent seuls, ou qu'ils soient accompagnés, dans les processions des fêtes religieuses, de guerriers et de musiciens, ils tiennent le sceptre en main. Ils sont revêtus d'une dalmatique, ou bien d'une ceinture étroite pour tout vêtement, à la manière des dévots qu'on voit représentés sur des obélisques. Dans les différentes cérémonies du culte, ils diversifient encore les valeurs des symboles et les enrichissent. Au lézard adoré comme dieu, ou considéré dans le foyer domestique comme le dépôt de l'âme d'un parent décédé, ils attachent un nouveau sens en le déposant dans une cruche d'eau dont ils font des aspersions sur l'assemblée. Il en est de même des autres fétiches. Les particuliers développent également le sens des symboles autour de la table sacrée et publique, où ils apportent leur offrande de fruits et de gâteaux, accompagnée d'emblèmes des objets de leurs vœux, de manière que les hiéroglyphes des objets de la prière sont posés sur celui du sacrifice et sur l'autel. C'est une cruche pour la pluie; l'épée et la javeline pour la victoire; des os et des arêtes pour la viande et les poissons; pour du vin de palmier, le petit couteau dont on se sert pour faire des incisions dans cet arbre, et qui désigne la vendange comme la serpe de Cérès représente les moissons,

comme tout instrument, ce qui est effectué et obtenu par son moyen.

Telle est la méthode des hiéroglyphes dans lesquels, ainsi que dans des prières, le débordement du Nil étoit figuré par trois cruches [1]. Le Nil lui-même, dont la source s'appeloit Phiole [2], est représenté dans le zodiaque [3] et dans d'autres monumens, par une cruche, dont le nom, *Kali*, est encore conservé au grand canal du Caire [4], par lequel se répand l'affluence des eaux, qui est aussi figurée par le vase dans la main d'Isis [5]. L'épée désignoit le meurtre et le sanguinaire Ochus; et ainsi du reste de ce tableau, dont la copie, aussi-bien que celles de toutes ces scènes africaines, formeroit des inscriptions en hiéroglyphes. On retrouve la plupart des symboles des nègres parmi ces caractères dont ils ont saisi l'esprit, et même le premier emploi dans des prières qui forment les codes religieux les plus anciens, et qui, parmi les noirs, sont particulièrement propres à être exprimés par l'écriture symbolique. Leur rituel ordinaire est ainsi conçu : « Mon Dieu, donnez-moi aujourd'hui du riz

(1) Horapollon, I. 21.

(2) Solinus, l. II. 12.

(3) Theon ad Arat. Phenom.

(4) Les Indiens donnent ce nom à tout le Nil.

(5) Servius ad AEneid. VIII. 636.

et des ignames; donnez-moi de l'or et de l'aygriz; donnez-moi des esclaves et des richesses; donnez-moi la santé, et accordez-moi d'être prompt et actif. » On voit qu'il peut être rendu par les images du fétiche et du suppliant, entre lesquelles seront rangés la figure parlante du don, une main ouverte plusieurs fois répétée; le dessin du soleil sur l'hémisphère du ciel; les vases où sont contenus ordinairement quelques-uns des objets demandés, ou leur imitation; les liens dont on charge les esclaves et des coquilles-monnoies, ou l'instrument de compte; un serpent, un pot de médecine, ou bien une de ces figures de talisman par lesquelles on croit se conserver la santé; une plume, enfin, ou l'oiseau du vol le plus rapide.

D'autres symboles figuratifs et comparatifs peuvent rendre également cette pièce lithurgique. L'imagination, mère de la fable, en présente sur tous les objets, qui ne sont le produit de la réflexion que par comparaison avec d'autres, la nature d'aucun n'étant approfondie; aucune qualité n'étant considérée dans l'abstraction, mais dans les êtres où elle se trouve, et la langue toute hiéroglyphique ne possédant point de terme abstrait pour rien définir autrement. Quand les Portugais découvrirent les côtes des Azanaquis, leurs vaisseaux arrivés ont été considérés,

par les habitans, comme de grands oiseaux avec des ailes blanches; les vaisseaux à l'ancre, comme des poissons; et ceux qui partoient, comme des esprits vagabonds [1]. Ailleurs, on a pris les navigateurs eux-mêmes pour les dieux de la mer, le mât pour une divinité, puisqu'il fait *mouvoir* le vaisseau, et la pompe pour un miracle, vu qu'elle fait monter l'eau, dont la propriété est de descendre [2]. Encore de nos jours l'Abyssinien Grégoire, voulant décrire le tourbillon orageux appelé Typhon, a dit qu'il a l'exacte apparence d'un serpent prodigieux dont la tête est à terre, pendant que le corps s'élève en replis jusqu'aux nues [3]; et c'est de même œil que ses ancêtres, aussi-bien que les Grecs et les Vénitiens, ont considéré ce phénomène, tous lui ayant donné un nom de serpent, *sendo*, Πρηνηρ, *bissa boa*.

C'est ainsi que la langue figurée s'enrichit à chaque instant de nouvelles images toutes propres à l'écriture symbolique, qui, suivant Jamblique, exprimoit en Égypte le langage des pères des peuples. On a cru en reconnoître des essais chez les nègres. Ayant consacré ses élémens avec des valeurs très-étendues, il ne leur reste qu'à les réunir; et ils en ont senti le besoin, puisqu'ils

(1) Hist. gén. des Voyages, t. II. p. 293.
(2) *Idem*, p. 576.
(3) Ludolf, I. 5. Comment. p. 102.

ont eu recours aux cordelettes qui suppléent à cette écriture, ou qui la rendent systématique en la soumettant à ses divisions communes du ciel et de la terre, ou de l'état constitué d'après le modèle unique du monde. Nous avons déjà vu des exemples de ces distributions des peuples d'après les mêmes nombres symboliques adoptés dès la plus haute antiquité. On peut en ajouter plusieurs autres à l'orient comme à l'occident de l'Afrique, à Monomotapa comme à Juida, divisés, de même que tant d'autres, en *vingt-cinq* provinces. A Benin, on ne peut qu'être frappé d'une division de l'année, qu'on diroit fondée sur les vingt-cinq jours et quatorze heures qu'emploie le soleil pour tourner sur son axe [1], puisqu'on la divise en *quatorze* mois de *vingt-cinq* jours, et en *soixante-douze* semaines de *cinq* jours : ce qui est la double division du corps d'Osiris, le nombre des soixante-douze conjurés qui partageoient ses membres entre eux, et celui des cinq dieux. C'est peut-être la plus ancienne année d'Égypte, dont la hiérarchie divine, et vraisemblablement aussi la constitution politique, sont retracées dans celles de Benin : car l'état y est composé de trois ordres, dont le premier est formé de trois grands qui exercent le pouvoir sou-

[1] Son mouvement ralenti ajoute actuellement quelques minutes à ce calcul.

verain sous le roi; le second est celui des préposés sur le troisième, ou le peuple, sur les *rues*, sur toutes les affaires, sur toutes les choses qui sont connues de la nation [1].

L'empire de Juida, ou Juda, est propre à donner une idée de l'Égypte toute entière, à l'époque de l'origine de ses institutions, ou plutôt du pays éthiopien, d'où elles ont été transportées en Égypte. On y a remarqué la division de l'état en vingt-cinq districts, avec autant de capitales, et une vingt-sixième principale, *Sabi*, qui, par sa population, répond à toutes les autres, et au vingt-sixième membre d'Osiris, représentant tout le corps. Personne n'est oisif dans cette multitude. Les femmes y exercent le commerce, et se distinguent par la fabrication d'étoffes et de bière [2]. Les vols sont soumis à des règlemens. Les rangs sont distingués par le costume, qui est rouge pour la famille royale, et par la canne des pontifes et des grands [3]. Les voyageurs ont reconnu à la cour l'étiquette de celles de l'Orient, et chez le peuple, tout le cérémonial chinois [4], au milieu d'un mélange de simplicité patriarchale

(1) Hist. gén. des Voyages, t. IV. p. 419.

(2) Herodot. II. 35. 77. Diod. Sic. I. 27.

(3) Gen. XXXVIII. 8. Herodot. I. 195. Strabo, XVI. p. 1129. 1130.

(4) Herodot. II. 80.

et de luxe européen, joint à celui des hamacs-serpentins, semblables aux trônes portatifs des dieux égyptiens, appelés lits et temples, et représentant le ciel [1]. Ils y ont retrouvé la circoncision, la séparation légale des femmes dans leurs temps périodiques, l'institution de pleureuses publiques. Le pagne de natte, symbole de l'infortune et de la douleur, est le costume de deuil. Une galerie sert de sépulture aux grands, dont le corps est placé au milieu, et tout autour le bouclier, l'arc, les flèches et le sabre du défunt, avec ses fétiches et ceux de la famille. Ceux des rois, considérés comme immortels, sont placés au sommet d'une pyramide de terre qui leur sert de tombeau, et qui recouvre une espèce d'*ogdoade*, ou caveau de huit pieds de diamètre, où huit de leurs compagnes, et plusieurs de leurs serviteurs, doivent s'enterrer avec eux. Ces princes sont élevés loin de la cour, parmi des bergers; mais leur avénement est annoncé comme l'arrivée du soleil d'une nouvelle année, après des jours complémentaires inutiles; comme celle d'un sauveur restaurateur des lois, de l'ordre et du gouvernement, qui, par un de ces actes symboliques qui remplissent la vie du prince, sont entiè-

[1] Hist. gen. des Voyages, t. IV. p. 301. pl. IV. et Denon, pl. 127. n°. 7. Ce sont les petits cieux d'or, χρύσεοι οὐρανίσκοι, dont parlent Athénée et Hésychius.

rement suspendus pendant *cinq* jours après sa mort. Le successeur prend possession de la couronne en recevant du grand sacrificateur héréditaire, le Beli, l'emblème de son pouvoir, un sabre fort large, tel que le pschent du monument de Rosette. Mais ce pontife et les grands ont le droit de suspendre la cérémonie du couronnement, précédé de l'hommage qu'il faut rendre au serpent, comme à la principale des *quatre* grandes divinités communes de la nation, dont les autres sont l'arbre, la mer et la rivière Eufratès. *Quatre animaux*, un bœuf, un cheval, un mouton et une poule, sont sacrifiés dans l'enceinte du palais, et portés ensuite à la place publique, où *neuf* pains sont placés à côté, et où le grand sacrificateur élève un étendard haut de neuf pieds, pendant que *dix-huit* (1) femmes, escortées de *quarante* guerriers et de *quatre* tambours, arrivent en chantant un hymne, et que la principale parmi elles y dépose une statue de terre qui représente un *enfant assis*. C'étoit, en Égypte, le symbole du lever du soleil, du jour de naissance et de l'avénement du roi (2). A l'investiture que donne le roi d'Ardra par un casque, hiéroglyphe de défenseur, des nombres symboliques, particulièrement trois et quarante, sont observés : de

(1) C'est le nombre des bons anges des Perses.

(2) L'inscription de Rosette.

même qu'aux processions qui ont lieu ensuite au palais du serpent. Le roi y fait son entrée au temple, et pour la seule fois dans sa vie *il voit son dieu* dans l'appartement secret, où ordinairement le grand-prêtre seul peut entrer. C'est le serpent distingué en Égypte par la bonté de son naturel, qui lui a aussi fait obtenir le culte des nègres de Juida. Suivant la tradition, il s'est retiré parmi eux depuis plusieurs siècles, en quittant une armée ennemie pour porter la victoire à celle de Juida, dont le pontife l'élevoit devant le peuple [1]. Il obtint des prêtres, des prêtresses et des épouses consacrées par sa figure, qui est imprimée sur leur peau. Mais sa nombreuse postérité est exposée à la voracité des cochons, dont la race, souvent proscrite pour cette cause comme ennemie des dieux, est enfermée à l'époque où les blés ont poussé à une certaine hauteur, et où ces serpens y déposent leurs œufs. C'est une répétition des fables d'Osiris et d'Adonis, des causes qui ont fait du cochon un symbole du mal, et lui ont attiré l'aversion des peuples [2]. Le pays est rempli de niches qu'on appelle maisons de dieu, construites pour ces reptiles et pour les idoles symbo-

(1) Atkins croit que ce récit cache un souvenir obscur de Moïse.

(2) Herodot. II. 47.

liques, modelées en terre grasse, qui, ailleurs, ont donné naissance à la statuaire [1].

Semblable à ces dernières, mais fort supérieure en dignité, est l'idole du dieu des conseils, l'*Agoye*, appartenant au culte secret des mystères. C'est une figure de terre noire, moitié homme et moitié crapaud. Elle est accroupie sur un piédestal d'argile rouge, et revêtue d'un morceau de drap rouge garni de buis, ou de coquillés qui servent aux comptes, à la divination et en monnoie. Sa tête est couronnée de lézards et de serpens entremêlés de plumes rouges; et l'on voit sortir au sommet la pointe d'une zagaie, qui traverse un gros lézard au-dessous duquel est un croissant d'argent. Le cou de la figure est entouré d'une bande de drap écarlate, d'où pendent quatre buis. Devant l'idole, qui est posée sur une table dans la maison du grand-sacrificateur, on a placé trois plats de bois, ou trois calebasses, dont l'une contient quinze ou vingt petites boules de terre servant à l'oracle [2], qui décide, par le nombre pair et impair, sur le mauvais ou le bon succès d'une entreprise. On voit rassemblés de la sorte les élémens du double système symbolique autour de cette idole entièrement composée dans l'esprit

(1) Praxitèle dans Pline, xxxv. 12.

(2) Fr. Pausanias, in Messeniac., sur l'oracle d'Hercule Buraïque; et Philostrat. Vit. Apollon., l. 2.

égyptien. Elle réunit des emblèmes empruntés des grands objets de la nature, des êtres vivans d'en-haut et d'ici-bas, des êtres de l'air, de la terre, des eaux et du feu même, puisque la salamandre est un lézard; des parties d'animaux, ainsi que des membres de l'homme, ses attitudes et un costume; des objets de l'art, des armes, des instrumens, des couleurs, enfin des caractères numériques et d'imagination.

C'est ainsi que les écrivains anciens et les monumens nous présentent les matériaux des hiéroglyphes. Nous en avons entrevu les origines simples, ou sacrées et merveilleuses, chez ces peuples africains qui sont dans cette enfance de la société où vivoient leurs premiers inventeurs.

AMÉRIQUE.

Le nouveau monde nous fera mieux comprendre le secret de l'ancien. Ses peuples, plus avancés dans l'art social, le sont aussi dans l'écriture symbolique qui en porte l'empreinte, ainsi que d'une imagination brillante de jeunesse qui l'enrichit de toutes les figures qu'elle emprunta des institutions de plusieurs états régulièrement constitués. Mais là encore on voit presque avérée la tradition des deux continens, que l'homme, après le déluge, étoit devenu muet et singe, apprenant des

oiseaux un langage, et partant de cet état pour aller aux découvertes des arts, et de celui qui est le dépôt de tous. On peut en suivre les développemens graduels en reconnoissant, dans l'un et l'autre hémisphère, des conformités entre ses signes, qu'on retrouve également dans les usages, et même dans les noms communs. Aux Antilles, qu'on a découvertes les premières, et dont les habitans prirent les vaisseaux européens pour des animaux, on retrouva l'usage de juger les rois décédés avant de leur accorder les honneurs de la sépulture et du chant de mémoire [1]; l'opinion que l'âme des guerriers morts pour la patrie s'en alloit au soleil; le culte des *chemis*, idoles-reptiles ou de forme humaine monstrueuse, telles que les chamis des Chinois [2], et probablement les khemosch et chamanim des Moabites et des Hébreux; deux monstres et d'autres figures symboliques sculptées à l'entrée et dans l'intérieur de la grotte sacrée, lieu natal du soleil et de la lune; et sur des amulettes d'or des marques gravées que Colomb prit d'abord pour des lettres; dans des souterrains, enfin, caveaux des ancêtres, des momies enveloppées de bandelettes semblables à celles d'Égypte ou de Ténériffe : car, au pied du pic de cette île, ruine de l'Atlantique, et point

(1) Areïti.

(2) Kirker, Œdip.

de réunion entre les deux mondes [1], des grottes sépulcrales présentent des modèles naturels des catacombes des Égyptiens, qui les ont perfectionnées avec l'art d'embaumer, réservé jadis aux prêtres des îles Fortunées. Mais en perfectionnant les arts des Atlantes, ils en reconnoissoient l'antiquité supérieure à la leur, et constatée par les noms de leurs héros qu'ils ont laissés à l'Océan, et sur ses deux bords au mont Atlas et aux Andes. Les descendans des *Antis*, soumis par les Incas, au milieu de pareilles catacombes remplies de momies, en différentes espèces de sarcophages où sont peints des crocodiles, portent encore le nom *guanches*, des anciens habitans de Ténériffe, que par leur crâne on a jugés de même race libyque que les anciens Égyptiens [2]. On a cru trouver, dans leur pays et dans le désert de Casiquiare, de véritables hiéroglyphes [3]. Chez eux, comme chez les guerriers *Aylan*, fondateurs de Mexique,

[1] Il faut attribuer aux Phéniciens ou Carthaginois la statue équestre trouvée aux Açores, et qui, tournée vers l'Occident qu'elle montroit de la main étendue, sembloit conseiller de diriger vers ce côté la navigation, dont le cheval est un symbole. L'inscription en caractères inconnus alors qui l'accompagnoit, développoit peut-être cette instruction, que les Arabes ont toutefois entendue dans un sens opposé.

[2] M. Blumenbach.

[3] Humboldt. Magasin Encycl., l'an 11, thermidor.

et à *Atla-Cuja*, célèbre par les traditions des ancêtres, d'une extrémité de l'Amérique jusqu'à l'autre, on voit se développer tous les essais de l'écriture, depuis les *lignes tracées sur les sables* par l'habitant du détroit de Magellan, et qui, en Arabie et à la Chine lui ont donné un nom [1] et des caractères [2], jusqu'à ce *tableau magique* qui annonça l'arrivée de Cortès, et qui étonna ce conquérant plus encore que les *étoffes parlantes* des Européens ne surprirent les sauvages. Le besoin de la vie, l'ordre de la société, firent recueillir les signes isolément inventés dans les différens systèmes d'écriture que continrent les livres nombreux des Mexicains et les quipus du Pérou. Ils ont ajouté des caractères imitatifs et commémoratifs rangés de suite et combinés, à des emblèmes semblables à ceux des nègres, inspirés par les mêmes sentimens et par la même imagination. Sans revenir sur nos pas, et sur les origines premières partout répétées de ces symboles, nous rappellerons que les Américains, dont la carrière s'ouvre pour nous où se termine celle des nègres, respectent également l'inconnu et l'invisible, les qualités dans les objets visibles représentans de l'idée qu'ils donnent des premières. Ils vénèrent le *Manitou*, l'esprit de cha-

(1) Kheth.

(2) *Creux* et *terre*; ou, *peinture*, *creux*, *terre*.

que chose, son ombre animée, son prototype dans le monde des âmes, qui protége tous les individus de son espèce, et qu'on honore en les honorant. Les êtres vivans de l'air, de la terre et des eaux [1], reçoivent les honneurs dus à ces Manitous résidans au haut monde, sous terre et dans les étoiles, qui prennent les noms de leurs protégés. Ils le sont pour leurs qualités, dont ils deviennent les caractères sacrés : pour la force et la cruauté, la ruse, la fidélité, la vitesse, le vol élevé, l'adresse à prendre du gibier, le talent de voir dans les ténèbres : ou bien pour la beauté des yeux et de la tête, pour la grandeur du corps. Ce sont là tout autant de raisons pour adorer le lion, le tigre, le singe et le renard, le chien, le loup-cervier, les aigles et les faucons, la chouette, le chat-huant, le condor. Les squelettes et les parties de ces animaux conservant toujours, au Pérou, le nom générique des idoles, des choses saintes, *guaca;* les arbres, les plantes et les pierres souvent coniques, couvertes d'un grand nombre de peaux; les montagnes et la mer; des couteaux, des bâtons et des croix qui accompagnent partout les vivans et les morts; des poupées de coton, des images de bois et de terre, des marmousets monstrueux sont vénérés et obtiennent l'encens de la fumée du tabac. Le soleil *qui*

[1] Exod. xx. 4.

amène le jour, l'étoile de Vénus *qui l'annonce*, la lune *qui amène la nuit* (1), partagent un culte plus universel avec les astres en général, dont quelques groupes sont distingués par les dénominations de *Topyra Rayuba*, le plus grand quadrupède du pays (2), de danseurs et danseuses, de l'ours et des chasseurs, ou grande et petite ourse : noms qu'on donne à la tête du taureau, aux pléiades, à la grande ourse, etc., à ces mêmes constellations que connoissoient Job et Moïse, Homère et Hésiode.

Ces sauvages, déjà sur la voie de l'astronomie figurée et de la philosophie néo-platonicienne, ou l'hermétique d'Égypte, si faussement considérée comme le fruit des derniers siècles de sa culture sous les Romains, et qui avec elles appellent la voie lactée *le chemin des âmes* (3), entrent dès leur naissance dans la carrière des symboles isolés désignant les choses comme les hommes, les temps comme les lieux; rappelant les événemens et les préceptes; remplissant le discours et l'action. Tout autour d'eux en est un, ou le devient. Dans l'instant qu'ils voyent le jour, tous les feux de la ca-

(1) Ce sont les noms qu'on leur donne. Mœurs des Sauvages, t. I. p. 135. t. II. p. 235.

(2) Condamine. Charlevoix, Hist. de la nouvelle France, t. III. p. 400.

(3) Voyage de la Louisiane, Paris, 1802.

bane sont éteints, et un feu nouveau est allumé. Des cérémonies aussi significatives accompagnent un baptême, et l'imposition d'un nom d'après l'animal qui le premier s'est approché du nouveau-né exposé dans les forêts, et dont le manitou devient le génie protecteur; ou bien d'après un parent décédé dont ce signe l'avertit de venger la mort et d'imiter les actions. Les siennes propres lui en feront décerner dès qu'il saura manier l'arc, mériter la protection de son esprit, et subir un jeûne de huit jours, pendant lequel il doit avoir le visage noirci et la pensée toujours arrêtée sur ce génie, ou sur le symbole sous lequel il se manifeste. C'est la tête d'un oiseau, le pied d'un animal, un morceau de bois, tout autre emblème qu'on finit par imprimer sur le corps de l'adepte, comme le dernier sceau et la marque ineffaçable de son engagement. Il recevra des surnoms du symbole ou manitou du peuple dont il fait partie, de ses exploits, de ses titres de gloire et de propriété, de son caractère moral, enfin, qui partout fait appeler un homme, lion, tigre, singe, renard, serpent, chien. Un guerrier qui se nomme le serpent bleu, et se signe de même en dessinant la figure de ce reptile pour exprimer son nom, obtient de sa nation le surnom de grand-père du serpent.

Ces marques imprimées sur le corps et cette signature, sont des élémens d'une écriture qu'elles

commencent [1], et qui, dans ses essais graduellement étendus, seront employées pour désigner ces esprits, ce peuple et ce guerrier; signes communs, dès leur origine, de Dieu, de l'homme et de l'univers; de l'univers que connoît l'écrivain, de son ciel et de *sa terre;* elles entreront dans le tableau de leurs rapports avec le sujet qu'on expose par de pareils symboles recueillis de toute chose, de tous les actes civils et religieux de la vie. Le jeune homme contracte-t-il un mariage: une large bande de cuir qui sert à porter les fardeaux, la chaudière et une bûche sont des présens par lesquels il avertit son épouse que ce sera à elle à porter les fardeaux, à faire la cuisine et à fournir la provision de bois. Doit-il aller à la chasse ou à la guerre: il emporte, dans un sac de jonc coloré, ses talismans et ses oracles, les symboles des *esprits de toute espèce;* un paquet de bûchettes, ou un cordon à nœuds que distribue le chef de l'expédition, émule des anciens Thraces et de Darius [2], l'avertit du jour du départ, après que

(1) Levit. XIX. 28. Pomponius Mela, l. II. c. 11. Plin. l. v. Lucien de Dea Syria. Sans ces marques, un guerrier est considéré comme nu, de la manière qu'un certain Européen se disoit nu parce qu'il n'avoit point d'ordre de chevalerie.

(2) Herodot., IV. 91. Le cordon de soixante nœuds qu'il remit de la sorte aux chefs des Ioniens, étoit peut-être le faisceau des cordelettes pas encore aboli.

chaque jour il en aura ôté ou dénoué un, et qu'il ne reste plus de ces nouveaux signes idéaux des jours et des nombres. Il adopte, sur ses armes, les marques de ce chef qui reçoit les siennes avant d'aller à la guerre, qu'il déclare en *levant la hache*, et qu'il termine en enterrant cet instrument et signe de combat au pied d'un arbre, pour désigner une paix éternelle. Cette paix et l'amitié sont offertes à l'étranger par l'invitation à s'asseoir avec son nouvel ami sur la même natte, à l'ombre d'un même chêne. Dans les festins, le symbole de l'esprit protecteur occupe la natte colorée entre la pipe et des trophées. Dans les danses, soit guerrières et historiques, soit exécutées en l'honneur du soleil, en signe de gratitude; dans les jeux, dans le conseil; tout parle également à l'imagination fixant partout ses marques commémoratives, et dès le commencement, sur l'arc et le bâton tailladés du sauvage errant et chasseur. Mais c'est surtout autour des tombeaux que les souvenirs du passé s'établissent par des signes multipliés : la veuve y sème ses cheveux dans les cendres de son époux : les guerriers, composant en l'honneur de leur cacique une épitaphe semblable à celle de Darius Hystaspe, posent sur sa tombe ses flèches et sa coupe, en témoignage de ce qu'il a dignement rempli ses fonctions, c'est-à-dire, combattu et donné à boire; ou pour modèle de statues

équestres à venir, ils y élèvent son cheval sur quatre poteaux : sur un tronc d'arbre ou sur une poutre, tel que le premier monument phénicien, ils dessinent son visage par l'ovale ou le cercle qui, en caractère chinois [1], figure le visage, la tête, et qui est accompagné de la plume, de la flèche, de l'oiseau ou de l'animal qui lui avoient prêté un nom, ainsi qu'à sa famille et à sa horde. Des nattes marquent le nombre de ses campagnes; un collier et le dessin d'un comble [2], sa dignité suprême; des lignes perpendiculaires, ses compagnons d'armes, et le corps des troupes quand elles sont réunies dans un carré oblong. De pareils traits accompagnent aussi la figure entière d'un homme chargé des attributs de ses exploits qui, de même qu'en hiéroglyphe, correspondent à autant de mots. Ce sont l'arc et la flèche désignant la guerre dans l'une et l'autre écriture. C'est pour signe de la paix conclue, une longue pipe ornée de plumes ou de queues d'oiseaux, et sur laquelle on taille quelquefois la figure d'un serpent. Un autre caducée est placé à côté du symbole de la nation avec laquelle la paix a été convenue. Le nombre des morts et des prisonniers est figuré par des hommes sans tête, ou qui sont chargés de bâtons ornés de plumes,

(1) Bayer, VII. 83. 84.

(2) *Idem*, VI. 159. Fourmont, Grammaire, p. 248.

et, comme la Vénus de Phidias[1], comme le troisième Decan de la Vierge [2], accompagnés de tortues pour indiquer leur état de reclus, d'esclaves, de mourans dans la débilité.

On voit naître l'écriture symbolique dans les mains de ceux qui en ignorent la nature, et une inscription se former par la réunion, dans un même tableau, de plusieurs emblèmes dont la valeur dans la vie réelle est connue de tous; ou elle est transmise avec celle de quelques caractères plus idéaux par la tradition. C'est ainsi que les Abipones, dans leurs pèlerinages vers le nord pour réunir les ossemens de leurs proches à ceux des ancêtres, s'expliquent, conformément à la tradition de leurs pères, les lignes et les caractères tracés sur les arbres dans les routes qui les y conduisent, le vase renversé, la lance, les habits déposés sur ces tombeaux. Une espèce de cartes géographiques est tracée d'après de pareils mémoires, et pour différentes expéditions, sur du bois et sur de l'écorce, avec des lignes remplies de couleur. L'histoire commence par des tableaux de faits d'armes que tracent les vainqueurs sur le tronc d'arbres pelés, et où les symboles des dieux sont entremêlés de ceux des chefs qui, de même que les anciens fondateurs d'empires, donnent leur nom au

(1) Plutarc. de Is. et Os., c. 78.

(2) Kirker, Œdip. t. II. p. 2. p. 184.

district qu'ils commandent. Les familles, les villages, les tribus, les nations intéressées dans l'événement y retrouvent les leurs : ces derniers sont exprimés par l'ours rompant un arbre, par l'aigle perché sur un rocher et dévorant un hibou, par l'écureuil mordant une citrouille, par le chien dormant sur une natte, par le castor accroupi sur une cabane, par une feuille de hêtre avec un papillon, par mille emblèmes divers dont parlent les voyageurs.

La Hontan, qui en présente des exemples blasonnés, a aussi conservé une inscription contenant que « cent quatre-vingts Français étant partis du Mont-Réal au premier quartier de la lune du cerf (juillet), naviguèrent pendant vingt-un jours, firent sept journées de marche, et surprirent, à trois journées à l'orient de leur village, cent vingt Tsonontouans, dont il y eut onze de tués et cinquante faits prisonniers, avec perte de la part des Français de neuf morts et de douze blessés, le combat ayant été fort opiniâtre. » Ce morceau d'histoire est rendu par des symboles figuratifs aussi semblables à ceux que les Égyptiens conservoient par un respect religieux pour la tradition de leurs premiers ancêtres, que le sont les figures, les paraboles et les énigmes du langage américain à ceux de l'éthiopien et de l'hébreu ; rapports par lesquels on a voulu prouver une origine com-

mune : ils sont disposés de même de haut en bas par sections horizontales ; et tout, jusqu'au cadre de face pyramidale d'après la forme de l'arbre, montre peut-être l'origine de cette forme affectée aux termes chargés d'inscriptions égyptiennes, puisqu'ils ont avec ce tronc d'arbre, avec l'écriture et une loi écrite, des noms communs hébreux et arabes [1]. Les armes de France surmontées de la hache levée, et environnées de dix-huit notes de dizaines, désignent la nation et le nombre des agresseurs qui ont *levé la hache ;* en décelant dans la première ligne de l'inscription, avec les armoiries ramenées à leur origine et emploi premier, les principes et la source de deux genres de caractères très-distincts, dont la réduction en système est déjà indiquée dans la seconde ligne ; car après le symbole égyptien et éthiopien [2] du départ, et du départ avec l'armée, un oiseau à ailes déployées, qui s'élance du sommet d'une montagne pour figurer le départ du Mont-Réal ; le premier quartier du mois du cerf figuré, d'après une combinaison des plus fréquentes en hiéroglyphe, par cet animal qui est surmonté du croissant, découvre le compte primitif qu'enseigna le ciel, et la première mesure du temps que divise la lune en mois et leurs parties. Il fait voir sa division com-

(1) Schindler, Lexicon, p. 441. 643.

(2) Le nom des peuples éthiopiens, Geez, déjà cité.

mune avec l'espace en parties distinguées par des êtres qui se distinguent en attirant une attention particulière dans ces époques diverses, et dont les images réunies, formant un ensemble cohérent comme leur antitype, donnent origine à un zodiaque, à un tableau symbolique du temps dans un calendrier et à celui du monde, au recueil systématique de leurs symboles, au dictionnaire de la langue écrite composée de lettres, d'animaux et d'instrumens, ainsi que de signes idéaux de rapports et de nombres. Dans les quatre lignes ou sections suivantes, vingt-un jours de navigation, sept de marche et trois d'approche du côté de l'orient, vers le village des cent vingt Tsonontouans surpris pendant le sommeil, sont figurés par vingt-un, sept et trois maisons; par un canot que l'on conduit à la rame; par un pied qui marche; par une main qui *prend*, et dont un doigt est étendu *sur* la cabane *surprise*, laquelle, avec les rameaux qui la distinguent, forme les armoiries des Tsonontouans. Leur représentant dort entre les désignations de leurs nombres, et devant la cabane répétée : les maisons désignent les journées de voyage par les stations de nuit dans ces maisons appelées hôtelleries en Égypte, et dont le nom hébreu dérive d'un mot qui signifie passer la nuit. La position du soleil levant, par rapport à la cabane, marque l'orient : la dizaine est figurée par

une espèce de zéro combiné avec la note de l'unité d'une manière différente de la nôtre. On voit ensuite cinq autres marques, mais aussi idéales, de dizaines, semblables à un T qui est une variante de X dans les anciens alphabets. Cinq hommes en course sont posés dessus pour marquer cinquante prisonniers enlevés; onze et neuf tués sont désignés, comme dans l'usage des Turcs, par autant de têtes abattues *sous* les divers instrumens de mort, l'arc et la massue [1]. Douze blessés sont figurés par des manteaux au même nombre; le combat, par des flèches décochées dans l'air en sens opposés; la victoire, la fuite des vaincus, par des flèches lancées toutes d'un même côté, qui reste maître du champ de bataille.

Ces flèches, ces armes, la main, le pied, la tête, les instrumens artificiels et naturels de l'homme, et lui-même; sa demeure et la barque, la montagne et le soleil, l'oiseau et le quadrupède, les notes idéales enfin, ou linéaires, sont bien les objets qui composent les hiéroglyphes d'Égypte; et la construction de ces caractères simples, mais figuratifs, est la même dans les deux pays : ils ne diffèrent que par l'artifice plus grammatical et la richesse des hiéroglyphes composés qui se rapprochent des caractères chinois. Mais la grammaire de la langue

[1] *Voyez* les caractères chinois d'arc, armes et morts. Bayer Rad. II. 317. 318.

parlée qu'il faut rendre est très-pauvre, et n'est pas plus avancée : on en a la preuve dans la construction toute chinoise d'une invocation ou hymne américain traduit littéralement : « Moi vas voir soleil monte colline là-haut [1]; écarte l'eau, grand esprit; moi bon. Soleil surpris, ho! lune, donne-moi soleil pour porter daim moi maison. » Des symboles rendront mieux qu'un pareil texte cette demande de lumière venant *d'en-haut*, que les Esséens répétoient tous les matins [2], et qui aussi en Égypte a été une de ces prières les plus anciennes, les premières rendues en écriture également simple, puisque le singe, qui aux éclipses de la lune a un besoin si pressant du retour de la clarté, représente en même temps la prière, le sacrificateur et les lettres sacrées, qu'il comprenoit suivant les anciens [3] qui n'ont pas voulu détourner la postérité de leur étude. D'ailleurs, la langue symbolique s'enrichit graduellement au milieu de mille peuples divers, tous distingués par leurs armes parlantes, distinguant de même leurs guerriers, variant souvent leurs symboles, leurs signes idéaux, leurs noms, jusqu'à leurs langues fac-

(1) Ce qui se construit en chinois : Moi montagne au-dessus vas. Fourmont, Grammat. p. 225.

(2) Porphyr. dans Euseb., Pr. Ev. IX. I.

(3) Horapol. I. 14. AElien. de Animal. VI. 10.

tices [1]; et ce qui est aussi remarquable, variant les genres des caractères pour des sujets de nature différente.

Des pièces historiques et liturgiques, pareilles à celles que nous venons d'exposer, sont recueillies dans les familles, tracées sur les murailles de la cabane du chef, comme sur les palais des rois d'Égypte qui ont eu des modèles semblables; et comme dans ses temples, elles sont déposées avec les transactions des hordes dans les lieux sacrés où l'image de l'objet demandé aux dieux leur est présentée [2]. Les ministres de ces sanctuaires, obligés d'étudier les symboles divers, sont parvenus à en amasser un grand nombre : ils se sont efforcés à les combiner dans les annales et codes des nations, qu'ils ont rédigés. Ils sont bientôt devenus les seuls qui les entendissent tous, et dans ces nouvelles combinaisons, plus étendues et perfectionnées, les seuls qui pussent en transmettre la connoissance à leurs enfans et aux initiés; car les mystères forment un des traits caractéristiques de ces peuples. Ils transmettoient cette connoissance dans un de ces tableaux communs du ciel et de la terre, qui ont été en même temps la base des mythologies et des écritures symboliques; dans des tableaux de la vie humaine appliquée aux dieux, au monde,

(1) Monboddo.

(2) Zarate.

à la demeure éternelle dans l'occident; dans les récits où sont consacrées ces figures communes du langage et de l'écriture, les dieux mènent la vie des caciques, soleils ici bas [1]; les défunts, celle des voyageurs qui ont une rivière à passer, un chien à combattre, des souffrances expiatoires à subir. Le monde qui est né, a péri une fois noyé avec les dieux, les étoiles, les feux du ciel qui s'éteignirent avant que le nouveau soleil s'allumât à la naissance du nouveau monde, comme cela se pratique à la naissance du petit sauvage. Il doit son origine d'ailleurs au grand *lièvre*, le premier esprit porté sur les eaux avec toute sa cour de quadrupèdes. Il commença par *six* hommes, dont un alla au ciel pour épouser la lune, laquelle a une affection particulière pour les chiens, *à cause de quelque service signalé qu'elle en a reçu autrefois;* comme le dit aussi, dans les mêmes termes, la doctrine égyptienne [2]. Ce n'est pas la seule conformité entre la fable ancienne et l'américaine, qui répète entre autres l'aventure d'Orphée et d'Eurydice dans l'enfer, et celle de Vulcain chassé du ciel, mais qui est appliquée à une déesse.

Les phénomènes de la nature sont exposés de même, et le pot cassé au ciel produit l'éclair, le

(1) Chez les Natchez. Charlevoix.

(2) Diod. Sic., I. 87.

tonnerre et la foudre[1]. Dépositaires de tant d'élémens divers du savoir des peuples, ces prêtres législateurs et poëtes deviennent des fondateurs des sciences, de l'histoire de l'homme et de la nature, de la chronologie, des mathématiques et de l'astronomie, auxquelles ils lient la médecine à la manière des Égyptiens, en réunissant comme eux, et par une même inspiration de la nécessité, toutes ces connoissances dans un système unique comme leur moyen de le former. Car ils y furent conduits, sans doute, par ces instrumens de compte et d'un art de mémoire qu'ils possédoient dans les cordelettes à nœuds, et dans des combinaisons de coquilles-porcelaines, dont les parties, ou élémens auxquels ils rapportoient tout, représentoient des nombres fixes déterminés par des prototypes immuables qu'ils représentoient les premiers, et sur lesquels ils régloient toutes les autres représentations diverses qui s'y attachoient. A l'imitation de ces dépôts commémoratifs des événemens, des affaires publiques et particulières, des préceptes, des comptes et des poëmes, ou d'après l'idée qu'ils avoient suggérée, on auroit imaginé ces roues de Virginie à soixante rayons tracés en couleurs sur des peaux que conservoient les chefs du clergé. Les événemens des peuples liés à ceux de la nature, au progrès du temps par

(1) Dans un hymne péruvien.

les astres seuls propres à en fixer les époques, étoient assignés aux années du cycle de soixante ans que chaque roue embrassoit, et marqués dans leurs rayons par des caractères figuratifs, tels que le cygne vomissant du feu qui désignoit le navigateur européen, blanc et ayant des armes à feu. Comme dans l'inscription déjà analisée, les années de ces cycles étoient désignées par des symboles pareils à ceux des mois que distinguoient la naissance et la chute des feuilles [1]; l'apparition, les amours, la naissance, le passage et autres accidens des animaux et oiseaux [2], signes vivans et mouvans des parties du temps qu'ils représentoient; ou bien que distinguent les occupations de l'homme, les semailles et la récolte, la chasse et la pêche. La répétition de ces douze signes de l'année d'après le premier instrument de compte que donna la nature dans les cinq doigts de la main, formoit le cycle des soixante ans de la vie du crocodile, coincidant avec la base commune de ce système, et des pythagoriciens indiens et chinois. C'est le nombre *sæ* des premières clefs éthiopiennes dans Diodore, et qui, multiplié par

(1) Horapollon, I. 3. 4. 49. II. 20.

(2) En Égypte, l'hippopotame, entre autres, désignoit le printemps, parce qu'il montoit alors du Nil dans les champs. Piérius, p. 144. Plin. VIII. 43. XX. 22. Suidas, v. σίλφης. AElien de Anim. VII. 8. II. 35. 38. IX. 38. X. 13. 18.

lui-même et par les dix doigts, produit, avec *le premier et principal nombre duquel se servent plus ceux qui traitent des choses du ciel* [1] (ou soixante), tant d'autres nombres consacrés [2] dans ces systèmes de la nature mesurée sur l'homme dont nous apercevons l'origine dans l'état sauvage [3], et dont le souvenir nous reste dans les mesures mêmes et leurs noms empruntés du bras et des bras étendus, du pied, de la main, du doigt et du pouce de l'homme.

Dans l'état social, toutes ces idées et images anoblies s'agrandissent avec les empires. Ceux de Mexique et du Pérou, émules de l'Égypte par les ouvrages immenses de l'art, et tous emblématiques, qui en couvroient la surface aussi symboliquement divisée, étoient néanmoins à leur découverte assez voisins des origines pour qu'on pût les discerner. Car nous ne nous arrêterons point à ces peuples savans, détruits depuis long-temps, qu'on fait remonter au déluge, en leur attribuant *les forteresses des géans*, les monumens les plus anciens du Pérou; des monts artificiels, des mausolées taillés dans le roc, des catacombes, des labyrinthes souterrains que recouvrent de vastes édifices

(1) De Is. et Os. c. 76.

(2) 36. 216. 360. 600. etc.

(3) Omnia proindè per hæc duo dispensantur, per mundum et hominem, omnia autem ab uno. Frag. Hermet. x. 25.

pyramidaux, des portes et temples monolithes, des statues colossales, des colonnes, des obélisques, ainsi que des pyramides de Mexique consacrées au soleil et à la lune, mais qu'on ne distingue plus guère des montagnes qui en ont été les modèles. D'autres, sur lesquelles on sacrifioit encore lors de la découverte, s'élevoient de tous côtés dans ce dernier empire du *seigneur des armées*, au milieu de ses murailles de plusieurs lieues d'étendue, dont les nombres consacrés des mois et de l'année avoient fixé la hauteur et l'épaisseur à vingt et à dix-huit pieds; parmi ses *quarante* mille temples principaux de forme pyramidale desservis par quatre millions de prêtres; entre des colosses énormes de sphinx, de priapes, de serpens, de lions, *les quatres lettres* du soleil et des dieux; parmi tant d'autres symboles aussi égyptiens, tant de milliards d'idoles à têtes d'oiseaux et de toute sorte de bêtes qui figuroient *tout ce que le peuple respectoit comme utile ou nuisible aux hommes*, mais que les Espagnols enterroient pour poser sur ces fondemens le temple de leur culte triomphant. Celui qui dut lui céder sa place étoit dédié à *Féot*, au *grand Dieu par lequel nous vivons et qui est tout en lui* (1), au soleil, à la lune, aux astres et

(1) Voyez Sanchoniaton et Abenephi, sur le sens du globe ailé entouré de serpens; dans Kirker, Obelisc. Pamphil. p. 403. 420.

aux élémens, à tous les dieux, à toutes les parties de la nature que ce Panthéon figuroit par le nombre comme par la forme et par tous les détails de ses édifices divers, correspondans aux divisions des roues représentatives des parties du temps. Une enceinte de murailles ouvertes aux quatre vents et décorées de serpens renfermoit *vingt* et *dix-huit* temples ou autels pyramidaux; un temple rond de l'air qui tout environne [1], dont l'entrée étoit en forme de gueule de serpens; des colléges de prêtres desservans, plusieurs autres constructions, un bois sacré, un puits saint, et le maître-autel, enfin la grande pyramide au centre, surmontée de deux sanctuaires des dieux protecteurs, lesquels étoient en même temps tombeaux des rois, mais où le grand-prêtre seul pouvoit entrer. Deux feux éternels, types d'obélisques, brûloient devant eux, et *six cents* devant le reste des temples : des encensoirs étoient posés vers les quatre points cardinaux.

Le tableau de la terre est réuni à celui du ciel par des jardins, des ménageries, des bassins, des collines, des précipices; par toutes ces variétés du globe dont on avoit également tracé l'image avec celle des provinces et leurs cartes autour des palais du souverain, environné de toutes les productions de ses états, des plantes, des animaux, des

[1] *Omnia ambiens*, dans Plutarque.

oiseaux, des poissons, ou de leurs représentations en pierre, en or et en argent. Cet usage de Babylone et d'Égypte [1] étoit aussi observé au Pérou, où les animaux sacrés et tous ces autres objets recueillis autour du prince, et sculptés parmi des sujets historiques sur les murailles de ses palais et des temples, étoient de même copiés en or. Même des greniers d'or appelés *pirua*, étoient remplis de grains de ce métal. L'empire du soleil tout entier, partagé comme l'Égypte en trois lots entre la divinité, ou les prêtres, le roi et le peuple, divisé comme le monde et d'après ses points cardinaux, étoit exactement représenté par sa capitale au centre, où résidoit le fils du soleil sur un *cube d'or* [2] soutenu par des porteurs de l'âge lévitique de vingt-cinq ans. Administrant l'état à l'imitation de son père, et avec le dévouement bienveillant qu'annonça son *sceptre orné de têtes de pélican* [3], il parcouroit *la terre connue* pour répandre la lumière parmi les peuples sauvages; pour les instruire dans l'agriculture, les arts, les lois et le culte de l'âme du monde, de

(1) Diod. Sic. I. 49.

(2) Tel que les trônes égyptiens des dieux, ou d'Alexandre et des Ptolémées dans le ciel : ἕδρυται τετρεῖς τετυγμένα ἐξ ἀδάμαντος. Theocrit. Idyll. XVII. v. 21. Adamas est pris pour une espèce d'or tel que l'électrum.

(3) Horap. I. 54. 55.

l'être ineffable qu'il faut adorer par le silence; pour ramener leurs idoles captives au pied du sanctuaire des nations élevé *au soleil et à tous les dieux* (1). C'est le grand signe, l'image du ciel. Son enceinte à douze portes étoit environnée d'une large bande d'or, comme l'arche du dieu d'Israël (2) et comme le tombeau d'Osymandias. Un pareil ornement distinguoit la première chapelle intérieure vers l'Orient, couverte d'un toit de chaume et consacrée au soleil, mais servant de sépulture aux rois; car leurs corps embaumés y étoient assis autour de l'image du *soleil levant* resplendissante d'or et de pierreries, mais vers laquelle un seul parmi eux avoit été jugé digne de tenir les yeux levés, pour voir son dieu comme ce roi d'Égypte que cite la tradition. La mère seule de ce grand homme les levoit de même parmi les reines décédées, assises autour de l'image de la lune, de *la mère universelle*, dans son appartement à toit d'argent parsemé d'étoiles d'or : ces métaux ayant eu au Pérou la même consécration que chez les anciens Sabéens (3). Le sanctuaire de l'étoile de Vénus *la chevelue*, des pléiades et de

(1) Les Gestes d'Osiris, Brama, Bacchus, Ptolémée Evergète et Dan. XI. 8. Jerem. XLIII. 12. XLVIII. 7. XLIX. 3. Isaïe, XLVI. 1. 2. Amos, I. 15.

(2) Exod. XXV. 11.

(3) Erexerunt Sabæi (Chaldæi) stellis imagines, soli quidem aureas, lunæ verò argenteas. More Revochim. part. 3. c. 29.

toute l'armée céleste, étoit distingué par l'azur du firmament; celui de l'éclair, du tonnerre et des foudres, par le cuivre rouge des armes de la justice. Le dernier des cinq signes du grand Tout étoit consacré au reflet du soleil, à l'arc-en-ciel, dont l'image d'or avec *deux serpens étendus des deux côtés*, est la devise de l'empire dans lequel réfléchit la majesté du dieu du jour.

La *colonne d'or* élevée sur la grande place devant le temple, et entourée d'un cercle qui étoit partagé par une ligne tirée de l'orient à l'occident; seize autres colonnes ou tours élevées à des distances inégales, huit à l'ouest et autant à l'est, servoient aux prêtres savans pour *observer l'ombre :* premier et dernier pas dans la carrière des connoissances humaines. En mesurant le temps de la sorte, au lever et au coucher du soleil, dans différens points de l'horizon, et à midi surtout, quand l'ombre tombe sur la méridienne, ils saisissoient les points des solstices et l'équinoxe. A cette dernière époque on célébroit la fête de la divinité invitée, comme jadis à Babylone, à reposer sur le trône qui occupoit le sommet de sa colonne ornée alors de guirlandes de fleurs, et environnée de sacrifices qu'allumoit le feu du ciel par *le miroir des Incas*. Des colonnes semblables placées plus près de l'équateur, celle de Quito qui à l'équinoxe ne jetoit point d'ombre, *douze piliers du*

soleil élevés hors de la ville sainte, et qui avoient servi aux ancêtres pour les mêmes observations [1], étoient honorés par des rits pareils, qu'on retrouve chez les Grecs et les Romains, et vénérés comme régulateurs premiers des saisons et des fêtes, les bons conseillers, génies protecteurs des affaires des hommes, signes de la divinité dont ils annonçoient les *voies* et les bienfaits. Ces pierres angulaires de la société que posa l'homme errant lorsqu'il s'arrêta dans sa course, dessinent partout le temple primitif, image du ciel dont elles figuroient les divisions et les dieux, en recevant graduellement leurs attributs généraux dans les formes d'animaux, ou les attributs particuliers de la raison dans la tête humaine, d'opérations diverses dans les bras et les jambes, d'actions définies dans tous les instrumens connus. Ainsi furent composées les idoles, caractères de l'écriture sacrée, dont elles recueillirent plus ou moins d'élémens également susceptibles d'être développés dans un texte suivi.

Telle est la nature de ces images d'Égypte et de Mexique. L'idole *bleue* du protecteur de ce dernier empire, assise aussi sur un globe bleu, couronnée de plumes comme l'image bleue de

[1] Les Arabes attribuent l'origine du zodiaque à douze colonnes ou tours, que les anciens élevoient dans un grand cercle, comme des demeures des dieux. Algazael dans Kirker.

Cneph [1], tenant d'une main un bâton changé en serpent, et de l'autre un bouclier blasonné de cinq plumes croisées; l'image noire du dieu de la pénitence, de la stérilité et du deuil, chargée de chaînes aux bras, d'anneaux, d'un tuyau et d'une plume aux lèvres, de nombre d'autres symboles; le dieu du commerce, *le serpent à plumes riches*, assis sur des tas d'or, d'argent et de marchandises, et ayant une tête d'oiseau couronnée d'une mitre; l'idole mystérieuse du sanctuaire, composée, dans l'esprit de l'image de Sérapis et de celle d'Osiris commandée par Sésostris [2], des semences de tout ce qui sert à la nourriture des hommes, et dont les parties divisées étoient distribuées comme reliques; celle dont les fragmens étoient consommés dans une espèce de communion [3]; celle du maître de l'année, ayant un corps humain couvert d'yeux, de têtes d'animaux et de tous les signes des parties du temps et de l'espace réunis dans ce géant-univers; tant d'autres images divines et monstrueuses dont sont remplis les manuscrits mexicains, renferment un traité de la nature des choses appelées dieux, de leur origine

(1) Eusèbe, Pr. Év.

(2) Athenodor. dans Clem. Alex. Cohort. ad Gent. p. 43. De Is. et Os. c. 34.

(3) Herrera, Tarate, Acosta, qui ont cru retrouver, parmi les Américains, la plupart de nos rits et de nos mystères.

et de leurs vicissitudes : une philosophie simultanément exposée, comme le dit Plotin de celle d'Égypte et des hiéroglyphes.

Dans ces ouvrages écrits sur une espèce de papier ou carton, et pliés comme des paravents, de telles images, tous les symboles recueillis de la nature et de l'art, rassemblés autour de l'autel et du trône, sont rangés de suite, et constituent de fait une écriture. Les abrégés des sciences, composés de la sorte, réunissent, d'après l'usage des nations, dans des tableaux uniques, dans le livre par excellence, le ciel et la terre, les préceptes et les usages religieux et civils, le calendrier et le rituel, l'histoire des dieux, des démons et des hommes, avec les parties du temps auxquelles les uns président, et dans lesquelles les autres agissent en honorant ces esprits. L'exposé des destinées générales du genre humain est suivi de celui de la migration des ancêtres de la nation, de leurs courses, leur établissement, leurs exploits et leurs institutions [1]. Ces fastes où la terre est figurée par une charrue, l'air par une baleine soufflante, et ainsi du reste, représentent le déluge par un homme couché dans un canot au milieu de têtes d'hommes et d'animaux qui flottent sur l'eau près d'une montagne et d'un rocher couronné d'un

[1] Eusèbe, Pr. Év., XII. 10., prétend que Platon a imité Moïse dans la composition pareille de ses livres des lois.

arbre. Un oiseau qui partout apporte des lois et des oracles, part de là, tenant en bec une branche de *onze* langues qu'il remet aux pères des peuples au nombre de *quinze*, comme les fils et petits-fils de Japhet dans la version grecque, comme ces premiers couples d'où descendent autant d'espèces de peuples, suivant la doctrine persane du Bounde Hescht, comme les quinze familles de Nui-Kua, suivant les Chinois, comme les quinze couples d'OEones des Valentiniens. De ces deux nombres résulte celui de *vingt-six*, si souvent répété dans les fables des origines. Après avoir reçu des langues, les chefs des peuples sont distingués par des noms marqués au-dessous de leurs têtes, par des têtes d'hommes, d'oiseaux et de quadrupèdes, par un insecte, des plantes, des flèches ou autres armes et instrumens dont ils les avoient empruntés. Les lieux par où ils passent à leurs établissemens, figurés par des personnes *assises*, ont également des noms exprimés de la même manière : celui des trésors, par un palmier et un édifice pyramidal à degrés : celui de l'humiliation, par un homme étendu sur sa face; celui du serpent ardent, par cinq flammes tracées à côté d'un serpent; et ainsi de suite. Les années de demeure dans chaque contrée sont désignées par autant de points, et une période de cent quatre, ou quatre fois vingt-six ans, par un *faisceau de roseaux et*

d'herbes. Des personnes agenouillées figurent des actes religieux; d'autres apportent des plats devant un roi, tributs payés à ce prince : le tout suivant la méthode adoptée dans une espèce de code mexicain qui mérite un examen plus détaillé.

Ce recueil, conservé par Purchass et Thévenot, présente, en trois parties, la fondation de la cité, et son accroissement par les conquêtes de ses princes; son entretien par les tributs que payent les villes conquises; et enfin ses institutions, le détail de la vie des citoyens. Tout cela s'offre à la lecture comme à l'œil, et d'abord les dix chefs de la colonie fondatrice de l'empire. Ayant les symboles de leur nom à leur tête, ils arrivent auprès de ceux qui forment les armoiries et un nom de la ville de Mexique, une pierre surmontée d'un figuier des Indes, sur lequel est perché un aigle, objets qui, à leur arrivée, en occupoient l'emplacement, et qui ne ressemblent pas mal à cet aigle perché sur un arbre, et à la coupe que le dieu Astrochiton donna pour signes de reconnoissance du lieu de fondation de Tyr [1]. Une maison, une habitation désigne la ville nouvelle [2] : un bouclier avec des flèches, l'occupation à main armée [3]. Les symboles auprès de

(1) Nonnus, XL. v. 477.

(2) Monum. de Rosette; et Denon, pl. 133. 2.

(3) Horapol., II. 5. 12.

deux autres maisons entourées de combattans, nous apprennent les noms des deux premières villes conquises. Le reste de l'histoire est composé dans le même esprit, et de parties semblables : des armes, ou l'instrument de la conquête, entre les figures du prince conquérant et des villes conquises, avec les notes de leurs noms et des années. Ces dernières sont rangées auprès de la représentation de chaque événement dans une manière de cadre qui entoure les tableaux, et qui contient les symboles d'un cycle chronologique, de la centurie de cinquante-deux ans. Suivant le sort des lettres marginales, elles pourront entrer un jour dans le texte avec l'histoire du ciel qu'elles rappellent. Cela explique en partie la confusion des mythologies. La manière de les lire dans tous les sens tout autour du tableau, du haut en bas et du bas en haut, de la droite à la gauche et de la gauche à la droite, fait comprendre l'arbitraire du placement des lettres sacrées et autres dans l'écriture, et leur renversement dans des systèmes divers de même origine. De pareilles observations générales nous seront plus utiles dans la suite que les exemples particuliers des représentations des choses. Une des plus conformes aux hiéroglyphes, dans cette partie du livre, est celle de la rébellion d'une ville marquée, sous le troisième règne, par la défaite ou la tête coupée de quel-

ques Mexicains, et par quatre bateaux que surprend *un* homme sorti de la ville rebelle, dont il représente les habitans. Les noms les plus remarquables des rois sont exprimés par une main tenant un roseau, l'hiéroglyphe de propriétaire [1]; par une tête de colibri tenant au bec une plume, ce qui, par le trope d'une partie pour le tout, rend le nom, plume de colibri; par une flèche tirée contre le ciel, dont le caractère ressemble assez à l'hiéroglyphe de ses sept rois, qui en gouvernent la partie supérieure et l'inférieure; un carré oblong qu'environnent sept lignes perpendiculaires en haut, et sept en bas. Car ce ciel est figuré par un carré oblong divisé en quatre bandes inégales, dont deux claires et deux plus ou moins obscures. Dans les deux extrêmes, la plus obscure et la claire la plus large, on voit sept petits cercles dans chacune : le tout désignant soit les deux hémisphères, soit les planètes et les pléiades, les étoiles fixes et les errantes. D'autres noms sont rendus par le signe de l'eau attaché à une tête, ce qui veut dire mouche d'eau, ou vue de l'eau; par une jambe percée de trous, ce qui est percé; par un édifice surmonté du diadème royal [2], désignant l'infortuné Montezuma, dont le successeur, qui tomba avec l'empire, étoit sur-

[1] Inscr. de Rosette.

[2] *Idem.*

nommé aigle tombant. Les noms des villes sont exprimés de même par des symboles géométriques et idéaux, ou par des symboles figuratifs, tels qu'une tête d'aigle dans une maison pour la maison de l'aigle; un rocher surmonté d'une épée pour la montagne coupée [1]. Une branche avec le caractère de l'eau exprime les bords de l'eau; la branche d'un arbre sur un nez, le sommet de cet arbre; un homme qui se baigne, la belle rivière, l'eau du divertissement. Des villes *assises* sur des terrains couverts de joncs et de fleurs, sont représentées par la partie inférieure de l'homme attachée à des joncs, à une fleur.

Les notes des contributions forment la seconde partie du livre, composée des noms des villes contribuables, et des objets que chacune d'elles étoit tenue de délivrer en nature au trésor et aux temples désignés par l'édifice à la tête de cette liste. Ces objets consistent dans toutes les productions utiles de la nature et de l'art connues dans l'empire : or, argent et pierres précieuses, armes, nattes, manteaux et couvertures, animaux, oiseaux et plumes ouvragées, ou délivrées par main; cacao, maïs et légumes, papier, couleur, borax, sel, etc. Ils étoient représentés soit en manière du

[1] Des estampes espagnoles représentent de même la montagne sciée, *Mont-Serrat*, par une montagne surmontée d'une scie.

trope du contenant pour le contenu, par les vases, corbeilles, charges, sacs, caisses et ballots de formes déterminées dans lesquels on les mettoit; soit par des indications de leurs propres formes. Leur quantité est exprimée moyennant des notes de nombres qui désignent les unités par des points et des boules; les vingtaines par un caractère qu'on retrouve parmi les hiéroglyphes; quatre cents, ou vingt fois vingt, par un épi, un ananas ou une plume, dans laquelle on renfermoit le sable d'or; vingt fois quatre cents ou huit mille par une bourse; valeur déterminée, à ce qu'il paroît, par l'usage de renfermer tant de milliers de noix de cacao dans un sac, et de la manière dont une somme d'argent a été désignée dans le Bas-Empire: et c'est encore dans les états Ottomans par le nom d'une bourse. Les Abipones appellent le nombre quatre, doigts d'autruche, parce que cet oiseau en a quatre; cinq, main; dix, les mains; vingt, les mains et les pieds. Les habitans des bords de l'Orénoque désignent, par la même raison, ce dernier nombre par le nom de l'homme; quarante, soixante et quatre-vingts, par deux, trois, quatre hommes. Des monceaux de fèves et de grains qui en contiennent chacun vingt, marquent des nombres plus grands.

Cette méthode et ces dénominations indiquent l'origine des symboles des nombres dans le livre

mexicain. On voit combien ce tableau d'un état de société primitive se rapporte aux inscriptions historiques dans les ruines de Thèbes, dont parle Tacite, et dans lesquelles une longue liste de conquêtes est suivie de même de celle des tributs payés en nature par les peuples soumis [1]. Les lois dont on parle auroient été exposées comme les préceptes religieux des mystères, déjà déchiffrés sur des temples et sur une caisse de momie; comme ces tableaux des mystères d'Éleusis, copiés de ceux d'Égypte, qui retraçoient la vie depuis le berceau jusqu'aux portes de la mort [2]; comme les lois mexicaines formant la troisième partie du manuscrit que nous examinons, et qui embrassent de même la vie entière des citoyens, en mettant sous leurs yeux le tableau de toutes les actions que la loi *prescrit*, dont elle montre d'avance le modèle à suivre. De même que des hiéroglyphes d'amulettes supposant l'optatif, on n'a qu'à lire tout ce morceau dans l'impératif, et dès le commencement : *Que la mère instruise l'enfant au berceau, lui adressant la parole* figurée par une langue; *que l'enfant soit mis au ber-*

(1) Legebantur et indicta gentibus tributa, pondus argenti et auri, numerus armorum equorumque, et dona templis, ebur atque odores, quasque copias frumenti et omnium utensilium quæque natio pendeat.

(2) Themistius dans Stobée, Serm. 119. p. 104.

ceau dès le premier jour de sa naissance, marqué par une première fleur qui tient au berceau, et qui est suivie de trois autres; *qu'après l'avoir voué aux dieux* [1], *la sage-femme le lave en eau sur des joncs le cinquième jour, dans la cour au milieu des armes et instrumens des travaux de son sexe*, *devant trois enfans* (pour des enfans en général) *qui le nomment et célèbrent sa naissance en mangeant du maïs*. Dans l'inscription de Rosette, un décret ordonne la même chose, et par une pareille représentation de l'acte, où ces trois célébrans sont réunis aux trois fleurs pour former le caractère de la célébration du jour de naissance, représenté par une fleur, comme le lever du soleil, qui lui-même est le symbole de ce jour [2]. Tous ces détails du tableau, ou table de loi mexicaine, rappellent le baptême des prosélytes du judaïsme, en la présence de trois témoins, et les ἀμφίδρομια des Grecs, où l'enfant, le cinquième jour après sa naissance, fut voué aux dieux et obtint un nom, après des cérémonies expiatoires. La loi ordonne encore, dans cette première division, *que les parens présentent l'enfant au berceau devant le grand-prêtre et le maître d'armes*, qu'ils songent à sa destination future.

(1) Avec *cinq* prières aux dieux maîtres du ciel et de l'eau, à tous les dieux, à la lune et au soleil.

(2) Analise de l'inscr. de Rosette, p. 145.

Son éducation est prescrite par la peinture des tables suivantes, qui exposent l'instruction verbale et la demi-galette, l'occupation et la galette entière à la marque hermétique de sept ||||||| (1) que les parens ont à donner aux enfans de trois et quatre ans. Les nombres d'années sont marqués par des cercles comme en hiéroglyphe et dans la langue des Romains (2). A cinq ans, le garçon porte des fardeaux, et la fille regarde filer; à six, elle file elle-même, et obtient comme le garçon plus occupé une galette et demie. A huit ans, les instrumens de punition sont montrés aux enfans désobéissans et paresseux qu'on menace; à dix, ils sont punis; à treize et quatorze, les enfans des deux sexes partagent les gros ouvrages des parens: ils rament, ils pêchent, ou ils font la cuisine et travaillent des étoffes. A quinze ans, le père présente deux fils à deux différens maîtres du temple et du collége militaire; c'est l'âge de choisir un état, que la fille obtient en se mariant. Dès-lors les années ne sont plus comptées: on voit le jeune homme suivre et servir les prêtres et le guerrier, en recevant des instructions, des châtimens et des récompenses, qui continuent dans cette double carrière jusqu'aux honneurs des emplois, aux bou-

(1) Herder, sur l'Histoire primitive du genre humain.

(2) *Annulus*, *annus*, figuré en songe par un anneau. Cardan. Synes. Somn. p. 127.

cliers blasonnés des marques de belles actions anoblissantes; au ruban rouge dont est ceinte la tête du chevalier initié; aux autres distinctions que le souverain accorde à la valeur, selon le nombre des prisonniers faits, et dont les différens grades sont désignés jusqu'aux premiers chefs et généraux d'armée, jusqu'au cacique rebelle et puni. Cela amène sur la scène des messagers d'état en fonctions, des espions, des sergens et des juges, jusqu'aux grands tribunaux de l'empire et au souverain sur son trône.

Ces tableaux sont suivis de représentations de plusieurs métiers qui obtiennent des règlemens, et de plusieurs délits avec leur punition. Le tout est terminé par l'homme et la femme à l'âge de *soixante et dix* ans, jouissant sur le bord du tombeau, au milieu de leur postérité, du privilége royal persan de s'enivrer, d'outre-passer la loi pour oublier leurs peines. Le cercle qui désigne l'année est répété dans cet endroit, mais divisé par une double croix grecque, et surmonté de la note numérique de vingt pour marquer chaque vingtaine. Parmi d'autres caractères dans cette partie, on doit citer celui du ciel nocturne qu'observe un prêtre astronome. Figuré par une section du cercle, ou arc couvert de petits ronds avec des yeux, il rappelle l'hiéroglyphe égyptien du ciel et

ses images couvertes d'yeux qui rendent son nom Osiris; beaucoup d'yeux.

Peu de symboles idéaux se présentent, au reste, dans ce tableau parlant de la société et des occupations de la vie, indiquant le sujet de pareils tableaux égyptiens; à moins que ces derniers ne soient tracés dans des tombeaux et lieux consacrés aux mystères qui en fixent l'acception religieuse. Le Mexicain réunit à leurs caractères imitatifs ces signes numériques, ces parties pour le tout, en dessins abrégés qui y ont donné lieu, et doivent leur propre origine à l'enfance de l'art. C'est un pas de plus vers une écriture symbolique telle que l'égyptienne. Un progrès plus essentiel est celui qui conduiroit vers ses clefs générales, nécessaires pour désigner les êtres de la nature qu'on ne peut dénombrer qu'en les classifiant, pour exprimer tous les développemens de la pensée. L'Américain, comme l'homme de tous les pays, ne réfléchissant d'abord sur l'univers que par ses rapports forcés avec lui, sur le cours des astres et sur les saisons que par le besoin de régler ses travaux sur leur retour, ne trouva, comme Anaxagore, une mesure de tout qu'en lui-même. Il détermina les quatre côtés du monde d'après les siens, ses parties d'après ses propres membres; arrêta les nombres sur ses doigts. Tout s'adapta aux premiers aperçus des rapports de nombre et de me-

sure ; tout porta à des vues générales par le défaut même des bornes, dans les idées spéciales. Les signes des sciences furent fixés. La première parmi elles devina l'espace, mesura le temps ; et tout s'arrangea autour de cette mesure universelle. Nous avons vu les symboles des parties du temps et de l'étendue tracés sur la figure humaine du maître de l'année ; ceux de la société et de la religion plus ou moins développés, recueillis sur les murailles orientées des cabanes du cacique, des palais et des temples, qui y réunissent tous les êtres connus de la nature, ou leurs copies : nous avons vu ces édifices représentatifs du monde environnés de piliers qui servoient aux observations du cours des astres, et de la colonne autour de laquelle fut tracé le cercle scientifique.

Dans de pareils cercles ou roues du temps, les Mexicains disposoient leurs symboles des cinquante-deux années de leur centurie ou grande année de l'étendue de l'âge d'Hercule, composée de semaines, d'années, ainsi que ceux des dix-huit mois de leur année solaire et des vingt jours du mois. De même que l'inscription d'une pierre gravée égyptienne (1), la première est entourée d'un serpent noué aux quatre vents, et formant par ses nœuds quatre petits cercles qui séparent et distinguent les quatre cycles de treize ans. Le

(1) Pignorius, Tabula Isiaca.

centre est occupé par l'image du soleil. Autour de ses rayons sont placés et treize fois répétés la tête d'un lapin, un roseau, la pointe d'une pique désignant le caillou dont elle est faite, et une maison. Des points depuis un jusqu'à treize, répétés pour chaque figure dans les quatre divisions, varient les caractères des cinquante-deux années par ces nombres tombant toujours sur un signe différent; ce qui indique par où on est parvenu à multiplier les valeurs des symboles moyennant des signes numériques, des points, des cercles, des lignes.

La roue de l'année commençant au 26 février, de même qu'en Égypte, 747 ans avant notre ère [1], porte au centre le soleil et la lune environnés des symboles des dix-huit mois de l'année, divisée, comme à Benin, en soixante-douze semaines de cinq jours. Ces images, en correspondant aux noms des mois, se rapportent tant aux usages civils et religieux, qu'aux événemens périodiques de la nature : ce sont, l'eau *tombante* du haut d'un édifice pour la cessation des pluies; une manière de tente pour une peau, deux mots qui en hébreu se prennent l'un pour l'autre; un oiseau perché sur une lancette pour des saignées reli-

[1] Hervas, lettre à Clavigero, où il cite Curtius, l. IV. c 21, et l'Astronomie de Lalande, n°. 1577. C'est l'époque de l'expédition du roi Tarraca dans l'occident de l'Afrique et en Espagne.

gieuses; une maison marquée d'étoiles et couronnée de feuilles de jonc; une tête d'homme au-dessus d'une guirlande, pour les ornemens des maisons et d'une idole dans les fêtes; une cruche pour une certaine boisson; des éventails de plumes surmontés de lancettes pour les grandes et petites danses des fêtes précédées de pénitences [1]; des bonnets pour la grande et la petite fêtes des morts; un balai pour la purification des temples, des plantes parasites de la saison; une tente répétée; un drapeau pour les processions en honneur du seigneur des armées [2]; l'eau courante sur un escalier pour la saison des pluies; un fagot de bois à brûler pour celle du froid; la tête d'un quadrupède sur un autel, qui est si fréquente en hiéroglyphes, pour des sacrifices au dieu du feu. On marquoit quelquefois par cinq points les jours complémentaires appelés inutiles.

La roue d'un mois avoit son symbole au centre, et tout autour ceux des vingt jours correspondans à leurs noms : le premier équivoque comme la triple valeur, épée, serpent et poison, du nom de ce jour, rappelant celui du serpent en éthiopien;

(1) Le caractère chinois des plumes qui en dessine deux, entre dans celui des danses, *tripudia*. Bayer, Rac. III. 122. VI. 157. 160.

(2) Dans de certaines processions, les nobles représentoient les dieux.

une tête d'homme soufflant, pour vent; une maison; un lézard; un serpent; une tête de mort pour la mort; des têtes de cerf et de *lapin* pour ces animaux; un caractère de l'eau; un petit animal semblable à un chien; le liége; la plante dont on fait des balais; un *roseau;* le tigre; deux éperviers; un monument ou temple du soleil; la pointe d'une pique pour le caillou; un nuage d'où tombe la pluie; une fleur. Ces deux derniers caractères sont ceux-là même par lesquels les monumens d'Égypte et les prophètes hébreux représentent la doctrine qui fait ressusciter, et la vie nouvelle; tandis que les premiers désignent le désordre qui précéda la création, l'esprit créateur, le monde créé et ses vicissitudes, sa destruction et son renouvellement pour périr encore; le lièvre qui parut alors sur l'eau au milieu de sa cour de quadrupèdes, et ainsi de suite; mythologie propre à recevoir un plus vaste développement dans les roues générales, contenant les trois roues de la centurie de l'année et du mois l'une dans l'autre, réunissant, comme le temple décrit déjà, tous les grands signes.

Ceux des jours semblent toutefois avoir obtenu un sens plus générique par leur répétition, ayant été appliqués à cette figure ïatromathématique d'un homme nu à bras et jambes étendus, qu'ils environnent dans un manuscrit mexicain, en

communiquant avec autant de ses membres par des lignes tirées de chacun de ces caractères. Suivant l'explication qui les accompagne, et qui les qualifie des *vingt lettres* qu'on employoit *pour tous les membres*, elles avoient de l'influence sur l'homme, de la manière représentée; de sorte qu'on guérissoit ses maladies par leur moyen, et qu'on jugeoit, d'après l'heure et le jour où commençoient ses maux, de leur conformité avec le signe qui régnoit. Ce commentaire, qu'on diroit emprunté des Égyptiens [1], démontre les progrès que les Mexicains avoient faits vers un système symbolique pareil à celui des premiers; car il en indique en même temps la perfection dans une réunion des sciences, et les abus, dans cette confusion du signe et du signifié qui a donné origine à tant de sciences occultes et bizarres. Chaque cinquième de ces vingt symboles, ou lettres qui montrent aussi la voie de la découverte des alphabets [2], est un de ces quatre uniques répétés chacun avec treize valeurs différentes dans la roue de la centurie. Occupant les quatre points cardinaux de ces roues, ils correspondent aux quatre symboles génériques du système égyptien, appelés

(1) *Voyez* plusieurs passages cités par Zoega, de Usu et Origine obelisc. p. 523. 531.

(2) Tels que l'hébreu empruntant les noms de ses lettres d'un animal, d'une maison, etc.

les quatre lettres, et représentant les grandes divisions du monde. Mais plus faciles à saisir que ces derniers, et particulièrement propres au dénombrement des êtres auxquels ils servent de clefs générales, ils représentent par trois parmi eux, les trois règnes de la nature, l'animal, le végétal et le minéral dont ils sont empruntés, ou même ce que l'art en tiroit; tandis que le corps de la nature elle-même et de la société est figuré par la maison, et que l'espace et le temps le sont par le serpent qui environne le cercle, par le soleil et la lune qui en occupent le centre. Ce sont ces symboles mêmes qui sont placés avec ces valeurs à la tête des clefs égyptiennes connues sous le nom d'Horapollon, dont le recueil dérive probablement d'une réunion de symboles telle que la réunion des roues et du code mexicain, et dont tant de parties se trouvent avec d'autres hiéroglyphes isolés parmi les caractères de ces monumens.

On peut faire un rapprochement semblable des clefs mexicaines du règne végétal et animal, de la plante ou roseau, et du lièvre, qui, ayant tant de valeurs diverses dans l'inscription de Rosette, y sont aussi les clefs des caractères du blé et des animaux sacrés, de toute manifestation et des idoles. On peut, en approfondissant les cycles de l'astronomie mexicaine, également ingénieux et intimement liés aux symboles, découvrir à quoi tient

cette année sacrée de treize mois sous la protection d'autant de grands dieux, et de deux cent soixante jours sous la protection d'autant de saints : nombres dont on retrouve le premier dans la moitié aussi consacrée de celui des membres d'Osiris, et le dernier à Babylone, comme dans la cabale des Juifs et des Arabes qui, en l'assignant à la planète de Mercure, croient suivre l'exemple des Egyptiens [1]. Mais devant nous borner, dans cette analise, à de simples aperçus, nous ne nous arrêterons qu'aux *quatre lettres* des cercles de la centurie et du mois; la tête de lapin, le roseau, la pointe d'une pique et une maison tracés sur des fonds bleus, rouge, jaune et vert, et désignant de même que ces couleurs, empruntées probablement des cordelettes, le midi, l'orient, le nord et l'occident. Ici les symboles se lient à la fable. Le midi est la demeure des dieux, la source de la lumière ; et le lapin ou lièvre qui le représente, le premier être qui parut sur l'eau lors de la création nouvelle. L'arme de la destruction, qui designe le nord, où est l'enfer et l'origine du mal, est tracée sur la couleur jaune de Typhon, non moins sinistre en Asie, où l'on explique le nom de Zoroastre, Zerdehixht, par destructeur du jaune, du mal. L'occident, la dernière demeure et l'espoir des mortels, est figuré par la maison et la couleur

(1) Ibn. Vaschija dans Œdip. t. II. p. 2. p. 43. 49.

verte, emblème naturel et partout reçu de l'espérance. L'orient est, comme ailleurs, considéré comme le lieu de la renaissance que représente le roseau, ou plus particulièrement le lotus, mais dont le nom a été appliqué à tous les roseaux du Nil [1]. A ces quatre symboles répondent encore les quatre élémens aux dieux desquels ils étoient consacrés, les quatre saisons de la centurie, les quatre âges de l'homme, du soleil, de l'année, du mois et du jour.

Tant de valeurs communes avec les quatre lettres du système égyptien, encouragent à chercher, dans de pareils cercles, l'origine de ces caractères géométriques, de ceux entre autres qui ont la forme de triangles, ou d'obélisques tracés suivant les différentes positions qu'ils peuvent avoir dans le cercle divisé par des rayons nombreux Il est évident qu'ils étoient aussi susceptibles de ces valeurs que les couleurs qui les recevoient des symboles auxquels elles servoient de fond; que la forme de tous étant différente dans un cercle donné, elle suffisoit seule pour fixer ces valeurs sans le secours de caractères auxiliaires, tels que les treize points des roues des centuries; que ces *lieux* vides, où l'on ne voyoit rien, étoient particulièrement propres à figurer le monde *invi-*

(1) Τοὺς λωτὸν δὲ λέγουσί τι καλαμῶδες Νείλῳ. Tzetzes. Chil. VI. 74.

sible intellectuel, le *haut* monde des âmes semblables à ce *bas* monde, ou ces âmes elles-mêmes et les élémens imperceptibles des choses, qu'ils représentoient, en effet, dans la philosophie de Platon et de Pythagore [1], ainsi qu'en hiéroglyphes parmi lesquels, et dans le même esprit, le cadre vide d'une inscription désigne le silence. Il y a des indices que les Mexicains étoient parvenus, sur cette voie, aux différens caractères géométriques qu'ils employoient, et parmi lesquels on voit dans la roue de l'année, l'équerre, hiéroglyphe du feu, près du fagot à brûler. Ils étoient plus que des simples lieux d'un art de mémoire, qui d'ailleurs perfectionna le symbolique, et qui, cultivé par les Américains avec un succès étonnant, étoit appuyé soit de cailloux placés, d'où dérivent les points de l'écriture orientale, soit de coquilles combinées, ou de ces cordelettes nouées communes aux nations, et usitées dans le nord comme dans le midi de l'Amérique, mais surtout au Pérou.

Ces quipus, dont le nom a rendu synonymes

[1] Timée de Platon, p. 1062. 1066. Timée de Locres, p. 1092, où est exposée la doctrine sur les 24. 48. 120. 360 triangles scalènes constituant le feu, l'air, l'eau et l'univers, sur le cube de la terre, etc. Denon, pl. 132. 1. portant les neuf fois onze triangles du faisceau des êtres descendant du ciel.

dans la langue du pays, comme dans l'hébreu [1] et parmi les pythagoriciens [2], les mots nouer et compter, lien et nombre, et qui servent encore au berger des Andes pour fixer la mémoire des événemens du troupeau, rappeloient jadis par leurs *signes sacrés* les événemens de l'état et ses affaires comme celles des particuliers, ses lois et celles de la religion, les sciences, les poëmes, tous les arts. Composés de fils tors, enfilés en guise de frange dans une ficelle, ils rappeloient, par leurs quatre ou cinq couleurs, les mêmes objets que les couleurs de la roue mexicaine, et que les parties du grand temple péruvien ; ou les métaux qui distinguoient ces dernières, et qui ont été les représentans de bien des choses avant de l'être sous la forme de monnoie. L'ancienne subordination symbolique des métaux et d'autres êtres des règnes de la nature aux météores et aux corps célestes ; les *chaînes d'Osiris*, d'Orus et Apollon, ou d'Horus-Apollon, se renouvellent par l'effet d'une même classification nécessaire et dépendante d'un instrument primitif de compte. Celui des Péruviens varioit cependant suivant les sujets, n'ayant quelquefois qu'une ou deux couleurs, ou bien trois, comme les nœuds d'Amaryl-

(1) Dans le lien : ἐν ἀριθμῷ. Les septante. Schindler, Lexic. p. 106.

(2) Philolaüs dans Jamblic. in Nicomachi arithmet. p. 11.

lis [1]. La couleur rouge qui représentoit les gens de guerre, le jaune et le blanc qui figuroient l'or et l'argent, suffisoient aux rôles, ou *faisceaux des guerriers* [2] et des contributions en ces métaux : les quantités étant indiquées par le nombre et le placement des nœuds, dont les plus hauts désignoient dix mille, et les suivans des milliers, des centaines, des dizaines et des unités, qui probablement étoient aussi désignés par les cinq marques de chaque fil des cordelettes égyptiennes dessinées dans l'inscription de Rosette [3]. Des objets qui ne sont pas remarquables par leur couleur étoient également distingués par leurs places, les plus considérables en occupant les premières *suivant un ordre adopté :* le froment, le seigle, les pois, les fèves, le millet parmi les blés et les légumes; et parmi les armes, les lances, les flèches, les arcs, les javelots, les massues, les haches, les frondes. C'étoit de même d'autres objets aussi soigneusement classifiés, et des actions des hommes accusés et défendus devant les tribunaux par le moyen des cordelettes. Dans le récensement du nombre des sujets, des naissances et des morts

(1) Necte tribus nodis ternos, Amarylli, colores.

(2) Expression hébraïque, empruntée avec plusieurs autres pareilles, d'un même usage des cordelettes. Buxtorf. Lexic. p. 6. On a même traduit par armées le nom des nœuds et du faisceau. Amos, IX. 5.

(3) Lig. 9. n°. 8.

comptées dans les *cordeaux et les nœuds coulans de la mort et du sépulcre* (1), le premier fil regardoit les hommes et les femmes de soixante ans et au-dessus; le second, les personnes de cinquante ans, et ainsi des autres, en descendant de dix en dix ans jusqu'aux enfans. Des veufs et des veuves, quoique compris dans *le faisceau des vivans* (2), qui leur a donné un nom en hébreu (3), étoient désignés par de petits fils placés hors de l'ordre. Le nombre et la place des nœuds sur chacun de ces fils montroient le nombre des personnes de chacune de ces classes; et ces registres étant particuliers à chaque ville, et bornés chacun à une année, ne dépassoient point la somme de cent mille qu'ils représentoient par leurs neuf fils. Tous ensemble étoient sous la garde des maîtres des comptes ou des nombres, qui, sous ce titre du dieu du savoir des Indes, étoient chargés de les étudier soigneusement, pour garder et transmettre à la postérité la mémoire des événemens et des exploits mémorables, des batailles et des ambassades; pour rendre compte de tout ce qui

(1) Ps. XVIII. 5. 6.

(2) I. Sam. XXV. 29. Ursinus, l. I. I. 314. II. 31.

(3) Buxtorf, l. I. p. 31. 32. Le terme signifie aussi *muet*, par rapport peut-être aux fils hors de l'ordre des signes représentatifs de ce que la langue exprime, ou au langage muet des cordelettes en général.

regardoit l'histoire des pays, des généalogies des nobles, des cérémonies et des coutumes, des édits et des lois, de ce qu'elles défendoient et des peines stipulées pour chaque délit, des sacrifices et des fêtes ; de toute chose, en un mot, que chaque nœud, chaque fil, leurs combinaisons et leurs couleurs leur remettoient en mémoire, suivant les traditions et les poëmes historiques et autres pleins de fables et d'allégories qu'ils devoient apprendre par cœur, et dont les expressions figurées formoient apparemment ce qu'on appelle la langue sacrée des prêtres péruviens. Ces secours nécessaires pour des caractères aussi universels et communs au ciel et à la terre, servoient à conserver les paroles mêmes des discours que les nœuds ne pourroient exprimer dans l'opinion de quelques auteurs : quoique d'autres les comparant aux alphabets, assurent qu'on tiroit de ces nœuds et de la diversité des couleurs, des mots innombrables.

On suppléoit du moins à ce défaut par de certaines marques que ces écrivains ne définissent point; mais on peut en juger par ces petites pierres qu'on employoit pour faire les calculs les plus compliqués avec une facilité surprenante, et qu'on rangeoit en des roues sur les cimetières pour rappeler les préceptes du christianisme, et les prières dont chacun de ces cailloux représen-

toit une expression; et on diroit, les sons et les syllabes, puisque c'est ainsi qu'*on apprit ponctuellement les mots qu'on vouloit savoir par cœur*. L'alphabet ayant dans son origine appartenu à un de ces systèmes de signes universels, comme on le voit par les noms des lettres dans les plus anciens, par les voyelles représentatives des planètes; par les points qui déterminent la manière de lire dénommée d'après les cailloux (1), par plusieurs autres circonstances, il se peut que les Américains aient été sur la voie d'en inventer un. Mais dans le fond, tous ces secours de la mémoire n'étoient encore que des signes de rapports et de nombres employés en caractères réels universels dans la science symbolique qu'ils achevoient jadis, en excitant l'enthousiasme de l'antiquité pour ces nombres dont la nature, selon elle, surpasse tout, et dont la connoissance descendue du ciel étoit la vraie sagesse divine. On savoit qu'ils avoient servi à régler l'ordre de la société, en jetant la base de nos connoissances dans ses registres; et les Égyptiens, qui n'ont distribué le temps en douze mois que dès l'époque où ils commençoient à payer un tribut à leurs souverains (2), attribuoient à un secrétaire

(1) *Dil*, calculus; *deilé*, lectio en arabe.

(2) Palæphatus, Chronic. Alexandrinum. D'après Gen., XLVII. 26. il paroît que cela n'auroit commencé que par les institutions de Joseph.

du prince l'invention simultanée des nombres, des mesures et des lettres, de la dénomination même des choses, de l'astronomie et de toutes les sciences.

ASIE.

La Chine.

Les Chinois[1] attribuent toutes les découvertes d'Hermès au législateur fabuleux qui, semblable au Vulcain, premier roi d'Égypte, leur a fait connoître l'usage du feu et des cordelettes à neuf fils tenant lieu d'écriture, lesquelles par les couleurs, les nombres, les distances et les divers assemblages de leurs nœuds coulans, *apprirent aux absens ce qui s'étoit passé dans les marchés* que Sui-gin-chi institua pour les échanges des fruits et des animaux servant à la nourriture. Par leur moyen on gouverna les peuples. On enseigna, par leurs cinq couleurs, le rouge, le vert, le blanc, le noir et le jaune, les cinq éléments ou parties constitutives des choses, le métal, le bois, l'eau, la terre et le feu; leurs qualités qu'ils représentent en toute chose, et qui par analogie s'appliquent également au moral : l'humide, le pesant qui descend, et le salé, le sec, le léger qui

(1) *Voyez* l'Histoire classique de la Chine, traduite par Mailla.

monte, et l'amer, le droit, le courbe [1] et l'acide; le ductile, le poli, le mordant et l'aigu; la fertilité enfin et la douceur; le tout subordonné aux cinq planètes qui président à ces élémens, et qui sont représentées par les mêmes couleurs. On soumit à la même représentation la division du monde d'après les quatre vents et le milieu; la division toute semblable de la Chine, le ciel ici bas, de ses palais et ses temples, images de l'univers; celle du temps et du jour en cinq saisons et parties; les cinq classes des génies protecteurs du monde, et des citoyens de tous les ordres de l'état; les cinq degrés de subordination; les cinq chars du prince et les cinq griffes du dragon dans ses armoiries. On fixa par les lois cinq sortes de devoirs, cinq sortes de supplices [2]. On reconnut cinq sortes de terre, de grains, de pierres précieuses, d'odeurs, de goûts, de sons, de désirs, de passions, de félicités, de malheurs. On fixa enfin la connoissance de toute chose représentée par les cinq couleurs du premier instrument de compte dont le nombre de nœuds de

(1) C'est pourquoi les caractères du bois et de l'homme représentent le bien et le mal en écriture chinoise et en hiéroglyphes, où ces deux caractères ont la forme exacte des deux anciens Chinois. Inscr. de Rosette, lig. 7. n°. 12. lig. 10. n°. 8.

(2) *Voyez* l'opinion mahometane dans Herbelot, art. Adhab al Cabr. p. 53.

chaque corde formoit un caractère, et l'assemblage des cordes, une espèce de livre.

Il a eu une vaste et durable influence sur les institutions et le système scientifique des Chinois, ainsi que sur celui de l'écriture que Fohi substitua aux cordelettes nouées, pour suppléer à leur imperfection, pour servir aux mandarins à remplir tous leurs devoirs, et aux peuples à examiner leur conduite. Telles sont les expressions des auteurs chinois [1], qui ajoutent que la vertu de Fohi *unit le haut et le bas ;* qu'il vit au ciel des vestiges d'animaux, des *images*, et sur la terre, des *modèles*, *la table du dragon*, ces *images* des êtres intellectuels et *modèles* des êtres sensibles que Proclus [2] trouve dans la géométrie ; *que son corps lui fournit plusieurs rapports ;* qu'il en trouva dans toutes les *créatures :* qu'alors il traça pour la première fois les *huit koua*, *pour pénétrer les vertus de l'esprit intelligent et pour ranger par ordre tous les êtres suivant le caractère de chacun.* Un koua est composé de trois lignes, etc. [3]

C'est le secret dévoilé de l'art symbolique, de ses lettres d'animaux, numériques et linéaires, de

(1) *Voyez* Can-hoang-ki, Chou-king, Hi-tsée et Ouang-ki.

(2) In Euclid. l. 2. ch. 3.

(3) Omnia perindè per hæc duo dispensantur, per mundum et hominem, omnia autem ab uno. Fragmens hermétiques, x. 25, que nous citons d'après l'édition de Candalla.

toutes ses images. Nées avec la pensée de l'homme par la comparaison qu'il fit des objets qui l'environnent, par sa réflexion sur leurs rapports avec lui-même, elles ont été perfectionnées et réduites en science, lorsque cette pensée s'élevant vers l'Être-Suprême, en chercha des signes dans le *caractère* de sagesse empreint en ses œuvres : dans le nombre et la mesure qui ont offert le seul moyen de désigner des êtres si nombreux ou inconnus, en les classifiant. Cette marche de l'esprit humain que nous avons vue suivie par les habitans d'Afrique et d'Amérique, fut aussi observée par Taaut lorsqu'il considéra la nature du dragon et du serpent; lorsqu'il inventa les symboles des dieux et les caractères sacrés des élémens en imitant le ciel. Il donna ainsi aux idées adoptées par l'ignorance vulgaire la dignité d'une science [1] dont le résumé et toute la profondeur ont été exposées, sur la table d'émeraude et dans le sanctuaire de Memphis, par ces paroles : Le haut est comme le bas, le bas est comme le haut. On diroit que ces monumens, que Sanchoniaton en parlant de Taaut, et les Chinois, se sont copiés.

Suivons encore l'origine et les progrès de l'art symbolique constatés par les annales d'un peuple qu'il a illustré. Conformément à ces fastes, on ne se servoit d'abord que de *lettres naturelles d'or*

[1] Sanchoniaton dans Euseb., Pr. Év. l. 1. c. 7.

et de pierres précieuses, c'est-à-dire, d'amulettes; et ensuite de celles qui furent imprimées sur la monnoie avant d'être introduites dans les actes du gouvernement par Fohi. Ce saint fondateur de la première ville examina avec soin les signes qu'il vit dans le ciel, la majesté des astres et la justesse de leur mouvement. Considérant aussi la diversité des objets que la terre lui offroit, et *le nombre infini* de ses productions, il *réunit* toutes ces choses, commença à tracer les huit symboles, et fit, d'après ces objets, les caractères de l'écriture, les livres confondus avec eux dans la tradition asiatique comme dans l'égyptienne. Un autre écrivain [1] entre dans plus de détails. Quand Fohi, dit-il, leva sa tête vers le ciel et considéra l'ordre invariable des astres, il s'efforça à en déterminer le cours, et inventa l'astronomie. Il jeta ensuite ses regards sur la terre, et trouva que tout y dépend de cinq choses. Il reconnut les métaux, les plantes, les eaux, le feu et le bois. Il trouva moyen de faire usage de ces choses (dans l'écriture). Enfin il s'examina lui-même, et trouva qu'il renfermoit un *petit monde*. Dans ses yeux il avoit les deux corps célestes qui éclairent le jour et la nuit. Dans sa chair il reconnut la terre; ses dents et ses os lui représentoient les métaux; ses cheveux et sa barbe lui paroissoient *désigner* les plantes et les arbustes;

(1) Cité par M. Klaproth, Magasin Asiatique, p. 540.

il trouva les rivières et les eaux dans les différentes parties de son corps, et il lui paroissoit que la faculté de se mouvoir étoit le feu.

On ajoute que l'inventeur des lettres, après avoir trouvé le dragon qui lui offrit la table à écrire, le Ho-Tou, reçut le Lo-chu avec les lettres d'une tortue qui les porta tracées sur son corps; et que pour lors il pénétra tous les *changemens* du ciel et de la terre, que les lettres acquirent alors leur perfection. Car par le moyen de Ho-Tu et de Lo-chu, de la table des mutations, de ses angles et des points noirs et blancs remplaçant des boules, ou les nœuds ouverts et fermés des cordelettes [1], on assigna six modes de valeurs diversifiées, à tous les caractères de l'écriture subordonnés d'ailleurs aux koua qui en sont considérés comme la source. Par les premières expressions figurées on a voulu dire, sans doute, que les animaux et leurs parties, les plantes et instrumens, tous les objets remarqués sur la surface de la terre dont la tortue est un symbole asiatique, servirent de lettres ou de signes à placer dans la table d'écrire, dans les *lieux* de cet art de mémoire que fournit le ciel, le cours des astres partout figuré par un serpent, et dont l'observation, ou l'origine de l'astronomie, est réunie à celle de l'écriture dans tous les anciens

[1] On reconnoît ici le motif pourquoi le langage des oracles grecs confondoit les nœuds et les angles.

écrivains qui ont parlé de cette dernière. C'est, comme dit Platon, que le ciel enseigna aux hommes à compter, pour principe et source première de toutes leurs connoissances, de toutes leurs grandes découvertes dérivées de la distinction de l'un dans l'infini; c'est que de là ils furent conduits, de la manière que nous avons vue, à dénombrer et à classifier les êtres, et en même temps leurs signes, qui étoient eux-mêmes leurs images, leurs noms qu'ils empruntoient les uns des autres, servant à se définir réciproquement par des comparaisons qui formèrent les symboles. Les premiers nombres et divisions reconnues étant ceux du ciel et du temps fixés par le cours invariable des astres, et les marques que le besoin social en fit faire par des nœuds commémoratifs, comme on en fait encore sur le coin du mouchoir, ayant formé le premier dépôt de compte et de signes factices dans des cordelettes nouées de la sorte, et dont le nombre de marques étoit d'après les divisions du ciel et du temps qu'elles désignoient d'abord, et d'après celle du monde par les quatre côtés et le milieu; on rapporta ensuite aux mêmes nombres toutes les divisions, tous les dénombremens que l'état de société exigeoit; on soumit à cinq classes toute chose dans la nature et dans la société, en rapportant, comme disent les annales chinoises, le gouvernement de l'empire aux corde-

lettes et au ciel, et tous les caractères de l'écriture aux événemens de l'empire. Le législateur à corps de serpent ne paroissant être que le symbole d'une invention attribuée à plusieurs personnes qui auroient vécu dans des époques très-éloignées l'une de l'autre, et hors de l'histoire authentique de la Chine, la tradition ne lui attribue pas en conséquence de l'avoir mise en pratique, mais dit qu'il se borna à communiquer au peuple une règle pour compter le temps par le moyen des nombres dix et douze, appelés dix trônes et douze branches.

Ce sont les dix nombres et les douze heures, dont les *vingt-deux* lettres servent au cycle de soixante ans, et à trouver le cours de l'année et des jours avec leurs influences sur les choses naturelles. Car elles sont ordonnées de telle manière, dit-on, que par un cercle jamais en défaut, et où deux signes numériques répondent toujours à un élément, les qualités de ces élémens et le cours des étoiles dépendent de cet ordre. On reconnoît, dans ce cercle et dans ces expressions, la roue des Mexicains; le cercle d'or du tombeau d'Osymandias; les dix nombres du silence et les vingt-deux lettres de la base des cabalistes; le sens des dix et douze traits que nous verrons sur la base d'une image d'Orus-Harpocrate, soleil levant de justice; d'Orus-Apollon, le principe des dix fois douze chapitres, moins un, du second livre d'Ho-

rapollon; les principes, enfin, du système représentatif du monde fondé sur sa grande division par douze signes, et sur le moyen de dénombrement de tout ce qu'il renferme : les dix nombres fixés sur les doigts de l'homme, du petit monde mis en rapport avec le grand.

Les Chinois ont observé ces principes, et suivi la méthode numérique à laquelle conduisoient les cordelettes, lorsqu'ils ont tâché de réunir les objets innombrables de la pensée et leurs signes, en soumettant ces derniers à une règle; lorsqu'à cette fin ils ont tracé sur des tablettes de bambou la représentation des cordelettes, et leur ont substitué cette imitation linéaire appelée koua : nom qui, en hébreu, signifie ligne, règle, ficelle qui sert de règle, assemblage de fils, tissu, etc. [1]; mais en chinois, par une valeur déduite de l'usage, et revenant à la désignation du nom duquel on fait dériver toute la langue hébraïque, chose suspendue et *exposée* à la vue du public. Considérant leurs élémens, la ligne entière et la ligne brisée [2], comme les substituts des nœuds serrés et ouverts des cordelettes, on vit, dans ces deux lignes, les représentations des deux qualités du matériel que le spirituel suprême procréa du chaos,

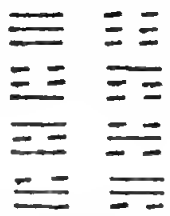
(1) Cœlum orientis, p. 200 et suiv.

(2) Cette dernière ligne — —, jointe à une hache couchée, signifie, dans l'inscription de Rosette, *briser*.

leur base et leur commencement; les rapports de l'entier et du divisé, du parfait et de l'imparfait, du manifeste et du caché : ou du jour et des ténèbres, du bien et du mal, des *deux premiers principes*, en un mot. C'est aussi là le nom qu'on leur donne avec la valeur du manifeste parfait et de l'occulte imparfait : ce qui a un singulier rapport avec le *grand lièvre*, le premier *qui parut* à l'origine des choses, selon les Américains, et qui, en hiéroglyphe et en hébreu, désigne le manifeste et le caché, en répondant à Amonn, ou Phanès, le premier être mystique qui parut à l'origine des choses, suivant la mythologie égyptienne et orphique.

Cette représentation par des lignes est combinée avec celle par des nombres, la ligne entière étant en même temps la note de l'unité et de trois : car elle est considérée comme étant composée de trois points pour figurer le commencement, le milieu et la fin de tout ce qui est parfait; tandis que la ligne brisée répond à deux points, au duel, au mal. Du premier pas, dans cette méthode, on saute dans les spéculations les plus abstraites, mais dont l'origine n'est pas autrement mystique. Les Chinois, en suivant cette voie, ont doublé ces premières lignes pour en former les caractères des composés, du manifeste imparfait et de l'occulte parfait : mélange dont ils ont tiré *les quatre ima-*

ges correspondant à la grande division par quatre, et aux quatre animaux des prophètes hébreux et égyptiens; ou aux *quatre lettres* des tableaux symboliques où ces derniers ont représenté l'univers sensible et l'intellectuel. Ensuite ils ont triplé les lignes pour figurer *les huit formes* par huit trigrammes rangés sur deux colonnes, et composés de lignes entremêlées entières et brisées.



Ce sont les représentans des formes universelles du haut et du bas, le ciel et la terre figurés par trois lignes entières, et par trois lignes brisées, les montagnes et les plaines, le feu et l'eau, le tonnerre et les vents. Dans une acception morale qu'on peut comparer, dans nos langues, aux images d'un homme qui est entier, d'un cœur déchiré, à l'expression anglaise d'un homme plain, etc., ces trigrammes représentent l'homme de bien et l'impie, la hauteur et la soumission, la modestie et l'activité, les mouvemens du cœur et les terribles effets qu'ils produisent quelquefois. Wen-wang, qui développa la morale par leur moyen, les multiplia par eux-mêmes, *afin d'avoir, dans leurs différens changemens, plus d'images devant les yeux :* par où l'on voit qu'il s'agit ici d'un

art de mémoire. Il en résulte ce qu'on appelle *les soixante-quatre symboles*, qui, avec les deux principes et les quatre images, répondent, par le nombre, aux soixante-dix chapitres du premier livre d'Horapollon, et qui, dans le livre Y-King, sont appliqués au gouvernement de l'état, de même que les cordelettes africaines, péruviennes et chinoises. Composés chacun de six linéoles, au lieu des trigrammes des koua, ils remplacent les vingt-quatre linéoles des derniers par 384 de ces traits.

Dans le système égyptien de deux principes, de quatre éléments et de huit formes, que nous venons de voir répété, et qu'Aristote (1) avoit emprunté, avec ses dix catégories, des pythagoriciens, c'est de ce nombre même de 384 que partoient Crantor et Eudoxe pour calculer les degrés harmoniques de l'âme du monde : car on le considéroit comme étant propre à représenter la première unité, la première portion de substance divine. Plutarque (2) ajoute qu'il étoit *le produit de soixante-quatre multipliés par six :* par le nombre symbole du mariage et du monde sensible (3), qui est celui des règles Lo-xu, d'après lesquelles, et moyennant le double artifice qui fixa la langue

(1) 8 formas à materiâ separatas excogitavit — intelligentiæ.

(2) De Procreatione animæ.

(3) Eusèbe, Pr. Ev. xi. 12.

symbolique, les images et les symboles empruntés de la nature visible furent réduits à un nombre borné, mais en obtenant des sens multipliés dans six classes d'applications diverses; — par le même nombre des clefs premières et élémens communs de tous les caractères chinois qui sont placés à la tête de leurs clefs latérales substituées aux anciens caractères qui, sous Fohi, offroient aux yeux une peinture grossière des êtres, et réduites sur la même voie que les premiers à un nombre déterminé; — par le nombre enfin d'où semble dériver celui même de ces 214 clefs. Car on retrouve aussi ce dernier dans le système des pythagoriciens, et dans leur exposé du nombre harmonique des deux côtés inégaux, cinq et sept, comprenant toutes les raisons des analogies. Augmentés par la triple progression, par cinq fois six sept fois, ou par sept fois six cinq fois, ils expriment les 210 jours au bout desquels le fœtus humain est parvenu à sa maturité. Pour obtenir la somme 216, on y ajoutoit la racine six, servant également de base aux systèmes représentatifs américains. *C'est ainsi que s'achève tout l'œuvre de l'humaine nature*, suivant ce que rapporte Philolaüs (1). En multipliant les vingt-quatre linéoles des koua par

(1) Jam ἰσομόνον numerum in quo rationes concentuum essent omnes, exposuerunt laterum inæqualium duum S. et Z. Hi incremento tertio aucti dierum numerum expri-

les neuf lo-xu, par la combinaison desquels on dit que les caractères chinois ont été formés, on retrouve le même nombre 216. Dans les clefs, on a ajouté à 210 le tétractys de l'âme, des quatre lettres, des quatre images, plus sacré encore que le nombre six : soit par cette raison, soit par la substitution si fréquente du nombre 70 à 72, ou par quelque autre motif que l'examen du système égyptien fera mieux reconnoître.

Il nous suffit, dans cet endroit, de saisir les rapports propres à éclaircir l'artifice d'une langue écrite symbolique, composée des caractères les moins nombreux, et qui paroît reposer, en grande partie, sur la combinaison des symboles avec des signes régulateurs et modificatifs qui indiquent d'un côté l'ordre des choses auquel ils se rapportent; et de l'autre le mode d'après lequel ils représentent. L'inventeur de l'écriture chinoise avoit établi six de ces modes par *la table des mutations*, les six règles de lo-xu, avec lesquelles il espéroit réussir dans la composition des caractères qu'il cherchoit, en mettant en usage les lignes, ou les huit koua : comme Taaut ordonnoit aux huit Cabires de tout écrire.

mnnt 210. Sive enim sumas quinquies 6 septies, sive septies 6 quinquies, etc. — Ad quem additis 6 existunt 216. quæ est summa. — Totum opus humanæ naturæ ita absolvi, refertur, ex Philolao, Jamblic. in Nicomach.

Ces ho-tu et lo-xu rappellent, par leur nom, celui d'Horus et le surnom d'Apollon, Λοξίας ou Λοξὸς, que les Chinois ne peuvent guère prononcer autrement dans leur langue monosyllabique, privée de la lettre *ι*. Ils en ont peut-être conservé la vraie prononciation, puisque des deux Horus, l'un étoit Thoor [1], aussi dénommé Thot, ou Hermès, que les Arabes appellent Outi, qui étoit Hod, suivant les mêmes Arabes: cet Heber, contemporain d'Athotis ou Tosorthrus, protecteur de l'art nouveau d'écrire [2], duquel descendoient avec Abraham les anciens Hébreux, qu'Artapan [3] n'a appelés *Hermuits* que dans la pensée que Hermès et Heber, qui leur a donné son nom, étoit une seule et même personne. Les formes angulaires et obliques des mêmes ho-tu et lo-xu, quoique fondées sur les nœuds imités

(1) Chez les Égyptiens, suivant Sanchoniaton, ou Philon de Byblos, dans Eusèbe. — Le *ta* copte servant ici de préfixe, signifie, *je suis*, de manière que ce nom Thot peut exprimer l'inscription d'un Terme, ou image de Thot: Je suis Hermès, je suis Hod. C'est ainsi que l'inscription célèbre d'une image d'Isis commençoit: Je suis Isis: dont les peuples septentrionaux ont fait *Dis*, la reine Disa, de même que les Indiens ont fait le dieu d'Herma de la première. En Arabe, *Hodoud* veut dire les définitions des choses que renferme le ho-tu; et Herbelot cite un ouvrage de ce titre.

(2) Marsham, Can. chron., p. 17. 18.

(3) Dans Eusèb., Pr. Év. IX. 4.

des cordelettes, ne rappellent pas moins la grande clef des caractères géométriques, l'équerre symbole d'Orus, et le cercle oblique λοξὸς, qui a fourni le surnom du dieu [1] du discours et des oracles confondant les nœuds et les angles : cercle auquel Clément d'Alexandrie assigne les valeurs de pensée, nombre et mesure qui lui sont communes avec l'ibis, et qui lui appartiennent dans sa qualité de caractère universel régulateur. Par leur ensemble ils rappellent une table pythagoricienne composée dans la même vue.

Les lo-xu sont ainsi tracés dans différentes combinaisons : (*Voyez* la planche, N°. 1.)

Ces formes s'attachant à celles du ciel et de la terre réunies par l'inventeur des lettres, et l'une d'elles figurant *le lien qui unit les étoiles de l'ourse* [2], on peut y ajouter l'ancien caractère de l'étoile formé de trois nœuds ₀°₀ dont le simple trait signifie, en hiéroglyphe, étoile, et en caractères chinois légèrement modifiés, hauteur et chien; animal qui, à son tour, représentoit, en Egypte, l'étoile Sirius, et par elle toute l'armée céleste, toute étoile en général.

(1) Λοξίας cognominatur quod obliquum circulum ab occasu ad orientem pergit. Œnopides dans Macrob. sat. 1. 17. p. 277. τὸν Λοξίαν ἀμφοτέρων. Helladius dans Photius, Cod. 279.

(2) Job. XXXVIII. 31. Macrob. Somn. 1. 18. 19.

Le ho-tu et la table pythagoricienne ont les figures suivantes : (*Voyez* la planche, N°. 2.)

La dernière représente la nature et les quatre élémens par un carré *qui fournit les nombres simples, carrés, cubes, pairs, impairs, et des lignes concourant aux angles* : ou des côtés communs aux angles qui figurent les qualités communes aux élémens; tandis que le sommet de chaque angle désigne l'essence mixte de ces mêmes élémens; que les diagonales, plus longues que les côtés, expriment les plus grandes oppositions des élémens placés à l'extrémité de ces lignes; que les quatre côtés rendus par les nombres 1. 2. 3. 4. dont la somme est dix, indiquent l'univers; que le tout enfin sert à éclaircir l'antique philosophie pythagoricienne exposée par Ocellus-Lucanus avec ses idées sur les *transmutations* et les générations des élémens les uns des autres : changemens que favorise l'obliquité du zodiaque, figuré par le cercle oblique λοξὸς [1], et que causent les angles divers, le nombre plus ou moins grand des côtés des figures géométriques [2].

La table des mutations, qui servit à la composition des caractères chinois, est celle même des transmutations des élémens des êtres et des choses qu'ils devoient représenter, et dont Taaut, imi-

(1) Ocellus Lucanus, c. 2. § 11. avec les notes de Batteux.
(2) Timée dans Proclus, sur Euclid. l. 1. c. 8.

tant le ciel, commençoit à tracer les sacrés caractères lors de l'invention des hiéroglyphes égyptiens. Retraçant les cordelettes, leurs nœuds ouverts et serrés, ou des boules noires et blanches qui, chez les anciens Chinois, les Nègres de Juida, les Péruviens et les prêtres d'Egypte, ont servi au même emploi, à l'expression de la pensée, des oracles [1] et d'une doctrine secrète; ces figures, dont les neuf parties répondent aux neuf fils des cordelettes et aux neuf nombres qu'elles expriment, représentent par les nombres impairs 1. 3. 5. 7. 9. et par les nombres pairs 2. 4. 6. 8. [auxquels le ho-tu ajoute le 10] tout ce qui est au ciel et sur la terre, figuré par les sommes de ces nombres, 25 [2] et 30 : tout ce que ces nombres signifient dans la doctrine pythagoricienne exposée par la *sublime règle*, ou le chapitre Hong-Fan de Chou-King. Sans entrer dans le détail des valeurs de ces nombres, sur lesquelles nous pouvons revenir, et que le savant Deguignes a déjà rapprochées de celles que les pythagoriciens leur assignoient, nous observerons que ceux qui sont placés sur les côtés et dans les angles de la figure

(1) Quemadmodùm Pimandras octonario vaticinatus est. Fragm. Herm. XIII. 15.

(2) Un ouvrage chinois porte le titre, Traité sur le Vingt-Cinq, qui veut dire, Traité sur le Ciel. Multiplié suivant l'usage, ce nombre a produit les 2500 premières familles fabuleuses.

chinoise, ont exactement les mêmes valeurs attachées à ces nombres et à ces parties du carré pythagoricien; que ces valeurs principales sont assignées, en premier lieu, à la ligne entière et brisée, aux deux élémens et principes premiers, d'où elles se distribuent sur les huit formes et sur les lo-xu; que le nombre central des derniers, le cinq hors des koua, représente tous les nombres, dont dix est le complément; que tous, en désignant les tons, concourent à un système de musique exécutée sur des instrumens à vingt-cinq et trente-six cordes, et représentative d'un univers intellectuel, modèle du sensible; que les huit nombres qui, tout autour du nombre central, forment le carré de la première figure chinoise, et qui répondent au nombre comprenant toutes les harmonies, ainsi que la double division d'Osiris en quarante parties, correspondent aussi aux huit koua qui figurent les mêmes nombres et les mêmes choses qu'eux : par où l'on saisit la liaison entre les koua et les lo-xu, entre les lignes élémentaires de chaque caractère et les doubles signes régulateurs de tous.

L'exposé d'un auteur chinois, Li-Jang-Jung, la fera encore mieux saisir, aussi-bien que les expressions en partie figurées que nous avons citées jusqu'ici. Selon lui, « les premiers caractères étoient les contours des objets visibles sur la

terre et au ciel. Mais les objets intellectuels ne pouvant être ainsi représentés, les savans ont conçu l'idée d'indiquer les opérations de l'âme par des images et des métaphores. Elles servoient à rendre visibles à l'œil les *idées* de rudesse, rondeur, mouvement et repos, par des signes qui représentoient une montagne, le ciel, une rivière et la terre. Les signes du soleil, de la lune et des étoiles dénotoient, d'après leurs combinaisons, douceur et splendeur, chaque *ouvrage de l'art* ou étoffe fine. Les idées d'étendue, croissance, augmentation et d'autres *qualités*, étoient rendues par des caractères qui représentoient les nuages, le firmament et le règne végétal. Les différentes espèces de mouvement et d'*action*, l'adresse, la lenteur, la paresse et l'industrie étoient figurées par les signes de différens insectes, oiseaux, poissons et quadrupèdes. Les *passions* et les sentimens, les idées du non-sensible, étoient aussi rendues sensibles ou visibles, jusqu'à ce que, par degrés, on parvint à de nouvelles combinaisons, toujours nouvelles, et à de nouvelles espèces d'expressions. Mais tandis que la langue devenoit riche et belle, les caractères s'éloignoient de plus en plus de leur origine.

Ils n'ont toutefois été réunis pendant longtemps qu'au nombre de vingt à vingt-cinq, taillés sur des tablettes de bambou de douze pieds de hauteur; et jamais ils n'ont cessé d'être classés d'a-

près les six règles des lo-xu, les six modes de leur formation conformes aux six modes d'écriture égyptienne dont parle Clément d'Alexandrie, en employant les termes mêmes et les exemples des Chinois.

D'après le premier de ces modes, les caractères se forment en kuriologiques ou figuratifs par image, par la figure de la chose même : du soleil et de la lune, des montagnes, des champs, des eaux et de la pluie; des hommes, des animaux et des oiseaux; la face, la bouche, la main, les ongles; des arbres, des herbes, des branches et des feuilles; des vases et armes, arc, flèche, épée, clou, char, enclume, fil ou lien, toit, porte, fenêtre, enclos, tombeau, etc., que dessinent les anciens caractères kou-ouen renouvelés, en quelque sorte, par ces dessins des choses qui en accompagnent les symboles dans le rudiment élémentaire où chaque enfant apprend l'écriture comme la nation entière l'avoit apprise en l'inventant.

Les caractères figuratifs et métaphysiques qui, d'après le second mode, se forment par emprunt ou transport d'idée d'une chose à l'autre, embrassent tous les tropes et la meilleure partie d'une langue essentiellement figurée. Les formes de la pensée s'y retracent dans toutes les images du discours, depuis les plus simples des animaux représentant ceux qui leur ressemblent par caractère,

jusqu'aux figures, l'ironie, l'antithèse, et celles qui ont été recueillies pendant cette étude réfléchie des êtres de la nature qu'avoient suivie les prêtres d'Égypte, et que recommandoit Yao. C'est ainsi que les Chinois ont devancé le grand Linnée par le symbole savant de la plante du calendrier dont les quinze feuilles se développent successivement les quinze premiers jours du mois, et se referment de même les quinze derniers : emblème analogue à l'emblème égyptien de l'année figurée par le palmier qui, chaque mois, pousse une branche figurant le mois. Par des rapports sentis de tous, le sanglier désigne l'audacieux, le vaillant; homme [des] forêts, qui ailleurs désigne un singe, ignorant; homme-montagne, homme grand, comme à Lilliput; parler-montagne, fanfaronnade; le métal-commandant, cloche; feu à la maison, calamité; comme le cœur, sincère (1), cœur-porte, cœur serré, affligé; homme-parler, αὐτὸς ἔφα, croire, croyez-moi. Aux figures du discours se joignent celles qui sont plus particulièrement propres à l'écriture considérée soit comme un tableau de la vie et de la société, comme une copie de sa langue de gestes et d'action; soit encore plus comme un dépôt du dénombrement des êtres, des choses et des idées classifiées d'après un premier instrument

(1) *Voyez* Horapollon, II. 4.

de compte et ses marques universelles désignant les grandes parties des êtres-chefs, les membres et les divisions des corps de la nature et de l'homme. Par une suite de cet arrangement, les caractères des passions et affections, des actions et métiers de l'homme, ceux des êtres des trois règnes de la nature servant de symboles aux astres sous lesquels ils sont rangés, dépendent tous également des clefs des parties constituant les plus apparentes des choses que les Chinois appellent les cinq élémens; de celles des membres de l'homme, la tête, les yeux et la bouche, la main, les pieds et le cœur; de celles enfin de tel ou tel animal, plante, instrument ou rapport. D'une vingtaine de clefs dérive, de la sorte, un dictionnaire entier de plus de caractères que les dix mille considérés comme suffisans pour la connoissance de la langue écrite, et qui, tous reconnoissables par ces clefs, renferment une science méthodique de la nature et de la société qu'ils dessinent. La masse des signes de la langue figurée pittoresque se forme par la réunion d'un ou de plusieurs de ces caractères avec l'un ou l'autre de ceux de la première classe aussi nombreuse, images et peintures des choses mêmes.

Ce qui passe les sens et ne peut se peindre aux yeux, concerne le troisième mode de composition des caractères par *indication* de la chose : du pyra-

midal, par exemple, et pointu, par le caractère du petit posé sur celui du grand; de voir, par ceux d'homme et œil. Il doit embrasser les caractères des rapports du milieu, le dessus et le dessous, l'informe et l'inégalement contracté, ou serré, qui, dans les kou-ouen, ne laissent pas de parler aux yeux, et qui, sous l'influence des nombres et des angles régulateurs du système, ont dû entrer dans la classe de ces caractères linéaires géométriques qui *indiquent*, suivant l'expression de Plutarque sur une classe d'hiéroglyphes, que Clément d'Alexandrie touche aussi légèrement. Parmi les caractères modificatifs qu'on peut assigner à cette classe, le plus simple d'un trait placé au-dessous d'une main, qui signifie recevoir, lui donne la valeur de doigt; mais placé au-dessus, celles d'affaires, lois, gouvernement.

Le quatrième mode est par union, réunion d'intention, en joignant deux caractères ensemble, qui, ainsi unis, en formeroient un troisième, dont le sens seroit composé des deux caractères : de même que les caractères, aboyer, empoigner; veuve, riche, mauvaise humeur, colère, saluer, sont formés de ceux de chien et langue; joindre main; femme, gelée blanche; réunir champs; diviser cœur; cœur esclave; baisser mains à terre.

Le cinquième mode, fondé sur l'usage et la tradition, a donné naissance à nombre de caractères

énigmatiques pour ceux qui n'en connoissent pas le principe, soit historique et naturel, soit dérivé des énigmes et proverbes de l'antique sagesse, que la jeunesse apprend pour se préparer à l'intelligence des caractères. On cite dans cette classe ceux qui représentent un certain mois, ou la nouvelle lune, par les caractères du roi à la porte; l'écriture par un couteau, le signe de réunion et le bambou; le renouvellement par un vase; parce que l'empereur se tenoit à la porte du palais des ancêtres à la nouvelle lune de ce mois, parce qu'on tailloit sur le bambou les caractères qu'on y réunissoit, et parce qu'on renouveloit de certains vases aux changemens des dynasties. La coquille, monnoie primitive, entre dans les caractères de l'argent et des richesses, acheter, vendre, etc. : la caverne signifie habitation, qui, désignée anciennement, et comme dans la Bible, par un nid d'oiseau, semble avoir donné lieu au malentendu historique sur de pareilles demeures des premiers Chinois, qu'on retrouve à la vérité dans l'Amérique. Les caractères montrer et arbre expriment l'exhortation à faire le bien et à s'abstenir du mal; arbre se cacher, ou mourir et femme, signifient désirer; huit, bouche et eau, navigation heureuse. Agneau-cœur veut dire, chagrin; agneau-paroles, expliquer; agneau-chef, roi; agneau-moi, justice, sainteté; agneau-maison, école; agneau-embrasser,

honorer, adorer. Sans agneau, ou agneau sans.... est une salutation antique.

Les Chinois avouent avec douleur avoir perdu le véritable sens d'une partie de ces anciens caractères de la tradition, où les missionnaires ont reconnu celle des patriarches, et les promesses avec les expressions des écrits prophétiques des Hébreux; où ils ont cherché un appui solide de la religion dans la pureté constatée de la première doctrine du genre humain que retracent les monumens d'Égypte par les mêmes symboles fondés sur la même tradition. Le lecteur ne peut mieux se préparer aux découvertes qu'il y fera, que par la lecture des livres canoniques chinois qu'on a traduits, et de tout ce que les jésuites étrangers et natifs ont écrit sur des conformités avec les nôtres, si entières qu'ils ont craint de s'exposer aux soupçons d'infidélité et aux sarcasmes des incrédules en les citant; si convaincantes qu'elles ont eu l'effet de la croix du temple de Sérapis, de gagner des prosélytes au christianisme. Ce que les Chinois disent sur le caractère *Tao*, et qui a si agréablement surpris ces Pères, est l'explication circonstanciée du *Tau* égyptien, la clef du Nil, constatée par la valeur de ses parties dans l'ancienne doctrine géométrique des mystères [1]. Signifiant, com-

[1] Mémoires des jésuites chinois, t. 1. p. 107. 249. 397. 438. 459. 467. 504. — 531. 723. 803. 805. trad. allem.

me cette clef générale de l'écriture, vérité, loi, parole, etc., il désigne aussi la divinité. Il est un abîme de perfections qui comprend tous les êtres : ce qui est une définition du cercle et de la croix parfaite. Le tao qu'on peut décrire, n'est pas le tao éternel, le tao qui contient le ciel, qui soutient la terre; trop élevé pour qu'on puisse l'atteindre, trop profond pour qu'on puisse le sonder; si immense qu'il embrasse tout, et néanmoins tout entier dans les moindres choses. — Il est *le commencement de la sagesse :* en un mot, tout ce que désigne dans les mains des images, et partout cette clef du Nil, dont la forme toute entière se retrouve dans un ancien caractère chinois du stade de 360 pas, d'après les degrés de la mesure universelle du cercle des choses, de la bourgade, copie du ciel, et du bœuf, symbole égyptien d'Osiris, du ciel, de l'univers : lequel animal est encore figuré, parmi les mêmes caractères kou-ouen, par un oiseau ayant des valeurs également étendues. Les Chinois figurent actuellement leur tao par les trois linéoles du premier koua que traverse un quatrième. On a déjà observé que les premiers traits, de même valeur que le cercle de la clef du Nil, représentent le ciel, ou plutôt le triple ciel bien désigné par une variante ancienne de ce caractère,

Hautesrayes sur les clefs chinoises, dans l'Encyclopédie élémentaire, t. II. p. II. p. 630. 631.

 : le ciel suprême y est figuré par le premier principe un et parfait; le second, par une ligne brisée en forme de comble, qui est un nom et caractère distinct du ciel, et particulièrement du second ciel éthéré, dont les géans brisèrent le corps d'Osiris. Le troisième est *la belle maison d'Orus*, le monde, que retrace un temple pyramidal tout à l'égyptien, et désignant le ciel visible que représentent les temples de la Chine : de ce *ciel inférieur* divisé comme le supérieur, comme la terre entière, comme les temples et le palais du souverain, et comme le temps. On voit par-là qu'un même système figuratif peut les représenter tous à la fois, soit par des moyens aussi simples que les cordelettes, ou aussi profonds que les livres hermétiques des hiéroglyphes : soit par ces 214 clefs, images d'animaux, de plantes, de membres et d'instrumens remplacés par des signes de rapports, où Fourmont n'a pas eu tort, sans doute, de voir un tableau de la nature qu'ils représentent.

Supprimant ici les détails déjà saisis ailleurs, et que nous retrouverons encore, nous ne pouvons que renvoyer le lecteur aux descriptions que font les Chinois eux-mêmes, les missionnaires et les voyageurs, de ces divisions de l'empire et du temps, dont quelques-unes sont représentées par des vases, palladium de l'état; de celles du ciel, figurées dans un zodiaque de vingt-huit constellations protec-

trices des provinces, dans un calendrier, premier tableau collectif des symboles-chefs, sous l'inspection du gouvernement; des divisions du peuple par 8, 24, 32, 360, 3600, 36,000, familles; de celles des temples pyramidaux des bonzes couverts de milliers d'images, et dont les édifices divers sont suspendus quelquefois sur 365 piliers hauts de *vingt-sept* pieds, et dénommés d'après les jours de l'année : tandis que l'appartement intérieur des *douze maisons* de la demeure céleste du souverain porte le nom du neuvième ciel. Ce prince, semblable au soleil, et qui, à son exemple, faisoit jadis le tour de l'empire dans un an, pour sacrifier vers les quatre vents sur les quatre montagnes principales, fut revêtu anciennement d'un habit de cérémonie, où le soleil, la lune, les étoiles, le dragon et le faisan, étoient peints sur la pièce de dessus, et sur celle de dessous cinq sortes de couleurs, le vase sacré du culte des ancêtres, l'herbe aquatique, le feu, le riz blanc, la hache d'armes et la lettre *Fo*, qui, de même que le sphinx, désigne le discernement qu'on doit avoir du bien et du mal. D'après la nature des symboles, l'empereur Chu, qui décrit ce costume, applique à la morale et au gouvernement, aux lumières, à la fermeté et à la prudence, au bon exemple, à la piété, au zèle et à l'abondance, les autres emblèmes qu'il portoit des parties grandes et petites de

la nature, parmi lesquelles le soleil, la lune et les étoiles étoient représentés par un coq, par une espèce de lapin pilant dans un mortier, et par une figure triangulaire. Ce prince vouloit que la morale du costume royal profitât à ses ministres, également revêtus des symboles, qui étoient ses pieds, ses mains, ses yeux, ses oreilles, qui étoient ce que devoient être les membres principaux d'un état représenté par le corps humain : de même que l'univers-géant, célèbre dans la mythologie chinoise, et père de l'écriture, dont il est le vrai abécédaire.

Ayant ramené les symboles chinois auprès de l'autel et du trône, qui partout en ont formé un ensemble en les concentrant autour d'eux, il nous reste à citer le sixième mode de formation des caractères, qui n'en regarde que les sons et les accens, et que Clément d'Alexandrie a mis à la tête des modes égyptiens, comme le plus facile et le premier enseigné. Servant à attacher, par le ton, un symbole ou une image à une certaine signification, et à faire passer dans le langage les signes désormais idéaux des choses qu'ils accompagnent, ils embrassent presque la moitié de tous les caractères chinois, et sont par conséquent fort nombreux, quoique dérivés, comme les premiers, d'un nombre déterminé de signes correspondans aux 326 *vocables* de la langue parlée. Car ils pa-

roissent avoir été renfermés avec les 214 clefs symboliques dans l'ancien dictionnaire chou-ouen de 540 radicales, dont le nombre répond aux 214 clefs de la langue écrite, et aux 326 de la langue parlée, où l'on remarque les nombres quatorze et vingt-six de la double division d'Osiris. On a considéré la dernière langue comme ayant été composée par des philosophes; et elle peint en effet les choses et les idées par des *sons* élémentaires, véhicules ordonnateurs de la pensée, et qui servent à la revêtir d'une manière fort analogue à celle dont les *lignes* élémentaires de la langue écrite servent aux mêmes objets [1]. D'après quelques données, le nombre de ces *vocables* seroit même égal à celui des jours de l'année et des degrés du cercle. Leur multiplication par *cinq* tons est certaine et aussi remarquable. On ne sauroit affirmer, avec un écrivain européen, leur réduction antique aux signes élémentaires d'un alphabet, auquel devoient conduire les vingt-quatre linéoles des koua, que l'inventeur mit également en usage pour trouver ce mode de formation des caractères. Les expressions de certaines préfaces de dictionnaires semblent l'indiquer par la mention qu'elles font de la plus haute antiquité qui avoit des sons et point de lettres, et de la moyenne qui rendit les sons par des caractères dont le son a été

(1) Son et ligne ont un nom commun hebreu.

perdu depuis : ce qui peut toutefois se rapporter aux signes des 326 *vocables* dans l'ancien dictionnaire de 540 caractères.

Quoi qu'il en soit, les peuples voisins des Chinois, et les Japonais qui ont adopté leur écriture, en ont tiré des caractères élémentaires de sons pour en former des manières d'alphabets, dont les analogues les plus anciens, syllabaires ou autres, ont également été tirés d'hiéroglyphes. Dans la Corée, on réunit même à la première deux alphabets distincts, dont l'un servant aux grands, et pour les affaires, et l'autre au peuple, rappellent l'alphabet du peuple d'Égypte et l'écriture hiératique du clergé comparée à la royale éthiopienne. Les voyageurs parlent aussi d'une méthode pasigraphique *d'exprimer avec un pinceau fort mince les noms et les choses dont on n'a jamais entendu parler.* Les habitans de ce pays qui le divisent en *huit* provinces ayant trois cent soixante villes, tandis qu'ils assignent à la terre entière *douze* royaumes et quatre-vingt-quatre mille [1] contrées, ont, en tout genre, des institutions également symboliques et dignes de remarque. Les cérémonies de l'enterrement dans une montagne choisie

[1] C'est-à-dire les nombres des planètes et des douze signes multiplies l'un par l'autre et par le décimal : ou mille fois le nombre mystique des hymnes d'Orphée, 84, désignant Dieu et toute perfection.

par les devins le sont par tous les détails de la corde de deuil, la canne et le long bâton désignant le père et la mère défunts ; le double cercueil dont l'extérieur est orné de peintures emblématiques. Les caveaux de pierre des personnes de condition portent leurs statues avec une inscription qui contient leur nom, leurs qualités et leurs emplois.

L'analogie des symboles traditionnaires de ces contrées avec ceux de l'Égypte les rend intéressans pour nos recherches ; mais nous devons en réserver les exemples pour les occasions d'un rapprochement direct, en nous bornant ici à rappeler en masse leurs signes consacrés. Tous décèlent cette analogie, depuis les animaux, qui, à commencer par le chien, sont honorés au Japon, et les innombrables marmousets, diminutifs les plus simples, jusqu'à l'idole à *trois* têtes et *quarante* mains ; au colosse qui, semblable à celui de Sérapis, élève sa tête à la voûte du sanctuaire ; au temple du grand dieu et sa *caverne de la région des cieux*, où l'emblème du soleil est un génie monté sur une vache. Elle est également constante dans les symboles partiels qui, à Tunkin, représentent tout à la fois les sept planètes célestes et les cinq élémens terrestres, les sept parties extérieures et les cinq intérieures du corps humain, les sept passions de l'âme et les cinq périodes de la vie ; ou dans le symbole collectif

figurant, comme Sérapis [1], le ciel et les astres, la terre et la mer, les plantes et les pierres, etc.; par sa tête et ses yeux, sa chair et le ventre, les cheveux et les os; par toutes les mêmes parties de son corps humain, qui en clefs chinoises et égyptiennes désignent les parties du corps de la nature. Ce symbole est répété au Japon comme à la Chine, et à Pégu distingué par son grand temple pyramidal qui est environné d'obélisques et gardé par deux lions. Dans ce dernier pays, on explique un discours sacré fondamental, en rapportant que le monde sera mis en pièces par *Kiakiou*, et que *Dagun* ramassera les membres dispersés pour en former un nouveau monde. A la Cochinchine, on ajoute au symbole et à cette fable d'Osiris la division commémorative de la cour et de l'armée en des corps de *vingt-cinq* hommes; et l'enterrement mystérieux des rois comparé avec raison à celui des membres d'Osiris, puisqu'ils sont déposés en secret, et successivement, dans *douze* tombeaux divers, afin de cacher le vrai lieu de leur sépulture, et de faire adorer leurs cendres auprès de tous ces tombeaux également [2].

L'Inde.

La source antique de tous ces souvenirs, la philosophie des symboles, ou ses débris du moins,

(1) Macrob. Sat., I. 20.

(2) Kirker, Œdip. I. 412.

sont mieux conservés aux Grandes-Indes que leur ancienne écriture composée de figures d'animaux, suivant Arrien, et que les voyageurs modernes ont cru y reconnoître [1]. Remplacée depuis longtemps par une langue sacrée, elle n'a jamais été abolie dans ses élémens d'images divines qui couvrent ce *pays de la lune* [2], illustré par la domination des fils de cet astre et du soleil [3]. Il est annoncé au voyageur qui arrive de la Chine par des pyramides et des obélisques chargés souvent de caractères inconnus, ou par des colosses qu'un peuple oublié forma de rochers pyramidaux, et qui, frappant ses regards à deux journées de distance, s'élèvent dans l'horizon depuis la plaine de Khatay et les déserts de Sibérie jusqu'à Balkh et aux frontières indiennes [4]. Tous les jours les symboles renaissent au milieu de monumens pareils de leur première institution, et de ces tem-

(1) Maffei et Jarrich, cités par Kirker, Obelisc. Pamphil. p. 135.

(2) La valeur, selon quelques-uns, du nom Hind, assigné par d'autres à un descendant de Noë par Cham : comme on diroit, colonie de l'Égypte aussi empire de la lune, et Hind, Hend ou Khent, qui sont également des noms de l'Inde.

(3) Les anciennes dynasties Sargo-buno et Chanderbuno.

(4) Rubriquis, Martini, Hyde, Strahlenberg. Ce sont peut-être des monumens des Sères. La reine des Saces, Zarina, avoit pour tombeau une pyramide célébrée par Diodore., l. II. 34,

ples étonnans taillés dans le roc, dont l'origine et les sculptures qui les couvrent de véritables textes d'écriture primitive, ont jusqu'ici bravé les conjectures des voyageurs anciens et modernes. Les uns [1] et les autres ont vu l'Indien sortant le matin saluer dieu, le premier objet qu'il rencontre, ou en ajouter un nouveau à ceux que ses ancêtres consacroient dans la rivière et dans la vache à la tête des animaux vénérés; dans des pyramides tombeaux d'un dieu, ou temples, autels et trônes communs de tous les dieux, dont les images, au nombre des jours de l'année qui les décorent, retracent l'ensemble d'un système symbolique par la représentation de l'univers avec toutes ses parties [2].

Mandeville, parmi les modernes, a décrit naïvement ces origines conformes à celles que nous avons observées chez les nègres. Exposant le culte des êtres réels du soleil et de la lune, du serpent et des animaux vénérés à cause de leurs qualités qui ont des rapports avec des choses morales et physiques, et celui des simulacres faits à leur ressemblance, pour y suppléer le matin avant qu'on

(1) Quint. Curt., l. VIII. c. 17.

(2) Esquisses sur les Indiens, II. p. 99. Clém. Alex. Strom. III. p. 451. Qui autem ex Indis vocantur σεμνοι h. e. honesti et venerandi —— ii veritatem exercent; et colunt quamdam pyramidem, sub quâ existimant alicujus dei ossa esse reposita.

ne rencontre de ces dieux, il les distingue du culte des idoles ; car l'imagination seule composa ces dernières, en répétant quelquefois *les quatre lettres* du système égyptien, ou les animaux des visions prophétiques, dans des idoles à quatre têtes diverses, dont trois sont empruntées de l'homme, du bœuf et du cheval, ou de l'animal raisonnable, du plus patient, et du symbole égyptien des sens, qui sert à la représentation du monde sensible. D'autres ont montré l'adoption des symboles dans cette belle langue sacrée, liturgique et factice, dit-on, du samscrit, dérivée du dialogue du Seigneur et de la mère de la matière, lorsqu'ils créèrent le monde ensemble, ou composée pour cacher au peuple les mystères de la religion, mais qui décèle souvent la valeur de ses symboles par des expressions et des synonymies telles qu'autel pour culte et rendre honneur ; cœur pour volonté, pensée, affection interne, amour ; sans déclin pour sans défaut ; le devant et le derrière pour fortune et malheur ; liens de péchés et filet d'ignorance où les péchés font tomber ; lié pour fait et formé ; lier figure pour prendre forme, et plusieurs autres qui semblent dériver d'un usage antique de cordelettes telles que les péruviennes et les chinoises. Ils les ont montrés dans les Juli ou amulettes, différens pour les castes diverses, et dont les seules formes géométriques désignent quelque-

fois le nom divin protecteur du bien-être de ceux qui les portent, en suppléant au nom du dieu Pollear, ou au Lingam que les habitans chrétiens ont remplacé par la croix ; dans les usages publics de l'état exigeant *vingt-cinq* qualités dans son premier ministre, et trente-six autres dans le prince honoré comme un dieu, accompagné dans ses voyages de milliers de prêtres et du tabernacle couvert de soie jaune, qui renferme l'image d'or de la déesse de la nature ; dans les cérémonies enfin du culte symbolique des attributs de Dieu, âme du monde, auxquelles les philosophes donnent un sens mystique, et qui servent d'instruction au peuple en place de la lecture. Dans ces rits, où les attitudes, les mouvemens et toute chose parlent la langue primitive des gestes et des signes, le créateur, le conservateur et le destructeur des êtres, ou celui qui en change les formes, sont rappelés par leurs signes saints tracés au front, sur la poitrine et sur le bras de leurs oints, qui sont avertis d'un pacte d'union par le signe commun que porte l'idole placée sur le siége-lion. Des ablutions où trois doigts rappellent les mêmes dieux ; des danses et de l'encens expriment la pureté, la reconnoissance et la louange. Des cantiques relèvent la dernière en célébrant l'esprit des esprits, qui, de toute éternité, est répandu dans l'immensité de l'espace ; l'esprit de sa-

gesse profonde qui se pare dans l'arc-en-ciel de ses charmantes couleurs ; qui brille avec l'éclair ; qui nous sourit dans le bouton de rose et nous charme dans les fleurs ; qui soupire dans le doux zéphyr ; qui fredonne dans le gosier des oiseaux lorsqu'ils saluent le retour du printemps, ou lorsqu'ils chantent leurs amours ; qui anime tout dans l'air, au fond des mers, dans les bois et dans la plaine : être seul existant, à la pensée duquel le monde disparoît et le soleil s'éteint.

De pareils hymnes sont propres à faire sentir aux dévots méditant dans le vestibule du temple, le vrai sens des signes d'un Dieu présent partout et le même en toutes choses, dans le moucheron comme dans l'éléphant ; qui est *la forme de toutes nos pensées et de toutes nos paroles ;* dont toutes les figures sont la figure, et qui est la forme de l'univers [1], où tout le rappelle, où tout le désigne, depuis la grenouille volante [2] jusqu'à la sphère sans commencement et sans fin [3]. Ce sens, douteux souvent, ne laisse pas d'être plus directement expliqué : surtout pour les idoles qui ne

(1) Expressions de l'Oupnek'hat, le secret qu'il ne faut pas révéler.

(2) Amtherkent, ou source de l'eau de la vie, dans les recherches de Deguignes sur les Samanéens. Mém. de l'Acad. des Inscr. t. XXI.

(3) Le commencement de Schasta-Bad, traduit par Hollisell.

sont pas Dieu, qui ne représentent jamais l'Être-suprême, esprit de sagesse et principe de vérité, le Dieu éternel, incompréhensible, nommé dans les mille noms de ses productions [1], mais qui n'a point d'images ni de temples. Pour que l'homme puisse se former une idée de ses attributs, qu'il ne sauroit tous embrasser à la fois, ils lui sont présentés séparément, et personnifiés, dans des images qui ne sont que des symboles fixant l'attention et la pensée. Elles sont composées, comme celles d'Amérique et d'Egypte, d'emblèmes divers, de clefs de symboles qu'on peut prononcer d'après la valeur qui leur est assignée dans leurs différens emplois, et dans Horapollon, d'après l'ordre duquel on peut les citer. Le serpent qui, de même qu'en Egypte et au Mexique, environne les représentations des grands dieux et de l'univers, en désignant la vie et la mort, la génération et la destruction de tous les êtres [2], rappelle encore la dernière autour du cou de Schivn en fureur; mais la sagesse, lorsque, monté sur une tortue de mer, il exprime la stable sagesse de l'être infini, que rappelle l'Océan. La jeune et belle femme qui figure la nature [3], le croissant enseigne de la dominatrice des montagnes, et signe sacré des

(1) μυριωνυμος.

(2) Justin. Mart. Apol. II. p. 55. Horapollon, I. 1. 2.

(3) Horap. I. 3.

schivenites adorateurs du feu, du soleil et de la lune, mais qui, sur la couronne de Schivn, annonce le changement de la bonne ou de la mauvaise fortune; la feuille de palmier, emblème de la science [1], le nombre six, dénommé d'après les saisons [2]; l'épervier [3] que monte le dieu Vischou quand il sort de son palais, quand il se manifeste; l'oiseau intelligent nommé baïa [4]; le scarabée, symbole, par ses cornes, du soleil et de la lune [5]; le singe consacré à Rama, qui désigne le vent, et le singe royal, représentant de Ganuma, le Pan des anciens [6]; la grenouille volante, qui exprime la pensée architecte de l'univers [7]; le taureau blanc, figurant le dieu de vertu [8]; le bœuf sacré, dénommé père, *appen*, à qui le terme de la vie est fixé comme à l'Apis égyptien, mais à trois ans, qu'on enterre ensuite avec les mêmes honneurs, et dont l'image portant entre les cornes le soleil ou l'œuf du monde, est promenée dans la fête de la déité qu'il représente; la vache, qui est le symbole d'Ischani Notre-Dame, de la terre et

(1) Horap. 1. 4.
(2) *Id.* 1. 5. 13.
(3) *Id.* 1. 6.
(4) *Id.* 1. 7.
(5) *Id.* 1. 10.
(6) *Id.* 1. 14. et suiv.
(7) *Id.* 1 25. 11. 102.
(8) *Id.* 1. 46.

de la lune qui en est grosse, qu'on appelle mère, et à laquelle on compare Maïa, qui tout produit et tout nourrit; la déesse de la terre, qui, changée en vache, réclame contre les géans la vengeance, dont l'hiéroglyphe est la corne de vache[1]; la souris, esprit malin accompagnant l'image du dieu du savoir, mais dont elle est l'ennemie, puisqu'elle ronge et détruit les bons livres [2]; l'éléphant de force et de prudence [3], consacré au dieu des lettres, en l'honneur de qui on place sa trompe de même valeur à la tête de certains écrits [4]; la tortue et les corbeaux, emblèmes de la stabilité et des âmes des défunts; le soleil, maître de la terre et des eaux, qui monte le bœuf, ou, en forme de roue, le crocodile porteur de la divinité solaire égyptienne, et figurant son passage par l'eau; les dominateurs du feu et des vents, montés sur un bélier et sur un antilope; le Brimha, le puissant, sage, éternel et secourable, qualités exprimées par la couronne sur sa tête, par le sceptre, le code sacré et l'anneau dans trois

(1) Horap. II. 18.

(2) *Id.* I. 50.

(3) *Id.* II. 85. 86.

(4) C'est apparemment ce qu'on appelle aussi le nochet de Gonessa, ou qu'on remplace par lui : de même qu'en hiéroglyphe, des caractères d'instrumens, et d'autres géométriques, varient avec ceux empruntés des animaux. Apollon πτεράχιος, dans Hésychius.

de ses mains, et par sa quatrième main vide ; l'image de Vischnou, moitié claire et moitié obscure, comme celle d'Anubis, ayant un cercle de têtes et quatre mains, parce qu'il voit tout et pourvoit à tout ; l'œil saint au front de Fchicon, par lequel il voit et juge tout ; les *seize* symboles dans autant de mains d'Iswaren, d'une valeur aussi universelle dans l'écriture symbolique, que l'étoient les seize lettres des alphabets anciens, phénicien et autres, et que l'étoit ce nombre parmi les symboles pythagoriciens ; l'image de la vertu qui a dix bras, figurant forces et vertus pour combattre tous les vices, d'après la doctrine hermétique des dix vertus qui triomphent des douze vices pour opérer la régénération de l'homme [1] ; le dieu assis dans la fleur de lotus, qui y est né, et qui adore dans ce symbole de l'élément humide, principe des choses que désignent aussi des coquilles de mer, avec les voies ineffables de la providence [2] ; l'instrument de musique et le tambour qui figurent l'harmonie et l'éloquence [3], le vent et le son ; le bouclier, le couteau et la massue, qui signifient combat et tuer [4] ; l'arc, qui signifie bourg, cinq et sincérité ; le joug, em-

(1) Fragm. Hermet. XIII. 7 — 10.
(2) Cant. Cant. II. 14.
(3) Horap. II. 116.
(4) *Id.* II. 5.

blème d'un âge ou période de temps; le croc de fer et la chaîne du tourment et du châtiment; le diamant, qui annonce la richesse, l'abondance; le collier de têtes humaines, qui représente la mort; la peau du tigre, tableau du firmament; l'œuf du monde; la tour, l'attribut de la vache fertile qu'on donne à la déesse de la terre : tous les caractères divers qu'on peut recueillir, sont expliqués dans l'esprit des Égyptiens et d'Horapollon. Les idoles elles-mêmes qu'ils forment, ou qui en réunissent plusieurs, sont toujours conservées dans leurs formes antiques, liées à des règles et à des principes de la philosophie secrète, aux mystères de la religion [1], et ne peuvent être mises dans les mains du peuple, avant que leur conformité à cet égard ait été approuvée par le clergé, tout comme en Égypte. Les rapports qu'elles ont avec les images de ce pays, et qui les ont fait confondre souvent, peuvent aider à l'explication de ces dernières, soit isolées, soit introduites dans l'écriture.

Des caractères linéaires égyptiens sont également éclaircis par les Indiens du même genre, re-

[1] *Arcanæ philosophiæ regulis alligatæ, et nonnisi ex philosophorum placitis et recondito sacerdotum mysterio fingi sculpique possunt*, dit Fr. Paolino comme Synèse, Plutarque de Is. et Os. p. 378., et Platon, de Leg. l. II. t. II. p. 656.

cueillis par plusieurs savans, par Kirker et Paolino, qui reconnoît, en ces hiéroglyphes, une partie principale du culte et de la superstition des Indiens. Exposant, entre autres, ces élémens géométriques par lesquels Phérécides définissoit Dieu, et que réunit la tête sphérique terminée en cône d'une idole de Budh dont une ligne droite forme la bouche, des carrés oblongs les oreilles, des ellipses les yeux, un triangle le nez, des petits cercles les cheveux [1]; ils nous expliquent le cercle et la sphère, images de l'Éternel; le triangle inscrit dans le cercle, image du grand Dieu qui n'a point d'image, qui est au-dessus de toute conception; le carré composé, symbole de prospérité et d'abondance, qui est consacré, de même que le point avec un grain de riz au milieu, à Lakochmi, la grande mère, Cybèle et Cérès des Indiens; le lingam linéaire, principe des êtres, qui, dans une de ses formes, paroît réunir l'un et l'autre, et qu'on place dans le Yoni, le Meddhra, la ligne à triple couleur; la désignation du Meddhra, matrice de la déesse de la nature, origine et réceptacle du germe duquel sont nées toutes les choses terrestres [2], la note de l'unité, |, par laquelle les Indiens rappellent le dieu un au haut de leurs

(1) Symes, ambassade d'Ava., p. 298. C'est une nouvelle preuve de la vraie origine du style idéal de la sculpture grecque.

(2) Est ergo Isis ea naturæ pars, quæ quasi fœminea

écrits; celle qui figure l'esprit de l'éternel un, ▯; *les trois bâtons*, |||, figurant ces trois principes premiers qui, au battement des mains de Maïa, volonté éternelle de Dieu, et par la force de quelques paroles, en sortoient les premiers, et desquels sortoient ensuite Brahm, Vischnou et Mahadeva, la trinité ou trimurti visible que désigne le trident, symbole du triple gouvernement du ciel, de la terre et de l'enfer, ainsi que du dieu qui pénètre et gouverne les trois mondes symboliquement nommés *les trois montagnes*. Tracé comme le caractère chinois des montagnes, ou comme la première lettre de l'alphabet arménien figurant dieu, *trine* et un, ce trident constitue le nom *saint*, que les schivinites portent au front, et que P. Paolino compare au nom de Jehovah, tracé au front du grand-prêtre des Juifs. On n'accorde pas moins de sainteté à cette ellipse, que tient en main le dieu du savoir indien, et qui est le symbole égyptien de la pensée, du nombre et de la mesure, de tout ce que signifie aussi l'ibis, représentant du dieu du savoir d'Égypte. On l'accorde aux trois traits inégaux consacrés à Schivn ⩵; à celui qui avec un cercle et deux points est consacré à Vischnou, et qui rappelle la clef du Nil, ⁝̊; à *l'ornement de trois traits* différem-

omnes in se recepit ortus tanquam *matrix* quædam, et omnium commune receptaculum à Platone dictum de Is. et Os.

ment tracé $\frac{o}{=}$ $\frac{=}{o}$ qui désigne la nature, Bhavani, avec ses trois fils, Brahm, Vischnou et Schivn, qui président à la terre, à l'eau et au feu; aux cinq traits ||||| qui décorent l'entrée de la chambre sépulcrale dans la grande pyramide de Gizé, et qui, sur le bras de Schivn, figurent les cinq lettres ou symboles de la divinité qui consiste en cinq, en remplaçant ses cinq têtes, emblèmes des cinq principes et élémens par lesquels Dieu se manifeste et exerce son empire. Parmi d'autres figures linéaires, nous ne citerons que celle de la fosse dans laquelle on fait les sacrifices, désignant la prospérité et la dignité de l'ordre sacerdotal; et deux angles, l'un sur l'autre, qui signifient trop d'eau. A cette classe des *lettres des dieux* appartient le cylindre, image de Mahadeva, qu'on porte en amulette souvent décoré d'inscriptions, de même que jadis en Perse et en Égypte. Dans des tableaux symboliques semblables à des détails de la table Isiaque et du trône d'une des statues memnoniennes à Thèbes, il représente le mont Meru, ou la terre qui, posée sur la tortue de la stabilité, est enveloppée du serpent de la vie et de la mort, comme d'une corde que saisissent les bons et les mauvais esprits pour la soutenir et l'abattre (1).

(1) Le Voyage de Paolino. p. 661., et Abraham Roger, p. 361, fig. VIII.

Les caractères du même ordre que Kirker a recueillis, paroissent des débris d'un système aussi antique que savant [1]; car les trois mondes, l'univers et les êtres, depuis Dieu et les anges qui l'occupent; des modifications, des parties, des incidens et des rapports, des actions et des passions de ces êtres et de ces mondes subordonnés l'un à l'autre, ont des caractères communs pour les mondes divers rangés sous ceux des douze signes et des planètes, qui servent à leur classification comme dans le système primitif chinois. Ils sont entremêlés de signes modificatifs conformes à une pratique aussi chinoise, tels que ceux qui indiquent variation et changement de figure [de discours et autre]. On peut analiser et expliquer par les principes géométriques des hiéroglyphes linéaires, la plupart de ces signes indiens, qui souvent ne sont que des variantes de ceux d'Egypte. Parmi eux, le premier du monde intellectuel n'est que la sphère, ou le cercle que traverse le serpent. Celui du monde astral est la croix carrée, formée des sceptres des dieux conducteurs, qui sont les parties de ce monde. L'angle dont un nom hébreu signifie élément, désigne le monde élémentaire. Un carré oblong, dont le bas est en partie ouvert, figure l'univers, comme dans un tableau égyptien de l'âme du monde correspon-

(1) Œdip. t. III, p. 23 et suiv.

dant à la treizième clef chinoise. Trois hiéroglyphes combinés de la force éternelle qui pénètre et contient la carrière des astres et du temps, définissent Dieu. Deux obélisques, ou angles aigus traversés d'un bâton pastoral, désignent les anges comme les flammes gardiennes, ou les forces ministres du Très-Haut. L'air est nommé le second élément d'en haut par un caractère de tous les quatre, dont le premier trait le plus haut à la tête des autres, est l'hiéroglyphe du feu, et dont le second trait, qui désigne l'air, est répété à l'autre bout du caractère. Un double trident figure l'eau; une désignation de trois élémens divers, l'homme. La prison et la détention sont dessinées comme dans l'inscription de Rosette. La momie d'un défunt qui retourne à Dieu désigne le retour; des nœuds divers, le précepte, la sanction, la libéralité, l'amitié; l'équerre et le bâton pastoral, l'équité qui garde la justice; une tente, l'empire, comme en hébreu et en arabe, famille et peuple; un cœur, faveur; une ligne droite attachée à un cœur, le juste, *rectus corde* : et ainsi du reste de ces caractères empruntés soit d'un vieux manuscrit, soit d'une montagne sculptée des Indes, sur quoi Kirker [1] ne nous a pas donné

[1] Dans l'ouvrage sur l'obélisque Pamphili, il parle d'un livre apporté des Indes dont toutes les lettres sont des figures d'hommes, d'animaux et d'autres objets.

une notion bien distincte [1]. Il les dit fort nombreux ; et peut-être faut-il y réunir ceux des alphabets qu'on a comparés à l'éthiopien, mais ayant le double de ces lettres radicales, ou cinquante-deux, qui sont développées en 8004 monogrammes probablement dérivés des anciens caractères symboliques, et appliqués aux sons comme les Chinois. On pourra les ramener à leur première nature, puisque les corps prennent le nom d'un des trois élémens qui y dominent, et que tous les mots sont subordonnés, d'après la syllabe par laquelle ils commencent, à une des vingt-sept étoiles, maisons de la lune, à chacune desquelles sont également consacrés un quadrupède, un oiseau, un arbre ou une plante.

Ce sont autant de traces de la classification qui est l'âme de l'écriture symbolique, et qui anime de même toute l'antique doctrine des Indes remontant *de la connoissance de l'homme* [1], du petit monde tout sembable au grand, qui figure l'âme du monde par la sienne, le ciel et la terre, les planètes et les fleuves; par la tête et le corps, les yeux, les oreilles, la bouche et les veines; remontant des êtres créés à la connoissance de l'Éternel, un, dont l'esprit anime et donne la vie aux vingt-quatre puissances de la nature; à la connoissance de ceux qui les premiers sortis de son sein forment les premiers

[1] Premier chapitre d'Amtberkent ayant ce titre.

chaînons de la vaste chaîne de mondes et de choses émanés par des générations successives, et d'après l'analogie d'une proportion numérique qui comprend les secrets les plus profonds de la cosmogonie et de la théogonie, expliquant la génération et la corruption des êtres. C'est la philosophie religieuse, *la science des nombres*, la science sublime d'après laquelle le dieu du savoir lui-même s'appelle le maître des nombres [1], et qui rend maîtres de l'unité ceux qui la savent, qui savent que le monde est la même chose que le maître du monde; qui par la force de la pureté séparent le vrai du faux, ce qui existe, de l'illusion. De même que les élèves de Platon et de Pythagore, établissant trois ordres de choses, ceux des espèces, des figures et des nombres qui définissent le divin, l'adepte indien de ces hautes spéculations abandonne les premiers et leurs signes empruntés des êtres visibles, ou des figures géométriques qui dessinent les limites entre la matière et l'idée [2]. Les signes des derniers régulateurs des autres l'avertiront, par des nombres sacrés constamment égyp-

(1) Son image même *tenant en main* l'ellipse exprime ce titre, suivant la valeur des symboles en Égypte.

(2) Via igitur atque ratio intelligendi boni optima est : ut primum sensibilia omnia negligantur : deinde ut in disciplinis numeri ipsi inspiciantur. Numenius dans Euseb. Pr. Ev. XI. II.

tiens et conformes à la doctrine de Pythagore, de l'éternel *un*, de ce dieu *qui est deux*, ou esprit et corps apparent; *qui est trois*, ou créateur, conservateur et destructeur; *qui est cinq*, à cause des élémens; nombre qui rappelle également les cinq choses nécessaires, la grande âme, l'âme vitale, le temps, l'espace et l'éther. On définit encore les choses plus ou moins nécessaires par la progression des nombres 1. 2. 3. 6. 33. 3306. Goutam, auteur de Naderseen, se tenant strictement à l'antique doctrine de ceux qui, en Grèce comme à la Chine, ont divisé le corps circulaire du monde par les nombres racines cinq et six, ajoute au premier dénombrement la distribution des choses en six classes: 1°. substance qui comprend le temps, l'espace, la vie, l'esprit et les cinq élémens; 2°. qualité qui en comprend *vingt-quatre*, figure, goût, etc.; 3°. mouvement qui est droit et courbe; 4°. espèce qui embrasse tous les animaux et productions naturelles; 5°. ressemblance ou disposition productrice de la matière; 6°. comparaison ou formation artificielle des choses ainsi nommées, d'après la comparaison servant à la formation de leurs signes.

On compte par le même nombre six saisons, six sens de l'homme et six sons de la musique, dénommés d'après la voix de six animaux directeurs d'une musique toute en mythes, qui forment un

même système avec ceux de l'astronomie, ayant avec elle des nymphes communes présidant aux constellations. Cette science des astres portant, comme toutes celles des Indes et des anciens Chinois, l'empreinte de la religion, et exposant les tableaux du ciel qu'elle y a liés dans l'esprit de la secte savante qui réduit tout dans la nature à une mythologie, à des allégories et des images, présente, dans ses images du ciel, des recueils systématiques de symboles. Traitée en stances poétiques, de même que la morale et la politique, la médecine, la botanique et le dictionnaire de la langue, elle offre, dans le dénombrement des étoiles temples de la divinité, cette conformité remarquable avec un usage américain de dénommer les nombres d'après des objets qui en ont de déterminés. C'est dans le même esprit que les nombres seuls rappellent de pareils objets qui, par la correspondance symbolique constamment observée, représentent réciproquement leurs signes. Les nombres 1. 2. 3. 4. 5. 6 et 32 sont nommés, en conséquence, terre ou lune, les yeux, le feu, l'océan, arcs ou élémens, les saisons, les dents.

Les Indiens n'ont pas manqué de saisir, avec le nombre racine six, celui qui achève le système et toute l'œuvre de nature humaine, 216, d'après lequel, et suivant l'usage d'embrasser Dieu, l'homme et l'univers par des signes communs, ils

assignent cent fois 216 ou 21,600 mouvemens journaliers à la respiration de l'homme, à l'âme du monde marchant sur *huit* pieds, et au soleil, dont les anciens ont fixé la mesure d'après la 216e. partie de la grandeur du cercle qu'il parcourt (1). La moitié de ce nombre, ou 108, que retracent les quatre faces de l'obélisque Barberini, et qui est le nombre des grains des chapelets des Japonais, correspondant à autant de vices dont il faut se garantir par tant de prières (2), est consacré par les 108 visages de Brahma, par autant de tours du fil roulé autour du poignet pour former le baudrier sacré du brahmine, et par le même nombre de tours faits autour de l'idole et du temple pour représenter le cours périodique de l'âme. La division du monde et de l'homme en 72 parties est rappelée par les 72,000 délices du corps humain; celles par 50. 36 et 360 par les rayons de Maïa et par les 36 lettres qui, répétées mille fois, forment autant de lettres que les jours de cent années de la vie, dont la représentation par un système de lettres est d'un haut intérêt. Si tout depuis les *vingt-six* cieux au-dessous du séjour de la béati-

(1) Manifestissimis enim dimensionum rationibus constat, mensuram solis *ducentesimam sextamdecimam* partem habere magnitudinem circi per quem sol ipse discurrit. Macrob. Somn. Scip. 1. 20

(2) Belleforet dans Kirker, Œdip. 1. 405.

tude, les *quatorze* mondes et les *cent vingt* mille *cinq* cent *trente-cinq* [120, 5, 35] dieux subalternes du ciel et de la terre [1], jusqu'aux 64 sortes de sciences, cinq syllabes de la prière mystique, cinq préceptes de la religion, cinq sortes de vices [2] et de péchés rappellent l'Égypte, la Chine et l'antique communauté d'un pareil système représentatif: les nombres sacrés d'Osiris, quatorze, vingt-cinq et le vingt-sixième ne sont pas moins inculqués par l'Oupnek'hat parlant de quatorze sens et de leurs préfets au même nombre; de quatorze hommes et une femme qui sont les parties de l'homme et son intellect; de vingt-cinq principes de l'être par qui le temps est produit; de vingt-cinq choses qui constituent l'homme, ou la vingt-sixième qui est l'*atma* ou l'âme.

Ne pouvant entrer dans tous ces détails, nous tâcherons d'en réunir encore quelques-uns appartenant aux différentes classes des symboles, par l'examen d'un monument qui en réunit un système, et que Symes, qui le rapporte dans les mémoires de son ambassade d'Ava, exhorte son lecteur à rapprocher des hiéroglyphes égyptiens. C'est

(1) Nous verrons dans la suite que ces dieux se rapportent à la triple *chaîne d'Osiris, d'Orus et Apollon.*

(2) Les Juifs s'attribuent et aux bêtes *cinquante* principaux et quatre-vingt-dix moins graves, mais c'est par décimale.

une pierre plate, une table de granit de six pieds sur trois, posée horizontalement sur un piédestal de maçonnerie, et portant une empreinte vénérée de ce qu'on appelle le pied de Dieu, type de la création, semblable à celles qu'on voit de même dans d'autres *lieux des vestiges des pieds de Dieu* (1), sur une pierre dans un temple de Ponoodang, ainsi que sur des rochers à deux journées de Memboo et à Ceylan. La valeur symbolique du pied qui dans la Bible signifie pensée; le nom de pieds de Dieu que les Indiens donnent à la terre; celui de pieds aussi assigné aux trois lettres du grand nom *Aum*, qui comprend les trois vedas, qui figure les mondes et Brahma, Vischnou et Schivn; le nom de traces de pied, asar, que les Arabes donnent aux histoires et choses remarquables : l'expression, pieds de hérauts (2), par laquelle les Grecs désignoient leurs proclamations; celle d'Origènes, pieds de la parole de Dieu, et plusieurs autres pareilles, éclaircissent le sens de cette trace du pied de Dieu, imprimant dans la pierre dure, dans la matière le plan de la création (3). Il y est tracé dans des compartimens au juste nombre des dix fois

(1) Locus vestigiorum pedum meorum.

(2) κηρύκων πόδα.

(3) *Forsitan vestigia Dei* comprehendes, et usque ad *perfectum*, omnipotentem reperies. Job. XI. 5. 6. 7. qu'on diroit faire allusion au *parfait et occulte*.

douze, ou cent vingt chapitres [moins un] du second livre d'Horapollon, portant le nom du premier Orus, plan du monde. Comme ce recueil, et comme le Jézirah des Hébreux, ces cases renferment les symboles du monde mitoyen de formation dont le dernier système représentatif porte le nom : de ce monde un des huit beochn, placé entre le ciel et la terre, auquel président ici les cinq principes et choses nécessaires que figurent les coquilles sculptées sur les doigts des pieds, et auquel est adhérent le monde créé de génération et corruption, sous la domination des sept planètes, que figure le double serpent qui mord le talon. Ne nous arrêtant point à ces symboles du *haut* et du *bas*, ou à leur rapport avec le premier livre, et le chapitre supprimé d'Horapollon, avec la doctrine égyptienne et autres qui ont emprunté des cinq doigts les cinq principes des choses et de leur représentation; nous observerons que les cases du tableau du *milieu* sont disposées par *huit* et *douze*, en position *droite*, comprenant les symboles des principes subordonnés aux classes des huit dieux et des douze; et ensuite par *huit* et *trois déclinans*, avec deux autres au milieu comprenant, sans doute, les *vingt-quatre* qualités, ou puissances du monde de déclin, avec leurs *deux principes;* en tout, *vingt-six*. Au centre du tableau, le cercle de l'Éternel est environné de la double ellipse qui en

émane, comme le nombre, ou le duel de l'un [1], qui figure la carrière des astres, le ciel et la terre; ainsi que la pensée, le nombre et la mesure d'après lesquels ils sont faits et qu'ils annoncent. Autour de ce symbole, que nous retrouverons dans une position aussi centrale au milieu du premier livre d'Horapollon, se développent, à la manière des dix sephiroth de la droite et de la gauche, et des quatre lettres, les vingt-quatre maisons du soleil, ces maisons du monde qui sont les âmes suivant Origène, les vingt-quatre puissances supérieures de la nature, les stations des heures, les parties de la grande cité intellectuelle [2] : maisons tracées comme dans le monument d'histoire primitive américaine, et auxquelles les symboles paroissent s'attacher comme les mots du samscrit aux maisons de la lune, et ceux de l'hébreu, aux 231 maisons de la cabale. Plus loin, huit figures de l'oie, qui est le symbole égyptien de fils, et qui, monté par Brahma, figure la simplicité des opérations de la nature, rappellent les huit fils du juste maître de ce second monde; les huit beschn, les huit principes dont est composé le monde, les huit distinctions dans lesquelles Kriochna dit que son principe est divisé, et auxquelles semblent aussi se rapporter les huit carrés inégaux de la partie

(1) Plotin, dans Eusèb. Pr. Év. XI. 10.

(2) Philo dans Eusèb. l. c. XI. 12.

inférieure. Après elles sont tracées des flammes ou des fleurs au nombre des sept planètes, et des vases au nombre des deux principes premiers, sources des êtres, environnés de carrières ou lieux oblongs et de fleurs, les uns et les autres au nombre des cinq élémens et choses nécessaires. De l'autre côté sont distribués des animaux et des oiseaux du nombre des sacrés [1], ou de ceux qu'on met à la tête de la chaîne des êtres [2]; le sanglier qui est la force de Dieu, et dont Vischnou prit la forme; d'autres quadrupèdes et deux éléphans consacrés au dieu de la science qu'ils désignent, avec la prudence et la force; le serpent de la sagesse, de la vie et de la mort; probablement l'épervier sacré; la vache, ou le bœuf de Schivn; encore trois éléphans réunis; le bouc du nom égyptien *menda* qui signifie aussi tout, et qui est commun à une idole indienne à tête de cabri; le bélier et le cygne porteurs sacrés de dieux; et ensuite l'homme dans différentes attitudes de culte; l'étoile de Dieu, les poissons symbole de l'eau; des plantes et des fleurs, parmi lesquelles la datma à laquelle on compare le zodiaque, la feuille du figuier de bananas qui figure les trois dieux, la fleur de lotus désignant, entre autres, les

(1) Vache, cygne, épervier rouge au cou blanc, scarabée, perroquet, cheval, antilope, éléphant, sanglier, etc.

(2) Vache, cheval, âne, bouc, brebis, bélier, avec les animaux à ongle fourchu.

yeux de Dieu, parce qu'ils sont ouverts : ce qui indique un des motifs pour lesquels en hiéroglyphes des fleurs remplacent souvent les étoiles aussi appelées yeux. On remarque encore des notes idéales, dont quelques-unes désignent, peut-être, des minéraux; une hache et autre instrument, ce qu'on appelle nilomètre; deux maisons séparées qui égalent le nombre des maisons aux vingt-cinq membres d'Osiris et parties de l'homme, et au vingt-sixième; plusieurs caractères qu'on ne peut distinguer, et trois cases vides dans le même sens peut-être que le membre perdu d'Osiris, et le chapitre manquant d'Horapollon. Au haut et à la tête de tous, les premières cases sont remplies de caractères géométriques : d'un côté l'ellipse, le cercle, la forme corniculaire, et cinq petits cercles arrangés comme les étoiles de l'ourse, tous les quatre paroissant indiquer les principes du ciel, du soleil, de la lune et des étoiles; de l'autre côté, le cône figurant l'âme qui descend; une figure irrégulière, le carré de la terre entre quatre points, et la ligne droite surmontée du triangle qui dessine le sceptre égyptien du roi de l'univers. D'autres figures irrégulières descendent dans la seconde ligne, et plus bas. Les cases opposées les plus inférieures sont occupées par un hiéroglyphe des quatres élémens, et par la pierre de la matière dressée en autel de louange.

Sans prétendre démêler ici la correspondance de ces emblèmes avec l'ensemble de la doctrine abstraite ou fabuleuse de l'Inde, ni avec des traditions telles que celle d'un déluge qui auroit duré *cent vingt* ans *sept* mois et *cinq* jours, nous nous bornons à cet exposé de ces clefs symboliques, recueillies dans une table de mutation qui sera mieux entendue dans la suite. On entrevoit déjà quelque fondement, soit à la tradition égyptienne et grecque que semblent confirmer les ruines de Ramischwaran ou de Ramessés, sur la côte de l'Inde, et la colonne de bronze, sur l'une de ses montagnes, où l'on a cru reconnoître des hiéroglyhes de la table Isiaque, soit à la tradition brahmine que des prêtres de Messir, débarqués jadis à Tirohut, y auroient apporté leur doctrine des grands précédens, des patriarches; soit à l'opinion de Jones sur la suffisance des Purams pour nous initier dans tous les secrets de la sagesse d'Égypte, sans le déchiffrement des hiéroglyphes, mais auxquels leurs expressions figurées pourront servir de clefs. Les rapports que trouve ce savant entre les langues, les usages religieux et politiques de l'Inde, de l'Éthiopie et de l'Égypte, ont été reconnus de même par Anquetil, Fr. Paolino et d'autres, parmi les pièces liturgiques indiennes, les hymnes de Synèse et les cantiques rituels du culte ophique égyptien. On trouve les noms divins de ces der-

niers qu'on a également rapprochés du Zend-Avesta, et ceux qu'on connoît des Égyptiens, dans les noms semblables qu'il est salutaire de réciter en ordre, et qui remplissent l'oupnek'hat, le dictionnaire poétique d'Amarasinha, les prières pendant les purifications et celles qu'on appelle louange : noms divins parmi lesquels on distingue ceux de l'Éternel un, qui a été, qui est et qui sera, le manifeste et le caché, qui donne la vie, le roi des rois, le seigneur des seigneurs, le saint saint, maître des âmes et des anges, pénétrant en toute chose, existant en toute chose, et le grand seigneur qui opère les changemens, etc., etc. Jusque dans les sons on reconnoît les noms d'Osiris, aussi appelé Usiris et Siris sans article, Isis, Athribis, Neith, Mendès, Menès, Ramessés, Hermès, dans ceux d'Usiren, Siri bonne fortune, Ischa, Athrba, Nat, Menda, Menu, Ramioch, D'herma qu'on retrouve aussi dans les conseillers divins des anciens rois de Perse. On distingue le titre même de vertu des prêtres égyptiens, *piroumi*, καλὸς κ'ἀγαθὸς, ou plutôt *vrai homme*, comme le nom d'Énos, qui le premier invoquoit le nom de Dieu père et roi de tous, dont Hermès consacroit cet attribut (1). Car les Brahmans ou Birhmans, que les anciens semblent avoir confondus avec les

(1) Eusèb. Pr. Év. VII. 13., et au l. XII. 15., l'attribut d'homme expliqué par Platon.

Juifs [1], sont aussi appelés Pirimija, qui à Ceylan signifie homme, et qu'on fait dériver de *pin*, bon. Il est singulier que ce nom reparoisse dans celui de l'oiseau representant d'Hermès que les Arabes appellent rachama ou *rachman*, miséricordieux, du nom d'un premier ordre de sacerdoce [2], qui avec le préfixe adouci égyptien fait brachman, et qui répond à la valeur du mot piroumi; puisque l'oiseau symbole de la miséricorde représente tous les liens de charité parmi les hommes. Nous ne devons pas omettre qu'on fait dériver aussi le titre des Brahmins de Brahma, époux de Saraswadi, la dame Sara, qui seroit Abraham, époux de Sara, le grand prophète des peuples.

Quelle que soit l'origine du titre, il est très-ancien. Ceux qui l'ont conservé font application de la tradition des ancêtres, qu'ils prétendent avoir aussi-bien gardée, aux symboles qui recouvrent les temples d'une antiquité indubitable, et qui paraissent en réunir de tous les genres comme de tous les sujets. Leur architecture pyramidale expliquant celle d'Égypte signifie, lieu consacré au soleil et au feu; et

(1) Nam et Brahmani apud Indos qui et Judæi vocantur.— Qui sunt Calani ex Indiâ, Judæi autem à loco quem habitant appellati sunt. Eusch., l. c. IX. 3. Les noms des Indiens et des Hebreux ont une même valeur de passans, sous laquelle Eusèbe entend des passans à l'autre vie.

(2) Chassidim du I. Macab. VII. 13. suivant les Thalmudistes. Hist. Univ., t. II. p. 596.

leurs dimensions recueillies par Carreri et autres sont aussi symboliquement fixées d'après les nombres consacrés de ce qu'ils représentent. Nous n'en citerons que le temple mystérieux de Scheringam, prodige d'architecture indienne, consacré à Vischnou, dont l'image, que le sacrificateur seul approche, occupe la chapelle obscure du sanctuaire au centre de l'édifice, qui est ceint de *sept* murailles de pierre de taille hautes de *vingt-cinq* pieds, et à *trois cent cinquante* pieds de distance l'une de l'autre. Chaque enceinte a quatre portes orientées vers les quatre points cardinaux, ornées de tours et de colonnes de *trente-cinq* pieds de hauteur, et de *cinq* pieds de diamètre, et qui, ainsi que les enceintes, sont couvertes de toutes sortes de figures d'hommes et d'animaux, emblème de la philosophie secrète. Jones n'a pas eu tort, sans doute, de trouver tout semblables aux hiéroglyphes égyptiens ces tableaux et sculptures symboliques, et celles qui sur les ruines de Mavalipuram, et ailleurs, retracent les faits des anciens rois, des héros du poëme de Mahabarat, ou l'histoire des dieux figurés par des animaux sacrés leurs vehicles, par les emblèmes de la théogonie, de la génération et de la corruption de toute chose *qui se fait par le soleil et la lune.* Sur des pagodes dont Sonnerat a donné le dessin, les archétypes des principes des forces des grands corps de la nature sont *indiqués,*

à la manière de la table Isiaque, par leurs nombres sacrés, que figurent des triangles rangés au nombre de douze de chaque côté de la pagode, dont les quatre coins du toit sont occupés par quatre bœufs couchés; et ensuite au nombre de six de chaque côté de la niche de l'idole surmontée de sept, et plus haut de trois $\begin{smallmatrix}\Delta\\ \Delta\Delta\end{smallmatrix}$, et à laquelle on monte par trois degrés.

Les mêmes nombres sont observés pour les rits célébrés par *vingt-quatre* sacrificateurs; pour les vingt-quatre paroles sacrées et mystérieuses prononcées aux cérémonies funéraires; pour le sacrifice expiatoire du cheval, dont l'accomplissement comprend tous les autres devoirs religieux du pieux sacrificateur, qui doit considérer ce symbole du tout comme un type de lui-même, en se regardant aussi lui-même comme le type de toute la nature. Le représentant de l'univers, du temps et de l'homme, en figure les différentes parties par les siennes, par des signes en lui-même au nombre des vingt-cinq membres d'Osiris, et par quatre hors de lui, qui achèvent le nombre des vingt-neuf signes par lesquels Apis représentoit le ciel et la terre et ce qu'ils contiennent [1]. D'après le

[1] Explication de l'Aschumeed-Jugg, tirée de la traduction persane des Commentaires de Bodas par Darul-Scheik, dans la préface du Code des Gentoux. On voit par l'expression de Grégoire de Nysse, *est equus ei qui universita-*

même principe, les quatorze mondes sont représentés par une figure d'homme sur laquelle leurs emblèmes sont distribués de la même manière que sur la statue hermaphrodite que décrit Porphyre, et qui représentoit la partie active et passive mâle et femelle de la nature par ses deux côtés de sexes divers; qui portoit, sur les bras étendus en croix, les symboles de ses agens principaux, du soleil, de la lune et de la foule des intelligences chargées de l'administration du monde; qui figuroit, par le corps, les parties les plus apparentes de l'univers, le ciel et la terre, la mer, les montagnes, les fleuves, les plantes, les animaux, etc. Ce plan archétype que Dieu donna à son fils lorsqu'il organisa le monde, étoit placé aux pieds de l'image divine, dans l'antre sacré d'une haute montagne des Indes.

La Perse ou l'Iran.

Des cavernes semblables recéloient les symboles du monde, de ses élémens ou portions astrales, et de ses climats que Zoroastre y distribua à de justes distances : les caractères sacrés et les deux fois quarante épreuves des mystères de la Perse [1],

tem possidet, que le cheval a eu ailleurs aussi la même acception.

(1) Origen. adv. Celsum., l. 1. p. 11. Quod autem de AEgyptiorum sapientibus et vulgo, idem liceret etiam de

sur laquelle nous jetterons aussi un coup d'œil, mais toujours plus rapide, devant hâter notre marche après avoir recueilli les principaux faits de l'origine et des progrès de l'art symbolique. Elle ne nous permettra point de nous arrêter à Cachemir, d'où quelques-uns ont fait dériver la doctrine des Indiens, à laquelle Hyshaspe fut initié dans un bois sacré sur leur frontière : ni dans le Thibet et chez les peuples mogols, où l'on retrouve les *six* révolutions du monde premier; la tortue portant la grande montagne à quatre degrés, dont l'étendue est mesurée d'après la raison continue que font les quatre élémens dans la doctrine de Timée, d'après la progression chinoise, par deux, quatre, huit et seize, multipliés suivant l'usage; les *vingt-six* et *quinze* générations antérieures à l'âge de l'histoire, à l'introduction de la doctrine dans le Thibet [1], la combinaison

Persis dicere apud quos sunt mystica sacra, quæ certis rationibus mirantur à viris eruditione præcellentibus, à vulgo autem quoad externa tantum signa tractantur, nihil sollicito de penitiore cognitione eorum quæ per illa significantur. Idem sentiendum de Seris atque Indis, et quotquot alii *simul cum fabulis scripturas habent* : ce qui paroît indiquer des hiéroglyphes prononcés par des fables, et adoptés par les Perses. *Voyez* Mém. Acad. Inscr. t. XXVII, p. 2.

(1) *Doctrine Schigemuni*, écrit mogol cité par Pallas, Samlungen historischer nachtrichten über die Mongolioche volkershaften. t. 1. p. 17.

de douze animaux sacrés et symboliques d'Égypte, la souris, le bœuf, etc. avec le nombre des cinq élémens pour représenter la période de soixante ans; les talismans et petites idoles de terre cuite, placées dans de petites pyramides ou chapelles portatives, dont la porte est décorée des caractères efficaces des dieux, de leurs symboles linéaires surmontés des Égyptiens de l'éternel roi du ciel, le bâton pastoral, le soleil, la lune et la section inférieure de la sphère [1]; les hiéroglyphes agréables aux dieux, qui sont tracés sur *quinze* tablettes devant leurs images; l'idole porte-sceptre *Otschin-Bouni; les rochers de l'écriture* de Selinga et des déserts, où sont gravés les *six* mots sacrés, *mani*, comprenant toutes les prières et se rapportant aux qualités de Dieu; des cavernes vénérées et des ruines de temples décorés de bas-reliefs et de peintures d'images monstrueuses à nombre de têtes et de bras; d'autres monumens plus ou moins anciens, parmi lesquels un vase ciselé d'argent, où paroît figurée la reine de la nature, tenant un oiseau sur la main, ayant la tête surmontée de douze autres, et le vêtement couvert de cercles, de triangles, de carrés, etc.; une langue et une écriture sacrées, Enetkak, semblables à celles de Tonkin et de Cochinchine, ou au samscrit, mais empruntées avec l'idole *Dso*, de

[1] *Id.* p. 54.

l'empire d'Enteki, florissant jadis dans le midi de l'Asie et comptant l'Arabie parmi ses provinces [1]; où les missionnaires enfin ont été aussi frappés des rits conformes au christianisme, qu'ils l'ont été aux Indes d'une conformité de textes sacrés de cent usages, lois et institutions avec Moïse et le Thalmud.

D'autres provinces, également riches en symboles, sont comprises dans cet empire universel, que les Grecs ont célébré sous différens noms, et les Orientaux sous celui d'Iran. Il s'étendoit, dit-on, depuis l'Inde jusqu'à l'Éthiopie et l'Égypte, où dominoient Sémiramis et ce Ninus dont tous les hauts faits et le nombre même de ses troupes se retrouvent dans l'histoire de Sésostris que Tzetzès appelle roi d'Assyrie, monarque de la terre [2], et qui domptoit soit la Suziane, à l'orient de l'Égypte [3], soit la Bactriane proprement dite, où l'on trouve encore des momies, et, suivant les Arabes, le monument de la dédicace au soleil, que fit de la capitale son fondateur Job, conquérant arabe, dans un siècle reculé [4].

(1) Adsargasar, traduit Arabie par les Russes, et qui rappelle Pasargada.

(2) Chil. I. 69. III. 12.

(3) Bactre signifie orient, et Freret a prouvé que Suse en portoit le nom de Bactriane.

(4) Ce nom, ou Tobba surnom des rois de l'Yemen, signifie proprement suite, succession, comme le caractère

Dans ces limites, on trouve *le peuple dès le commencement* [1], et cette *sagesse dès le commencement* que recommande Lactance, en l'opposant à la philosophie corrompue des Grecs : la doctrine des patriarches et d'Abraham Zerdust, qu'un nouveau Zoroastre n'auroit fait que rétablir, en réformant de nouveau le sabéisme et la corruption des doctrines qu'avoit introduites avec les temples une colonie égyptienne établie en Chaldée [2]; ou des législateurs hommes et poissons, astronomes et inventeurs des lettres Oïn [ωην] et Oannes [3]. Ces noms prononcés à la chinoise, ou avec le préfixe égyptien, présentent ceux des législateurs de la Chine (Fohi et Hoang), également conformés. En approfondissant de pareils rapports de l'histoire et de la fable, on trouvera peut-être la clef de ceux qui subsistent entre les doctrines plus ou moins anciennes et les symboles qui les expriment.

Ce sont des symboles du premier ordre et régulateurs que ces nombres et leurs rapports cons-

chinois du nom *So* de l'idole étrangère de Thibet, des *So-hac*, des *Hac-so*, des princes, gouverneurs en général; et ensuite, reine des abeilles, qui est l'hiéroglyphe d'un roi.

(1) Jerem. v. 15.

(2) Diod. Sic. I. 28. 81.—Lucianus, de Deâ Syr.

(3) Evohannes d'Hygine et Hermès Jouanithon de Moor, Isaac. Œdip. II. p. II. p. 149.

tituant les forces de l'univers que distribuent les astres[1], et qui étoient fixés sur un premier instrument de compte embrassant Dieu, l'homme et l'univers, par des signes communs subordonnés à ceux des astres qui dominent chaque pierre, plante et animal, ainsi que les membres de l'homme correspondans aux parties du monde. Ce modèle premier des chapelets asiatiques a dû aider les mages à recueillir les dénominations diverses de la vertu de Dieu, en les désignant par les qualités des êtres de la nature, en dénommant Dieu par une multiplicité de dieux, par des noms empruntés de l'effet de chaque chose[2]. Les idoles qui, dès le temps d'Abraham, représentoient ces noms divins et ces principes, et qui, en Syrie, réunissoient le corps humain aux têtes d'âne, de chien et de toutes sortes d'animaux; ces bêtes elles-mêmes consacrées, le serpent, le taureau, le cheval, la mule, la chèvre, le paon, le faisan et la caille, la colombe et le poisson qu'on adoroit pour l'air et l'eau, ou l'ognon parmi les

(1) Philo de Abraham. p. 282.

(2) Lutatius ad 3. Thebaïdos. p. 144. Cùm magi vellent virtutis Dei ut putabant comprehendere singulas appellationes, quas per naturarum potestates abusive modo designarunt, et quasi plurimorum deorum nobilitate Deum appellare conati sunt, quasi ab effectu cujusque rei ductis vocabulis, sicut Orpheus fecit, et Moïses Dei summi antistes, et Esaïas et his similes.

végétaux, aussi symboliquement vénérés qu'en Égypte : tous ces signes primitifs de pensées religieuses n'ont pas empêché l'oracle [1] d'assimiler au culte pur des Hébreux, celui des adorateurs de Dieu un et bon, élevé au-dessus des deux principes de lumière et de ténèbres, père et mère qui ont chacun quatre parties, le chaud, le sec le léger, le rapide, le froid, l'humide, le pesant, le lent : le tout conformément aux idées pythagoriciennes et chinoises. Des réformes, il est vrai, combattoient les images long-temps abolies en Perse avec les temples, et remplacées, là et ailleurs, par *les signes chaldaïques ;* par *les lettres sacrées en Babylone ;* par une écriture sacerdotale qu'on suppose avoir été composée, comme celle du premier T'aaut de Sanchoniaton, des caractères des étoiles élémens du monde [2], mais qui est restée inconnue et sans monumens, si ce ne sont ceux que nous examinerons dans la suite. On en a de littéraires et certains, qui indiquent une classification des signes symboliques subordonnée à celles des principes et des êtres de la nature, que ces signes ont rendues nécessaires. Scharistani attribue à Zerdust une telle distribution semblable à la chinoise, puisqu'elle établit deux *principes* du

(1) Euseb. Pr. Ev. IX. 3.

(2) Marsilius Ficin. in Phileb. Platon. c. 29. Abbé Foucher dans les Mém. de l'Acad. des Inscr. t. XXVII.

mélange desquels sortent des *compositions* qui produisent *les formes*. Une même conformité avec les idées égyptiennes règne dans les principes adoptés par Zend-Avesta : le Dieu éternel indivisible que Zoroastre, dans Eusèbe, dit avoir la tête d'épervier; le père de la lumière et les ténèbres, Ormuzd, dont ce nom a vingt-six valeurs, et Ahriman, dont le nom s'écrit en lettres renversées; les *six* êtres, les premiers sortis de Dieu; les *six* amschaspands et les *vingt-six* izeds invoqués, auxquels on consacroit les jours des douze mois, ayant les mêmes noms qu'en Égypte [1]; les *quinze* premiers couples d'hommes, d'où sont sortis quinze espèces de peuples; des animaux purs de *cinq* classes et les végétaux nés avec eux, et avec le genre humain, un premier bœuf père des êtres, qui tous subordonnés aux ferouers, sont dénommés d'après ces modèles et représentans célestes de chacun: d'après ces expressions parfaites de la pensée du créateur, qui existoient seules d'abord, qui donnent la force, la santé, la victoire et tous les biens [2]. Aucun de ces êtres, aucun des objets de la pensée de l'homme n'a manqué de signes et de symboles graduellement inventés et réunis dans les institutions de la société, et dans ses monumens.

(1) Reiman. Hist. Literar. Babyloniorum, etc., p. 46.
(2) Ce que répète l'inscr. grecque de Rosette. 49. 35.

On cite de ces signes et de ces monumens depuis ceux du feu et de l'air, qu'on dit avoir été élevés par Seth, de même que par Usous [1], en deux colonnes modèles d'obélisques; et depuis cette tour dénommée signe parce qu'elle devoit servir de signe de réunion des peuples qu'elle fit disperser. Un esprit symbolique perce à travers tous les détails qu'on nous donne, soit sur la cour de ces rois de Perse instruits dans la connoissance des secrets divins pour apprendre à gouverner leur pays suivant le modèle de la constitution universelle du monde, et qui avoient des ministres au nombre des planètes [2], d'autres officiers publics, et jusqu'à des concubines, d'après le nombre des jours de l'année; soit sur les palais et les temples de Babylone, images des demeures célestes des dieux, où étoient recueillies celles des êtres de la terre; sur le temple pyramidal de Bel à *huit* élévations, chargé de figures monstrueuses semblables aux symboles égyptiens, mais dont les mages voiloient l'explication trahie par Berose dans le Syncelle, qui nous apprend que le chaos et la création étoient représentés par ces figures de plusieurs animaux réunis, de reptiles et de serpens auxquels présidoit Omoraca, la mer, que Bélus coupa en

(1) Dans Sanchoniaton.

(2) Ester, 1. 4. 10. Sext. Empir. contr. mathematic. p. 144.

deux pour en faire le ciel et la terre; sur ses deux sanctuaires renfermant la statue d'or du dieu à *douze* coudées de hauteur, et le lit de repos vide du soleil invisible; sur ce temple du soleil où se rendoient toutes les idoles du monde pour pleurer la mort de Thammuz; le palais précédé de trois portes, et ayant une triple enceinte couverte de figures d'hommes et d'animaux qui représentoient Dieu et les princes à la tête de leurs armées, ou vainqueurs à la chasse; la voûte bâtie sous l'Euphrate en 260 jours, d'après le nombre des vingt-six membres d'Osiris multiplié par le complément des nombres, ou dans les 260 jours de l'année sacrée mexicaine, tandis que les 360 jours de l'ancienne année égyptienne furent employés à la construction des murailles de la ville, ayant *vingt-cinq* portes ouvertes vers chacun des quatre points cardinaux du monde; les sept murailles d'Ecbatane élevées l'une au-dessus de l'autre comme les degrés de l'échelle des mystères de Mithras, figurant le passage des âmes par les astres, et comme eux distinguées par les couleurs consacrées aux sept planètes; l'obélisque de Sémiramis ayant la même élévation de *cent vingt-cinq* pieds que celui de Semneserteus, et à la base la largeur de *cinq* pieds, d'après le nombre racine du premier aussi sacré; le rocher où cette princesse fit sculpter les images de ses cent gardes autour de la sienne, sur

laquelle on avoit pour coutume de placer une colombe appelée le signe. Des pigeons avoient également élevé l'héroïne née d'une déesse, poisson à tête de femme. Dans la tradition grecque ou l'orientale, les données sur l'histoire et sur la religion sont également enveloppées d'énigmes qui résultent d'une traduction littérale de l'écriture ou de la langue symbolique : et le récit sur Sémiramis, sur Oannes ou sur Omorca, ne le cède guère au cheval de Houschenk à huit pieds ; aux esprits qui lui enseignoient les lettres, et dont le nom, diw ou dib, est en même temps celui du chacal qui représente l'inventeur des lettres d'Égypte, et de l'épervier qui, symbole d'un pontife, avoit apporté la loi à Vardjemguerd aussi-bien qu'à Thèbes ; aux deux serpens attachés à la poitrine de Sohac comme à celle de la statue de Memnon.

On forme encore aujourd'hui des récits pareils sur les textes d'écriture symbolique qui distinguent les monumens subsistans de Persépolis et de Naktochi Rustem, ou de la double montagne (1), et qui exposent, tantôt par des tableaux de rits, de puissance, de festins et de chasses tracés sur les cryptes sépulcraux des anciens rois, l'oraison funèbre et la formule antique de l'épitaphe de Darius, l'ami de ses amis, le meilleur archer et cava-

(1) Ἐν τῷ διποῦ ὄρει, Ctésias sur le tombeau de Darius.

lier, remportant le prix parmi les chasseurs, et pouvant ce qu'il vouloit; tantôt sur le palais-temple, le roi qui s'acquitte de ses vœux : ou les forces et les revenus de l'état. Dans les premiers exemples [1], tous *exaltent* le nom qui y est tracé de l'Être-Suprême, du soleil immortel, et lui rendent le culte que représente l'autel élevé sur leurs bras. Le chef de la prêtrise ou de la nation, qui invoque devant l'image divine et l'autel, manifeste l'objet de sa prière par le serpent, symbole d'une vie renouvelée et perpétuelle qu'il tient en main. C'est ainsi que nous avons vu des peuples d'Afrique et des Américains porter devant l'autel les symboles des objets divers de leurs supplications, qui accompagnent également les autels dans les tableaux égyptiens, et dans des pierres gravées grecques et romaines, où l'on voit la même prière pour le salut et la nouvelle vie éternelle exprimée par l'élévation du même serpent dans les sacrifices. Tout comme le public dans les cérémonies funéraires d'Égypte, décrites par Diodore, et figurées dans une grotte de Silsilis, les représentans de l'empire à *cent vingt* provinces au nombre des trente-six decans de l'empire céleste répètent la même prière de l'officiant, puisqu'ils tiennent aussi des serpens dans leurs mains. On observe que les représentans des êtres sont au nombre quatorze

[1] Kæmpfer, Amœnitates. p. 313.

d'une des divisions d'Osiris, et des officians dans des mystères grecs, mais qui est répété pour le monde supérieur et l'inférieur. Ceux de la nation environnent le tableau, de manière que les premiers, au nombre de quatorze, occupent les deux côtés sur chaque face d'un petit obélisque copié dans Caylus, t. II, pl. 2.

De pareilles sculptures sont accompagnées d'autres historiques près du *carré de pierres surmonté d'une chambre couverte,* dans laquelle on a cru reconnoître le tombeau où gît Cyrus, maître de l'Asie, sollicitant le repos de ses cendres [1]. Une de ces dernières rappelle le duel dont parle Xénophon. La clef du Nil, qui, sur la tête d'un des combattans, est traversée d'une ligne droite qui signifie maître et seigneur, et environnée des deux côtés de deux croix de Tot désignant tout, exprime le titre de roi de la terre et de tout ce qui est à l'orient et à l'occident. L'autre cavalier combattant ne porte sur sa tête que le caractère de roi d'une partie du monde, de même valeur que la moitié d'un serpent dans Horapollon. Une variante de la clef du Nil accompagne aussi dans un autre tableau [2] le maître du monde, également engagé dans un combat singulier, qui, au reste, d'après l'usage antique de figurer un peuple par un

(1) Kæmpfer, p. 318.

(2) *Id.* l. I. p. 320.

homme ou par son chef, peut fort bien représenter une de ses guerres. Un quatrième tableau [1] semble retracer Cyrus remettant le gouvernement et Croesus prisonnier à son fils Cambyse, vainqueur du roi d'Égypte, en exprimant ce passage d'Hérodote, l. 1. 38. *Cyrus in Cambysis filii sui, cui regnum tradebat, manus præbuit Croesum.* Car le vieux cavalier barbu, qui a la sphère du monde sur la tête, et qui remet la couronne à un jeune homme, a sous les pieds de son cheval un roi couronné de la mitre asiatique; tandis que celui qui reçoit le diadème foule aux pieds de son cheval un prince ceint de la couronne de serpent qui distinguoit les rois d'Égypte.

On peut comparer à la partie des livres mexicains qui traite des revenus de l'état, les tributs payés en nature par les provinces et les villes, et à la liste des tributs toute pareille, qui, suivant Tacite, étoit sculptée sur un monument de Thèbes, le grand tableau du palais de Persépolis [2], qui expose les vassaux de l'empire, les représentans de ses différentes provinces amenant les tributs des productions de chacune. On sait qu'ils étoient payés en nature, et que l'Arménie entre autres livroit des chevaux. On peut le lire avec ses épisodes comme les tableaux du livre mexicain. On peut

(1) Kæmpfer, p. 309.
(2) *Id.* p. 341.

lire le tableau du roi, qui tient la coupe au milieu des représentans de la nation : Je prendrai le calice du Seigneur, et j'invoquerai le nom du Seigneur. Je m'acquitterai de mes vœux envers le Seigneur devant tout son peuple [1].

Ces explications sont autorisées par l'identité des sculptures symboliques de cylindres persans, et de pareils monumens d'Égypte exprimant les mêmes textes d'une manière semblable, ou chargés d'emblèmes moins composés qui sont répétés parmi les 1300 figures d'hommes et d'animaux qu'on a comptées sur les ruines de ce palais. Nous n'en citerons que le sphinx à la tête virile barbue qui représente le jugement, et qui est sculpté à ses portes parce qu'on y jugeoit; le roi de la terre qui, à l'égal de celui du ciel, combat le monstre du mal, et brise la corne, la force de l'unicorne; le lion terrassant le taureau, et exprimant, avec l'appel à toute la terre de craindre le Seigneur [2] dieu ou roi, la promesse de protection que Dieu donne à son peuple sous cette image [3], qu'on voit également sur les petits monumens cités de

(1) Claudien in Stilicon, I. v. 35. décrit cette cérémonie : Rex ipse micantem. — Inclinat dextra pateram, secretaque Beli, — Et vaga testatur volventem sidera mithram.

(2) Ps. XXXIII. 2.

(3) Isaïe, XXXI. 4.

Perse et d'Égypte, sur des monnoies phéniciennes et grecques, où elle constitue l'enseigne de souveraineté que les anciens ont adoptée dans la représentation d'animaux égorgés et terrassés [1]. La communauté des symboles reçus chez ces peuples divers sera éclaircie un jour, peut-être, par l'examen encore négligé des ruines de Suse, ou de Suster le château de lis, désigné par le prophète comme la corruption des nations accourant à son temple vénéré, et vraisemblablement par les Chinois, comme la demeure antique des sages de l'occident, et que les princes guerriers d'Égypte prétendoient tenir sous leur domination par un droit héréditaire, et, à ce qu'il semble, religieux. Un zèle pareil, qui dans des siècles connus a répandu les initiations et une communauté de cultes sur toute la surface du globe, paroît avoir agi de même dans une haute antiquité, et avec une efficacité plus vraisemblable qu'une armée de docteurs militant pour répandre des doctrines qu'on retrouve partout sous le voile des mêmes images primitives. L'activité antique de ce zèle est connue par l'histoire des patriarches, des ancêtres des Hébreux et de leurs prophètes, dont la voix se fit entendre à Ninive comme en Égypte et à Suse même. On peut juger de son effet par celui du voyage du La-Otsée, visitant les différentes con-

[1] Gregor. Nazianz. Orat. 1. in Julian.

trées de l'Asie dans le même temps qu'Anacharsis visita la Grèce; par l'effet toujours subsistant en Europe des voyages de leurs contemporains, de Pythagore et des autres sages de la Grèce parcourant l'Orient et l'Égypte.

Les expéditions des Incas ayant pour but de répandre la religion et les lumières parmi des peuples barbares, ne permettent toutefois pas de nier la possibilité de pareilles entreprises exécutées sur notre continent dans des circonstances semblables, et par la même impulsion qui, dans d'autres bien différentes, opéroit les prodiges des conquérans arabes inspirés par l'esprit de Mahomet. On a avancé que l'armée de Sésostris répandoit les premières lumières chez les Scythes; mais ceux-ci ne parloient que le langage d'action enseigné par la nature, lorsqu'ils détournoient Darius des lieux où leurs flèches pouvoient le suivre, et d'où ils avoient tiré la souris, la grenouille et l'oiseau qu'ils lui remirent accompagné d'une de ces flèches. Le prince ambitieux et fanatique qui, parmi eux, dans un siècle postérieur, devint le législateur divin des peuples septentrionaux, leur dicta, des environs d'Upsal où il s'étoit retiré du mont Caucase, leurs destinées futures et une doctrine vengeresse, dans les dogmes et les images de laquelle on ne peut méconnoître l'esprit symbolique de l'Égypte ou des Indes.

EUROPE.

La langue universelle des choses servant de signes aux pensées qu'elles ont occasionées, se retrouve sous le pôle arctique, avec les parties diverses qui la constituent, conservées par l'histoire, et par les traces qui en ont subsisté long-temps dans les usages des peuples. On y voit les êtres morts et vivans rappeler les dieux auxquels ils étoient réservés, ainsi qu'aux esprits tombés du ciel, qui sont cachés dans la nature entière, dans les bois et la mer, les montagnes et les plaines, et dans chaque demeure que son ancien surveille. On y voit de même ces êtres, les actions, les gestes et les événemens en annoncer d'autres dans un avenir plus ou moins prochain; les succès de chaque entreprise dans la chasse, la pêche, l'agriculture, le commerce et la guerre, dans la vie publique et privée, dans la guérison surtout des maladies, dans tout ce qui concerne les connoissances primitives et indispensables des hommes qui se réunissent en société, et dont tout le système de sagesse populaire, accompagné de ses proverbes, est lié à ces signes et à ces annonces.

Ce ne seroit que répéter la même chose sous d'autres noms, que de rappeler les animaux et autres attributs appartenant aux anciennes divini-

tés, dont les images en étoient composées; de rechercher les animaux réservés aux êtres invisibles vengeurs de leur mort, ou de la haine qu'on leur porteroit, tels que les grenouilles filles de roi enchantées; les chats favoris des esprits des montagnes, et une espèce de souris; les corbeaux, qui annoncent la mort; les pies, qui, dans un temps fixé, vont en enfer pour y être plumées, et dont le cri annonce une visite, de même que les cris d'autres oiseaux ont différentes valeurs suivant les lieux et les points de l'horizon d'où ils se font entendre; les serpens qui, enterrés sous la bergerie, préservent le bétail des enchantemens, qu'on redoute aussi dans toutes les affaires des hommes, et contre lesquels l'ail, l'acier, le feu obtenu par frottement, et les branches d'un certain arbre, ont une vertu efficace; tel lièvre, cerf ou daim individuellement réservés, ainsi que certains arbres consacrés de même, et qu'il ne faut pas couper; les sources sacrées auxquelles on fait des offrandes, etc.; de rappeler les idées toutes égyptiennes sur les événemens de toute l'année, annoncés le premier jour par l'étoile de Vénus (1), ou la veille de Noël dans les champs, et partout par mille signes; sur le choix des jours heureux et malheureux, et du nombre impair des animaux domestiques; sur les vrais noms du loup et du renard,

(1) Manilius. Horapol. 1. 3.

qu'il ne faut pas prononcer [1]; sur les augures de l'apparition de telles bêtes des forêts dans la métairie, et du cochon dans le champ de lin; sur ce que signifient des nombres et des instrumens, l'épée et la hache, les yeux, les mains droite et gauche, les ongles, le menton et la langue, qui, affectés d'une certaine manière [2], annoncent joie et peine, ami et don, louange et blâme, vieillard et propos, etc.; de recueillir de nouveau les matériaux d'une langue symbolique, renaissante au milieu d'espérances et de terreurs secrètes, qui la retiennent dans les liens de la superstition.

Il est plus intéressant de les voir repasser dans l'écriture, soit sur le premier livre d'un *bâton de hêtre,* dont le nom est resté comme ailleurs aux lettres alphabétiques, et qui comprenoit, avec le calendrier, les caractères des dieux et des hommes dans le cercle réuni des temps et des choses; soit dans les dix-huit modes de formation ou emplois divers des *runes noires,* magiques et autres d'un nombre indéterminé, ou des *runes vocales,* fixées au nombre pythagoricien des premières lettres des Phéniciens et des Grecs; soit enfin dans la sculpture des expressions de la langue figurée de l'histoire du ciel et de la terre, des rois et des

(1) Synesius, de Providentia, l. 1. p. 115.

(2) Saint Augustin, de Doctr. Christi, l. II. c. XX.

dieux, de la religion et de la morale exposée dans un système d'énigmes et de proverbes, de *désignations* (1) symboliques des dieux et de toute chose, de fables, de dialogues, de poésies et de *traditions épiques* (2), dans la *divination d'une sibylle* (3), et dans *le discours de l'auguste* (4). Ces monumens de l'ancienne littérature du Nord, conservés en partie par des familles scandinaves qui s'étoient retirées en Islande, forment un recueil presque unique dans l'histoire des nations, et qui mériteroit bien d'être mis en ordre, d'après les progrès de l'esprit humain, par quelque homme de génie moins prévenu que Rudbeck pour une opinion favorite.

Le bâton runique dont on a conservé l'usage en substituant aux images des dieux et aux sacrifices, qui se faisoient par neuf fois neuf, et soixante-douze victimes, les caractères des saints et de leurs fêtes, les costumes de leurs dignités et les instrumens de leurs martyres, retrace, par des symboles, tous les jours de l'année consacrés au repos et à des travaux divers. Il les désigne par les cornes, les coupes et les tonneaux qu'on vidoit dans les festins, ou par les mais et les cabanes de

(1) Kenningar.
(2) Sagor.
(3) Voluspa.
(4) Havamal.

feuillage qu'on dressoit alors; par les instrumens différemment combinés de la chasse, de la pêche, de la coupe des arbres, de l'agriculture, de la guerre, de la navigation et des voyages; par les outils de tous les métiers; par le tribunal du juge, l'école et le livre; par l'image égyptienne du soleil dans son déclin appuyé sur une béquille, et par la roue de l'année qui retourne, dont Noël a conservé le nom; par les animaux qui paroissent ou qui passent, qui se reproduisent, qu'il faut conduire aux pâturages, chasser et tuer dans les différentes saisons; par les végétaux de toute espèce qui germent et meurent aux mêmes époques, ou qu'il faut planter, moissonner et couper, et qui sont combinés les uns et les autres avec les indices de tous ces événemens. Le calendrier encyclopédique et législatif, comme celui de de Diemschid, renferme de la sorte, et dans un vaste développement du plan, tout semblable, de calendrier égyptien conservé dans l'Anthologie[1], le germe et les clefs d'une langue écrite symbolique, que l'instinct de la nécessité traça sur le double modèle du ciel et de la terre. Par le lien qu'il établit entre eux, entre les affaires de la société, la religion et la marche des astres, le progrès du temps, il éclaircit plus distinctement les monumens mexicains, en dévoilant les degrés intermédiaires

(1) L. 1. c. 91. 2.

par lesquels on a passé d'un pareil usage des mêmes symboles, dans les tableaux des sauvages américains, à leur introduction dans l'écriture, ou dans des zodiaques commentés par des fables sacrées. Les runes alphabétiques qui accompagnent ces emblèmes pour marquer les nombres des jours et le nombre d'or, indiquent de même leur origine partout dérivée des symboles; car elles en conservent la nature, ainsi que la valeur d'objets principaux de l'attention des hommes dont elles portent le nom, en rappelant, avec les figures de ces objets et avec les dieux auxquels elles sont consacrées, par une distribution en trois familles ou classes, telles que les familles des nombres pythagoriciens, des maximes et des adages attachés à chacune d'elles, comme aux lettres hébraïques dans quelques-uns des psaumes de David. Elles ont aussi été employées à ce merveilleux qu'on appelle magie, en désignant les dieux ou leurs noms puissans, mais dont la multiplicité et le secret exigeoient un plus grand nombre de ces runes d'un sens diversifié, suivant leur application à des êtres et à des objets divers, ou à la manière des six modes de formation des caractères chinois et égyptiens. On observe, sur les tambours magiques des Lapons, qui en ont conservé quelques-uns, des symboles entièrement semblables aux symboles égyptiens, et à ceux des pierres gravées, qui se

rapportent à la doctrine orientale des deux principes, qu'on a également reconnus chez les Lapons et chez les anciens Scandinaves.

D'après un usage primitif observé en Egypte comme en Amérique, les runes étoient tracées sur les portes, les poutres et les combles des maisons; ou sur des chaises, des vases et toutes sortes d'ustensiles. Des serpens entrelacés en étoient plus fréquemment chargés sur les obélisques bruts, dressés au sommet du *tumulus* funéraire, où elles sont souvent entremêlées d'instrumens, de symboles, de quadrupèdes à tête et pieds d'oiseaux, d'autres compositions plus monstrueuses, d'une confusion de membres épars et de formes indéterminées. L'usage des runes des morts consacrés à Odin, qui les recevoit des mains des *quatorze* nymphes des combats, étoit appuyé par des chants de mémoire célébrant les actions des guerriers défunts et des rois par des récits fabuleux et des expressions figurées, qui ne laissent de nom propre ou abstrait à aucune idée, et qui, servant de même à la célébration des exploits des dieux, sont recueillis à la suite du code mythologique de l'Edda, sous le titre des désignations de tous les êtres et choses, des dieux ayant chacun un certain nombre de noms divins, des oiseaux, des animaux et des plantes nommés plumes et cheveux de la terre, de la mer, qui en est la cein-

ture, de ses boulevards de rocher et des pierres, du vaste pont de la glace, des armes, des flèches, de la grêle, du combat, etc. Ce code, dont le nom d'origine inconnue a du rapport avec celui de Veda, et dans lequel le savant Jones a reconnu des conformités plus frappantes avec les doctrines de l'Inde et les noms de ses déités, expose comme elles l'origine et la fin des choses enveloppées de milles symboles, à la tête desquels est le géant, premier univers, dont les membres déchirés servirent à construire le nouveau : fables développées par nombre d'autres, parmi lesquelles nous ne citerons que celle d'Osir, nourrissant dans sa cage soixante-douze grues, ou ibis, soixante-douze éperviers, soixante-douze hirondelles, soixante-douze cygnes et soixante-douze gryphons, ensemble trois cent soixante, et tous fidèles à leur maître, à l'exception des gryphons qui lui arrachèrent les yeux [1]. Il enseigne de même la morale en maximes toutes semblables aux proverbes indiens, aux préceptes pythagoriciens; il célèbre le Dieu suprême, *père de tous*, où il récite les fables des autres dieux confondus avec Odin à *cent*

[1] Rudbeck, Atlant. t. II. p. 311, qu'on peut rapprocher de plusieurs tableaux symboliques dans Denon. On voit que cet Osiris du Nord captivant les oiseaux, symboles des cinq dieux d'Égypte, est le même que son fils Or, dont le nom désigne en suédois l'année.

vingt noms divins, avec ses *vingt-six* fils et ses compagnons qui les premiers les avoient fait connoître parmi les Scandinaves.

Nous sommes destinés à abandonner pour une seconde fois tous ces objets intéressans ; car ce fut le charme de ma première jeunesse de chanter, mais à moi seul et aux muses, l'origine de la société et des arts établis dans ma patrie sous l'auspice de guerriers sages, vénérés comme des dieux par leurs contemporains et par les peuples que leurs descendans conduisoient à la destruction de Rome et à l'établissement des états modernes de l'Europe : de mettre en action ces arbitres du sort d'une grande partie du monde, n'agissant que pour fonder un culte, des lois et toutes les institutions sociales, en luttant contre les passions sauvages qui s'y opposent; ne parlant qu'en images primitives, mais historiquement connues, et au nom des dieux antiques de l'Asie, leurs ancêtres, qui les dirigeoient et qu'ils remplaçoient. On fera grâce au sentiment filial qui nous fait consigner ici l'unique souvenir destiné à rester de cette tentative d'allier la fable saisie à sa naissance et réellement employée dans les affaires des hommes, à de grands et utiles souvenirs de l'histoire couverte de la nuit du temps, les seuls propres à ce chant social de l'épopée, dépôt de la morale d'une nation.

Nous ne suivrons point les guerriers du Nord

portant autour de l'Europe les symboles du culte d'Odin et de ses fils, avec tous ceux qu'ils avoient recueillis dans le temple et le camp. Les Slaves, qui d'un côté de cette partie du monde les avoient adoptés, en ont laissé des monumens dans des images divines de serpens à tête humaine, ou de femmes entortillées de serpens, des tortues-monstres tenant à la main une tête d'homme, des figures humaines à têtes d'aigle ou de quadrupède, à double face de chien, ou à cinq visages avec un sixième sur l'estomac; dans nombre d'autres idoles qui portent des inscriptions rangées en colonnes sur le dos, et contenant, comme celles de quelques plaques de métaux, les noms divins d'Odin et des autres dieux en caractères magiques et en runes. On reconnoît parmi ces lettres d'animaux de vrais hiéroglyphes d'Égypte, les symboles linéaires des cylindres persans et des pierres gravées attribuées aux Gnostiques, ou même le souvenir d'une ancienne communication plus étendue dans une inscription en caractères chinois (1).

Plus loin les Sarmates et les Esclavons adoroient un dieu à tête d'oiseau, portant l'image du soleil sur la poitrine; et les Germains, de pareilles idoles à plusieurs têtes, ou bien l'épée, *le vaisseau*

(1) Voyage de Jean Potocki en Basse-Saxe, et Lettres sur les antiquités slaves du cabinet du duc de Meklenbourg-Strelitz. Journal Encyclop., novembre 1806, p. 85.

d'Isis, à qui ils sacrifioient [1], plusieurs autres symboles égyptiens, parmi lesquels on a trouvé ceux du créateur et du roi de la terre, le scarabée, l'abeille et le bœuf dans le tombeau du roi des Francs Chilpéric. Sur les mêmes lieux, les Gaulois, chevaliers d'origine, avoient fait de leurs armes une parure et le dépôt de mille emblèmes de têtes d'oiseaux et de bêtes, de cornes et de tous les signes de leur prééminence et de leur valeur, que les Bretons s'incorporoient en se tatouant les membres à la manière des insulaires de la mer du Sud [2]. Les Phéniciens leur avoient apporté de bonne heure des symboles plus savans d'origine égyptienne, qu'on a cru reconnoître dans les mystères si anciens de la grotte de Saint-Patrick. Les mêmes marchands, propagateurs des institutions sociales et religieuses, les avoient fixées dans leurs colonies d'Espagne, où elles s'étoient rencontrées, dit-on, avec celles des Égyptiens fondateurs de la ville de Tarragone, qui fut nommée d'après leur roi et général Tarraco, le Taraca de la Bible. Les tombeaux égyptiens de Malte et de Sicile, les images qu'on y a trouvées, ainsi que sur des monumens étrusques, décèlent de pareilles communications entre l'Égypte, la Phénicie et les cô-

(1) Pars Suevorum et Isidi sacrificat, etc. Tacite commenté dans les Mém. de l'Acad. des Inscr. t. VII. p. 95. 129.

(2) Herodian, l. III.

tes de la Méditerranée. Rome, qui dut un jour recueillir dans son sein les dieux des peuples avec leurs monumens symboliques, et qu'on a décrite comme le pays de Juida rempli de marmousets, sentit l'influence de l'esprit qui les inventa depuis les jours de Romulus et de Numa, fondant, avec la ville de *vingt-six* tribus [1], un cirque, tableau du ciel et modèle des théâtres postérieurs à *trois cent soixante* colonnes; ou empruntant de l'Étrurie ses maximes d'administration pythagoricienne. En tout temps elle en conserva l'empreinte dans ses institutions comme dans ses monnoies, présentant une manière de vocabulaire d'hiéroglyphes expliqués par des légendes latines; et, jusque dans les derniers momens de son empire, les épouses d'Honorius furent enterrées dans un tas de symboles et de plus de cent bagues [2].

Tout un système et un langage énigmatiques transportés d'Égypte dans la grande Grèce par Pythagore; ceux que les fondateurs des mystères en avoient empruntés long-temps auparavant; les doctrines des sages de la Grèce, les chants de ses poëtes, les ouvrages de ses artistes, servent trop directement à l'explication d'hiéroglyphes égyptiens, pour ne pas y être appliqués dans l'occasion, plutôt que recensés ici parmi les preuves de

(1) Sous Tullus.

(2) Lettre de Bulinger dans Philologie. épist. cent., p. 233.

l'esprit allégorique universel et naturel au genre humain. Eustathe [1], Jamblique [2] et Clément d'Alexandrie, en démontrant ce fait, assignent aux anciens Grecs la même écriture composée d'animaux et autres caractères pareils antérieurs aux caractères alphabétiques, que les Égyptiens n'ont fait que développer dans une langue écrite. On en reconnoît les origines et les effets dans tous les monumens de l'art de ces Grecs, dans le culte antique d'arbres et d'animaux consacrés, de pierres coniques, de poutres, de bâtons réunis et de croix; dans leurs héros et leurs dieux à corps de serpent, à tête et pieds de bœuf ou de bouc; dans les idoles, les amulettes, les lettres éphésiennes et les fables de la superstition, comme dans les sciences des sages classant les êtres de la nature, ou les signes des idées dans un art de mémoire à trois cent soixante *lieux* célestes; dans les cérémonies religieuses et civiles; dans toutes leurs institutions conservant les élémens du même système, sur les débris duquel ceux du Bas-Empire revenoient avec ardeur. Horapollon fut traduit par eux, dans le temps que leurs princes, qui se mirent à la tête de l'Église et de ses disputes, adoptèrent des hiéroglyphes purs sur leur monnoie, et les titres avec l'étiquette de l'ancienne cour d'Égypte.

(1) Ad Iliad. v. 168. p. 632.

(2) Vita Pythagor. c. XXIII.

Les Phéniciens, voisins de ce dernier pays, qui avoient avec lui des relations de tout genre et de symboles communs [1], offrent de pareils éclaircissemens de ses monumens par le peu qu'ils en ont laissé eux-mêmes, soit dans l'art qui a formé leurs pierres gravées, leurs idoles et lieux de prière, leurs tombeaux et leur monnoie; soit dans la littérature primitive toute figurée et liée aux mystères, dont les fragmens de Sanchoniaton conservent un exemple des plus mémorables. Ce recueil d'images de la société, appliquées à l'universel et consacrées par l'inventeur même des hiéroglyphes, est familièrement connu de tous les savans.

Le public est lui-même savant en ce qui concerne le langage et les institutions symboliques des anciens Hébreux descendans de ces pères des peuples, dont les Égyptiens avoient conservé les rits, et exprimé les figures de discours par leurs hiéroglyphes, et qui, conduits en Égypte par le dernier des patriarches, en étoient ressortis à la suite d'un grand homme *instruit dans toutes les sciences des Égyptiens* [2], qui le détestent et le réclament comme initié apostat, ou plutôt indiscret. Ce réformateur, qui a donné à Zerdust, à Buda et à Mahomet l'exemple du rétablissement de la

(1) Macrob. sat. I. 9. Euseb., l. c. I. 10.

(2) Act. VII. 22. Clem. Alex. Strom. V. Philo, de Vita Mosis. Justin. Martyr.

doctrine patriarchale d'Abraham, avoit en effet initié en masse le peuple philosophe [1], à qui seul parmi les nations la vérité d'un Dieu unique fut ouvertement annoncée. Au milieu des foudres et des terreurs mystiques, le mont Sinaï retentissoit, à la promulgation de sa loi, d'une langue nouvelle alors pour les Israélites, suivant leur chantre-roi [2] : de la langue d'Heber, la première *langue sacrée* patriarchale que Moïse et quelques auteurs profanes [3] nous apprennent avoir été commune au genre humain avant sa dispersion, et dans laquelle Manethon dit aussi que le premier Hermès s'étoit exprimé. Il ajoute que c'étoit en caractères hiératiques gravés sur des colonnes, et qui, *après le déluge*, furent traduits pour les livres en hiéroglyphes, et dans la langue de ces étrangers, que les Égyptiens de cette époque semblent avoir désigné, de même que les Hébreux [4], par le nom

(1) Ainsi désigné par Aristote, Megastènes, Numenius, Porphyre dans Joseph. contr. Appion, l. 1. Clem. Alex. Strom. 1. Euseb. l. c. IX. 6. 7.

(2) Ps. LXXX. *Linguam quam non noverat, audivit*, commenté par St. Jérôme in h. l. et in Isaï. XIX.

(3) Euseb., l. c. IX. 4.

(4) La femme chananéenne appelée grecque. Marc. VII. 26. Act. XXI. 1. 1. Rom. I. 16. II. 9. 1. Cor. I. 22. 23. Galat. III. 28. Col. III. 11. Isaïe, XIX. 18. Les institutions grecques de Moïse, dans Philon, et les disciples grecs d'Hermès dans Diod. Sic., l. 1. 2.

de Grecs. Par cette distinction, il indique probablement une écriture primitive linéaire semblable à celle de l'Y-King, dérivée des cordelettes commémoratives, et donnant origine aux caractères géométriques des idées abstraites spirituelles [1]; une autre écriture en lettres d'animaux conforme aux langues parlées, dépôts des images adorées, ou à cet *hellénisme*, qui régnoit avant Abraham [2]; et une traduction qu'on pourra comparer à ces targums de la Bible, que les Juifs prétendent être aussi anciens que le texte, en ajoutant par-là aux preuves contenues dans les termes mêmes que la langue sacrée n'a pas été profane ou vulgaire parmi eux. A l'exemple de Manethon, Josephe et Porphyre désignent par l'attribut de langue sacrée, qui, parmi les Juifs, étoit réservé au seul hébreu, le langage des caractères sacrés des colonnes de Tot, dépositaires des sciences des Égyptiens, qui décoroient de ce nom tous leurs écrits : toute la sculpture sacrée qu'on voit rendre en figures sculptées les figures de discours des *livres de la loi que les gentils examinent soigneusement pour y reconnoître les similitudes de leurs images;* pour tâcher d'autoriser par eux leurs idoles et simulacres [3]; pour constater l'identité

(1) Postel in lib. Jezirah.

(2) Epiphan. Hæres., l. 1. § 8.

(3) I. Macchab. III. 48. Ὁμοιώματα τῶν εἰδώλων αὐτῶν.

des lettres ainsi désignées avec leurs modèles antiques conservés dans ce code. Un tel usage que l'auteur des livres des Macchabées nous apprend avoir été fait de la Bible peu après la traduction des Septante, à laquelle il semble faire allusion, avoit motivé peut-être cette entreprise, annuellement célébrée par les habitans d'Alexandrie [1], et ordonnée par un prince avide de savoir, à qui son illustre bibliothécaire avoit représenté la loi des Hébreux comme très-utile, divine et seule entière, ou non corrompue par les fables des poëtes, et à qui Eleazar démontroit la conformité des symboles hébreux et égyptiens. En considérant toutes les circonstances de cette traduction, et d'autres qu'on dit antérieures à la domination des Persans [2], qui eux-mêmes auroient transcrit la loi des Hébreux dans le dépôt de leurs annales [3]; en approfondissant, avec un savant auteur de nos jours [4], celles qui concernent l'instituteur juif de Ptolémée Physcon, auteur d'un commentaire de la Bible, que lui avoit demandé Philometor; ou la qualité d'orthodoxes et d'hommes de Dieu que des colléges sacerdotaux d'Égypte accordoient aux

(1) Philo, vita Moses, l. 3. p. 510.

(2) Euseb. l. c. VIII. I. IX. 2.

(3) Aben Ezra. Præf. in Esther; dans Kirker, Œdip. t. 1. p. 368.

(4) Valkenaer, Diatribe de Aristobulo Judæo, philosopho peripatetico, etc. Amsterd. 1806.

Juifs; la persécution de ces derniers lorsqu'ils ne vouloient pas suivre l'exemple de leurs ancêtres, en conciliant leur doctrine avec les mystères d'Osiris et d'Isis; les usages et le génie symbolique des Thérapeutes, qu'on ne peut affirmer avoir été Égyptiens de l'ancien culte secret, juifs ou chrétiens, tous confondus à Rome dans les premiers siècles du christianisme, mais qui semblent avoir adopté une partie de la Bible à la manière des Arabes [1], des sectes gnostiques et des philosophes Jamblique, Porphyre, Julien, Themistius: en examinant nombre d'autres détails des traditions et des doctrines de l'antiquité négligés ou rejetés par cette incrédulité qui nous fait ignorer beaucoup de choses [2], on est tenté de reconnoître aux Égyptiens le judaïsme des Éthiopiens et des anciens Arabes d'Yemen, dérivé de la doctrine patriarchale des Hébreux antérieurs à Moïse, que David décrit comme les instituteurs vénérés des nations [3]. On reconnoîtra bientôt l'usage qu'ils ont fait de leurs figures de discours, des images du code sacré; et sur quoi se sont fondés Philon, Josephe et les Pères de l'Église, lorsqu'ils expli-

(1) Pokock. Specim. Hist. Arab., p. 148. Abu Mohammed Mustapha, dans Hyde 1. 394. Pokock. Not. in Abul Faradj.

(2) Heraclit.

(3) Ps. cv. 12. 13. 14. 15. 20. 21. 22.

quent ces mêmes figures par les hiéroglyphes avec lesquels elles ont des noms communs [1]; lorsqu'ils voient un système symbolique tout entier dans le récit de l'origine et des premières destinées du genre humain, et du peuple élu *descendant* en Égypte dans les *âmes* de leurs premiers pères, et ressortant de son four de fer à travers le fond sec de la mer, pour s'acheminer vers la terre promise, en recevant un tabernacle, un pontife et des lois qui régloient ces cérémonies, dont chaque mot, chaque détail de construction, d'ornement ou de costume, recéleroient tous également les vrais indices des choses [2], des tableaux mystérieux de la nature, son secret et celui de Dieu cachés sous ces voiles.

Les plus savans parmi les anciens défenseurs de la foi, qui ont cherché à les pénétrer, ont démontré la concordance de la loi et de l'Évangile avec la sagesse des Grecs et des barbares, et surtout des Égyptiens; et c'est un des points sur lesquels ils ont le plus insisté, en y cherchant l'appui le plus fer-

(1) Lettres, types, antitypes, ombres, corps, etc. Rom. II. 27. 29. V. 14. Cor. III. 6. 10. Gal. IV. 9. Col. II. 8. 17. Hebr. IV. 12. VII. 16. VIII. 5. IX. 10. 24. Job. I. 14. 17. IV. 23. 24. VI. 63. Philo, de Vita contemplativa, p. 697. Josephe et saint Denys, de cœlesti Hierachia, appellent ces types et similitudes de la Bible, symboles et lettres *sacrées*.

(2) Clem. Alex., Strom., Euseb., l. c. VIII. 3. XII. 13.

me de la religion qu'ils prêchoient [1]. En avançant que la plus ancienne, qui est celle des Égyptiens, est la véritable [2]; qu'ils avoient avec les prophètes hébreux un même fonds de doctrine et les mêmes noms divins [3] qui couvrent les monumens d'Egypte où ils furent inventés avec les temples [4], et dont un enchaînement forme toute la loi, suivant les Juifs; en déclarant que leur législateur Hermès, inspiré de l'esprit divin, a joint à l'aveu de la difficulté de connoître Dieu, et de l'impossibilité de l'énoncer, la révélation de vérités cachées, même au peuple de Dieu, et connues des seuls patriarches [5]; en citant son té-

(1) O isti, qui admiramini, qui stupetis doctorum et philosophiæ scita, ita non injustissimum ducitis inequitare, illudere tanquam stulta nobis et bruta dicentibus; cum vel ea, vel talia, reperiamini et vos dicere, quæ à nobis dici pronuntiarique ridetis? Arnob., l. 2.

(2) Id verum quod primum. Tertullien. Posteaquam sublata sapientia est, tum demum homines sapientum nomen sibi vindicare cœperunt. Lactant. IV. 1.

(3) Trismegistus Hermes idoneus testis est *qui nobiscum, id est cum prophetis quos sequimur, tam verbis quam re congruit*. Lactant. VI. 25. et l. 1. 6., en parlant du même Hermès : Hic scripsit libros, et quidem multos, ad cognitionem rerum divinarum pertinentes, in quibus majestatem summi ac singularis Dei adserit, *iisdemque nominibus appellat quibus nos*, Deum et patrem, etc.

(4) Lucien, de Dea Syr.

(5) Saint Augustin, de Civ. VIII. 9. 11. 23. 25. 26. Jus-

moignage semblable au témoignage divin, et en s'exprimant, à ce sujet, de la manière la plus surprenante, ces auteurs ne s'appuyoient pas seulement sur leur vaste érudition et connoissance des institutions d'Egypte, et de ces ouvrages perdus aujourd'hui, ou sur des philosophes érudits tels que Numenius, qui ne voit point de différence entre les religions des Juifs, des Egyptiens et des Indiens; entre les opinions de leurs prêtres et celles de Platon et de Pythagore [1], mais sur les saints écrivains eux-mêmes de l'ancienne et de la nouvelle alliance. Sans entrer avec Michaëlis dans une discussion sur l'Église de l'instituteur d'Abraham, Melchisédech qu'ils nomment avec tant d'honneur, et qui a été considéré comme un des Hermès d'Egypte [2], nous ne citerons que les témoignages directs de saint Paul et d'Isaïe, aussi savant que sublime dans ses allusions aux institutions des peuples qu'il menace de la colère du Très-Haut, et dont les autres figures de discours, ainsi que celles des prophètes en général, ne sont pas plus arbitraires que les images de même nature, et souvent les mêmes que les caractères chinois, fixées

tin. Martyr. Paræner. à la fin; Origenes, *passim*, et Hom. XIII. in Gen. XXIV. Eusebe, Clem. Alex., Théodoret, Arnob.

(1) Euseb., l. c. IX. 7. 8.

(2) Un manuscrit hébreu, dans Kirker, Obelisc. Pamphil., p. 24.

une fois pour toutes [1]. L'apôtre [2], en reprochant à ceux qui *retiennent* injustement la vérité de Dieu, qui ont connu ce qui se peut connoître de Dieu, Dieu même le leur ayant fait connoître, d'avoir transféré l'honneur qui lui est dû à des figures d'oiseaux, de quadrupèdes et de serpens, et en s'étendant sur ce sujet, ne fait que répéter l'ancien délégué vers les nations [3] qui, dans plus d'un endroit, rend témoignage du culte du vrai Dieu que les Egyptiens avoient connu jadis, et auquel ils reviendroient. En annonçant ce retour dans le dix-huitième chapitre, et que des obélisques, dont il donne la meilleure définition que nous ayons, seront élevés en Egypte à la gloire de Jehovah, en témoignage que le Seigneur y sera connu, imploré et honoré par des oblations et des vœux, il prédit aussi qu'alors il y aura cinq villes en Egypte qui parleront la langue de Canaan, qui jureront au nom du Seigneur des armées.

Cet exposé historique et cette prédiction justifient d'avance nos explications des monumens qui en attestent l'accomplissement et la vérité; qui depuis le temple immense jusqu'à l'amulette sont également remplis des images de la langue de Canaan, des paroles de la loi de Jehovah, pour

(1) Masson, les jésuites chinois, p. 249, etc.

( ) Rome, 1.

(3) Isaïe, XVIII. 7. XIX. 18 et suiv. XI., etc.

laquelle on a fait des recueils de concordances de chacun de ses chapitres, ou même de chaque verset, avec les expressions des sages de l'antiquité[1], instruits par les prophètes d'Égypte ou de Palestine, inspirés comme l'ânesse de Balaam, selon Kirker, et réclamés tantôt par des moines, tantôt par des Juifs [2]. La tradition qui, dès le temps des Ptolémée et d'Aristobule, a été conservée, parmi ces derniers, sur *Moïse l'Athénisant*[3], qui étudia leur code; sur Pythagore, circoncis en Égypte, et disciple de Jérémie, qui se seroit fait Juif; sur Aristote qui, s'étant fait traduire par un Juif quelques parties de la Bible, l'auroit imité sur la fin de ses jours; sur les Lacédémoniens, reconnoissant leur extraction juive, a prêté assez à la dérision. Il est temps d'examiner ce qui y a donné lieu, et à celle des Orientaux, qui ont une si haute opinion de ces philosophes. Un examen pareil justifiera du moins les savans qui n'ont espéré une intelligence entière de l'hébreu que par celle des hiéroglyphes [4], et ceux qui, à l'exemple des Pères et des plus illustres docteurs modernes de l'Église, ont démontré la conformité

(1) Piccinelli, Lumina reflexa, etc.

(2) J.-F. Mayer, Diss. an Pythagoras fuerit Judæus aut Carmelita.

(3) Platon, ainsi qualifié par Numenius.

(4) Michaelis.

entre les institutions hébraïques, égyptiennes et patriarchales; qui ont développé les rapprochemens depuis l'âge des pères des peuples, où ils ont reconnu les héros de la fable égyptienne, jusqu'à celui du roi-prophète des Hébreux, du même nom que le roi-prophète législateur d'Egypte [1], à ce qu'il paroît anciennement déjà confondu avec lui; qui ont commencé par Adam les annales non interrompues de l'Église de Dieu. Tous ces faits démontrent la nécessité de se préparer à l'étude des hiéroglyphes par celle de la langue et des usages du peuple hébreu, de sa doctrine publique et de sa *tradition* secrète, renfermant l'encyclopédie de ses connoissances dans l'artifice d'un système d'écriture.

La même étude en exige une autre encore plus vaste et plus difficile des doctrines et des symboles des différentes sectes gnostiques ou chrétiennes, dont les fondateurs, natifs d'Egypte, avoient puisé dans ses doctrines leurs figures de discours mal entendues, et l'exposé de leurs propres systèmes en symboles de diagrammes, ou tablettes de ce nom des problèmes géométriques de Pythagore et de

[1] David, que les Orientaux prononcent Dhaut, ne peut s'écrire que par les mêmes lettres de l'ancien alphabet égyptien qui rendent le nom de Thaut diversement prononcé en Égypte même, où la lettre *ta* se prononce comme *d*.

Platon [1]. Il faut suivre ces sectes, qu'on va connoître enfin, dans leurs disputes avec les Pères de l'Église chrétienne, ou avec ses chefs à la cour de Constantinople, dans les villes de Syrie, et jusque dans leur retraite en Arabie, où elles furent de nouveau dispersées à la chute des *trois cent soixante* idoles de la Kiabé, que renversa Mahomet pour rétablir, dans cette maison d'Abraham de la forme des sanctuaires monolithes d'Egypte, le culte du prophète commun de tant de peuples. Ces circonstances dirigeront l'attention sur les monumens couverts d'hiéroglyphes et de caractères inconnus qui sont disséminés dans ces contrées, depuis les déserts de la Syrie et de Sinaï, le mont Mokhatan et la ville déserte pétrifiée de Madaïn, jusqu'à Yémen et à la maison carrée elle-même qui, la première fois, fut revêtue d'étoffe par le roi d'Egypte Toti, du nom d'Hermès, et qui conserve, dans la *pierre noire*, une idole d'Egypte. On ne doit pas négliger les traditions qui concernent le législateur arabe annoncé à sa mère par l'apparition d'un esprit qui tenoit en main la clef du Nil, et à qui l'ange Gabriel apparut avec la face de chien d'Anubis; ni encore moins la cabale de ses disciples, fondée sur des lettres, nombres et noms sacrés, tirés du Coran, pour servir de phylactères, en désignant les

(1) Épinom.

grands corps et divisions de la nature, ainsi que les êtres de ses trois règnes. On doit étudier, avec un même soin, la langue si riche en homonymies et la littérature traditionnaire des Arabes, qui, tout en proscrivant les images, n'ont pas moins conservé ou adopté le langage des antiques symboles traduits dans leurs maximes et gravés dans leurs cachets, depuis ceux des khalifes qui professoient : Dieu seul est puissant; Dieu seul est mon maître; j'adore Dieu, mon Seigneur, d'un cœur sincère, etc. On peut aussi avoir recours aux interprétations directes que quelques-uns de leurs auteurs prétendent donner des caractères sacrés, quoique merveilleuses, à la vérité, et renfermant une instruction moins sûre que l'indirecte qu'on peut puiser dans leurs explications de songes.

Nous ne faisons ici qu'inviter nos lecteurs aux recherches sans lesquelles toute tentative d'expliquer les hiéroglyphes seroit présomptueuse et vaine, mais dont nous devons supprimer l'exposé ultérieur qui, dans l'ouvrage dont nous donnons des extraits, étoit destiné à former un corps de science des origines. Ce qui a été dit suffit pour reconnoître la voie par laquelle nous sommes parvenus aux explications proposées dans les fragmens suivans.

FIN DU PREMIER FRAGMENT.

VA1
151 1887

Digitized by Google

Digitized by Google

XXIII

61

afrique. p. 4

amerique. A 58. mssi 78. Ami. 106.

asie. chine. p. 112.

Sirogorum metti 135. 136. 137.

India. 145.

Arabia 177.

europe 19. 4.

Digitized by Google